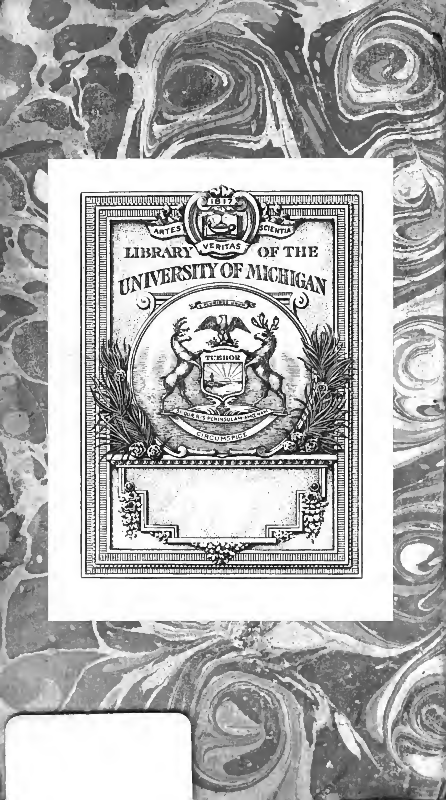
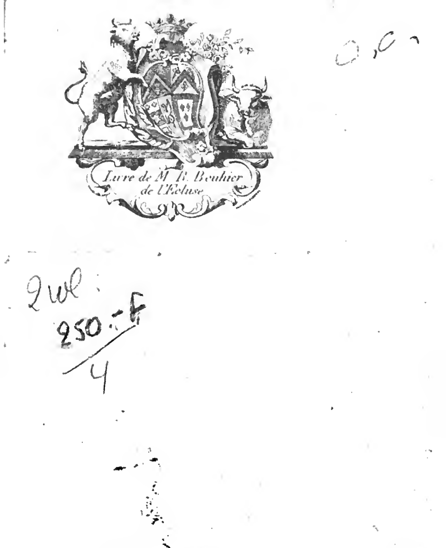



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE




Livre de M. R. Bouhier
de l'Ecluse



DE LA
SOCIABILITÉ.

François André Adrien
Par M. l'Abbé PLUQUET.

Quæsita virtus est, non quæ naturam relinqueret, sed quæ tueretur. Cic. de finib. lib. 4.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez Barrois, Quai des Augustins,

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVANT-PROPOS.

DEPUIS une longue ſuite de ſiecles, les hommes ſont plutôt entraînés que conduits vers les objets qu'ils croient propres à les rendre heureux. Les préjugés, l'ignorance, le déſordre, les guerres produites par l'élévation & par la deſtruction de l'Empire Romain, ont tenu preſque tous les eſprits hors de la route du bonheur : on croyoit que l'homme ne pouvoit être heureux que par le luxe, par l'agitation & par le tumulte de la guerre; par les exploits d'u-

ne bravoure féroce & par le déréglement des mœurs. Tel fut l'état des Romains & des Peuples dont les incursions successives ont anéanti l'Empire Romain & qui se sont établis dans l'Europe.

Lorsque l'Europe s'est calmée, la paix a fait naître l'abondance & les arts; on a cultivé les lettres, on a passé par dégrés du fracas de la guerre & de la chaleur de la débauche, à la passion de la chasse, au goût de la table; aux fêtes, aux tournois, à la galanterie, aux spectacles. Les personnes qui cultivoient leur esprit, entraînées par le goût général, ne se sont appli-

quées qu'à la littérature agréable, à la poësie. Lorsque les talents se sont tournés vers les Sciences, on n'en a cultivé que les parties agréables ou utiles aux Arts. C'est par des systêmes ingénieux, par des découvertes importantes & sublimes que Kepler, Gassendi, Descartes, Newton se sont rendus célébres, & qu'ils ont formé des partis; presque personne ne connoissoit ce que Bâcon, & Gassendi avoient écrit sur le bonheur.

Ainsi, tandis que le luxe, la littérature agréable, la poësie, l'astronomie, la géométrie, les beaux arts, faisoient de grands progrès; la

ſcience du bonheur & la morale diſparoiſſoient, & s'enſeveliſſoient dans l'oubli : ou ſemblable à Caſſandre qui annonçoit la vérité, mais que perſonne ne croyoit, parce qu'elle avoit dédaigné le Dieu de l'harmonie, la Philoſophie morale reléguée dans les écoles, ne s'offroit qu'avec un appareil rebutant, qui décourageoit, & qui rendoit la vérité inacceſſible à des hommes livrés à la paſſion de la guerre, aux plaiſirs, aux affaires, & qu'on ne pouvoit inſtruire qu'en les amuſant, ou en leur offrant des vérités ſimples, & que l'eſprit pût ſaiſir ſans effort.

Tandis que la morale étoit ainſi abandonnée, le luxe, les arts, l'étude des belles Lettres & des Sciences exactes éteignoient les paſſions tumultueuſes & violentes; les âmes s'affoibliſſoient & les eſprits s'éclairoient. Le deſir de connoître devenu plus vif, a pour ainſi dire fait ſortir toutes les Sciences, des bornes où elles étoient circonſcrites; elles ſe ſont unies. Les Sciences exactes ont fait partie de la Philoſophie, & l'étude de la Philoſophie eſt devenue une partie de l'éducation; les Littérateurs ſont devenus Philoſophes, les Philoſophes ont cultivé les Lettres, les Ma-

thématiciens ſont devenus Littérateurs & Philoſophes. C'eſt ainſi que s'eſt achevée principalement de nos jours, l'union des belles Lettres, de la Philoſophie & de la méthode des Sciences exactes, tentée tant de fois, & principalement depuis le renouvellement des Sciences en Europe ; & l'on peut dire avec un Philoſophe qui a peut-être plus contribué qu'aucun homme de ſon ſiecle à cette union, que l'ordre, la netteté, la préciſion, l'exactitude qui regnent dans les bons livres, pourroient bien avoir leur ſource dans l'eſprit Géométrique qui s'eſt répandu, & qui en quelque

façon s'eſt communiqué de proche en proche à ceux même qui ne connoiſſent pas la Geométrie. (1)

On ſent l'eſprit Geométrique même dans les ouvrages dont les Auteurs ne ſe ſont aſſujettis, ni à la forme Didactique, ni à l'ordre Géométrique dans la diſpoſition des matieres qu'ils traitent.

Si cette union de la Philoſophie, de la méthode des Sciences exactes & de la Littérature, eſt une révolution dans l'eſprit humain : cette révolution eſt l'ouvrage des Littérateurs, des Philoſophes,

(1) Fontenelle, Préface de l'hiſt. de l'Académie de Sciences.

des Poligraphes qui ont écrit depuis la priſe de Conſtantinople par les Turcs. Si elle pouvoit appartenir à un ſeul homme, & qu'il me fût permis de juger entre de grands hommes, je n'héſiterois pas à l'attribuer à Bâcon, & je doute que je fuſſe contredit par ceux qui auroient lu ſes Ouvrages, & qui auroient quelque connoiſſance de l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Mais, craignons de louer un grand homme aux dépends des autres. Les hommes de Lettres compoſent une famille; leurs travaux & leur gloire ſont en commun. Le bonheur de l'huma-

nité eſt leur objet ; tous travaillent à ce grand Ouvrage, chacun ſelon le talent qu'il a reçu ; celui-ci en découvrant une vérité nouvelle, celui-là en corrigeant une erreur ; les uns tirent de l'oubli, des vérités découvertes par les anciens, & enſevelies dans les ténébres par le temps & par la barbarie ; les autres les recueillent, ici on les lie, là on leur donne de la clarté, tandis que d'autres Philoſophes, des Littérateurs, des Poëtes, des Orateurs vont les répandre ou préparer les eſprits à les recevoir.

Ce ſont les hommes de Lettres qui, profitant du loi-

ſir, ou même de l'oiſiveté que le luxe a produits, de la douceur & de la molleſſe qu'il a introduites dans les mœurs; de la fléxibilité qu'il a donnée aux ames, des malheurs même qu'il cauſe, ont ranimé la curioſité & l'activité de l'eſprit, & l'ont tournée vers l'étude des vérités propres à rendre les hommes heureux & bienfaiſants, & les ſociétés paiſibles & floriſſantes. C'eſt pour rendre cette curioſité utile au bonheur de l'humanité, qu'ils font tant d'ouvrages de morale & de politique, &c.

Je n'ai garde de me conſtituer ici, juge de ces Ouvra-

ges & de leurs Auteurs tous eſtimables ; mais je ne crois pas abuſer de la liberté qui doit regner dans la Républi-que des Lettres, en diſant qu'il me ſemble qu'on a trop négligé l'examen de la ſocia-bilité de l'homme. Cet objet eſt au moins trop négligé par le grand nombre des Auteurs qui ont écrit ſur la mora-le & ſur la politique ; ſur la légiſlation, ſur le droit na-turel.

Sans prétendre m'ériger, ni en Cenſeur ni en Maître, ſans ſortir des bornes de la ſubordination ; j'oſerai dire que le miniſtère politique de la plus part des Etats, ſemble

ne s'être pas assez occupé de cet objet.

Il semble que par-tout on se soit dit comme un étranger célébre chez nous : Qu'il faut prendre les hommes comme on les trouve ; que la meilleure politique est, de s'accommoder au penchant commun du genre humain, & de le rectifier autant qu'il est possible pour le bien de la société.... qu'aujourd'hui suivant le cours le plus naturel des choses, l'industrie, les arts & le commerce augmentant le pouvoir du Souverain, la politique, la morale, la législation doivent principalement s'occuper des

moyens de les faire fleurir. (1)

On voit mille ouvrages sur le commerce, sur les arts, sur les finances, pour un ouvrage de morale : la Capitale renferme des Académies destinées à perfectionner la langue, à éclairer les objets des Sciences exactes, à imaginer des inscriptions & à expliquer des médailles, à former des Architectes, des Peintres, des Sculpteurs, des Musiciens; presque par-tout, on a érigé des Académies d'agriculture & de commerce, & l'on ne voit nulle part ni Académie, ni école de morale & de politique.

(1) Hume, discours politique sur le luxe.

Nous avons dans nos Loix & dans nos différents Tribunaux, un nombre infini de précautions contre la fraude, contre la mauvaiſe foi, contre le vice, & pas un établiſſement pour développer les principes de ſociabilité.

Il ſemble que par-tout le miniſtere politique regarde l'homme comme un animal féroce qu'il faut apprivoiſer ou dompter, & non pas comme un être raiſonnable, ſenſible & ſociable qu'on puiſſe conduire par lumiere & par ſentiment.

On voit aiſément combien cette politique eſt préjudiciable aux vrais intérêts des ſo-

ciétés, & funeste au bonheur particulier des citoyens, s'il est vrai que l'homme soit sociable.

Si l'homme est sociable : la morale, la législation, la politique, ne doivent point avoir d'autres principes que les principes de sociabilité qu'il reçoit de la Nature.

Les hommes veulent nécessairement être heureux ; jamais la politique ne leur persuadera d'être malheureux paisiblement ; le bonheur auquel la Nature les destine est leur état de paix, comme la place qu'elle marque aux éléments dans le systême physique du monde est leur lieu

de repos. Comme la Nature porte les éléments dans le lieu qu'ils doivent occuper, par les différents dégrés de force motrice qu'elle leur imprime : elle conduit tous les hommes à la paix & au bonheur qu'elle leur deſtine par les principes de ſociabilité, avec leſquels elle les fait naître.

Comme tout ce qui change les qualités des éléments, ou les proportions que la Nature a miſes entre leurs forces motrices, excite la confuſion & le déſordre dans le monde phyſique, tout ce qui arrête les principes de ſociabilité, tout ce qui en

trouble l'harmonie, tout ce qui veut assujettir l'homme à d'autres loix, produit dans son cœur les passions dangereuses, la haine de ses semblables & le malheur, & cause dans les états, la discorde, les crimes & la guerre.

L'examen de la sociabilité de l'homme & des qualités sociales qu'il apporte en naissant, doit donc précéder toutes les études relatives à la morale, à la législation & à la politique. C'est-ce qui m'a déterminé à donner sur cet objet un traité particulier.

Si c'est par les principes de sociabilité que la nature conduit les hommes, le Philosophe,

le Politique, le Législateur, le Citoyen, doivent tendre sans cesse à développer ces principes dans le cœur des hommes, à y rappeller ceux qui les abandonnent, à détruire ou à écarter tout ce qui peut les étouffer, en altérer la pureté, ou en corrompre la droiture; à dissiper les préjugés, les illusions, les erreurs qui peuvent les obscurcir, & qui prennent mille formes différentes selon les différents temps.

L'Ouvrage que j'offre au public, est ma contribution à cet objet, trop important pour que mon entreprise ait besoin d'apologie: mon Ou-

vrage ſera peut-être inutile, mais certainement mes efforts ſeront excuſables aux yeux de tous les Citoyens eſtimables.



TABLE

Des Sections & des Chapitres.

SECTION I.

SECTION II.

Fin de la Table du Tome I.



DE



DE LA SOCIABILITÉ.

TOUT Etre ſenſible aime ſon exiſtence & s'efforce de la conſerver ; il recherche tout ce qui peut en aſſurer la durée, ou la rendre agréable, il fuit tout ce qui l'attaque, ou qui en trouble la tranquillité ; ainſi tous les Etres ſenſibles qui ont beſoin des autres, tendent à s'unir.

Ne pouvant exiſter ou être heureux que par leur réunion, il faut qu'ils employent leurs forces, leurs facultés, leur induſtrie, pour procurer un bonheur général & commun ; il faut que chacun des Etres réunis, ait une fonction par-

ticuliere, & qu'il y ait une autorité, qui dirige leurs forces, leurs facultés, leur industrie, leurs talens vers le bonheur général, en appliquant chacun d'eux à la fonction qui lui est propre : il faut que tous obéissent à cette autorité, qu'elle fixe tous les membres réunis ; il faut qu'ils soient tous liés, & que chacun tende à produire en quelque sorte une masse de bonheur à laquelle chacun des associés participe & dont il prenne la portion qu'il lui faut, sans nuire aux autres. Cette réunion est ce que l'on nomme société.

La société a donc essentiellement le besoin pour principe, le bonheur commun pour objet ; & la subordination générale pour moyen.

Pour savoir si l'homme est sociable, & quelle espece de société il doit former sur la terre, il faut donc connoître les besoins, & les

penchans qui portent les hommes à s'unir, les plaisirs & les avantages que leur union leur procure, & s'ils sont capables de subordination & de morale : il faut voir les rapports, les liens, les sentimens, que produisent entre les hommes leurs besoins & leurs penchans naturels, examiner ce que l'histoire & l'expérience nous apprennent sur tous ces objets.

Tels sont en général ceux que je me propose de traiter dans cet Ouvrage, & qui m'ont paru renfermés dans l'idée de la Sociabilité considérée par rapport à l'homme.

Pour acquérir sur tous ces objets des idées justes, il faut avoir une connoissance exacte de la nature humaine ; il ne suffit pas de connoître l'homme d'un certain pays, d'une certaine condition, d'un certain état ; il faut connoître l'homme de la nature.

Mais comment connoître l'hom-

me de la nature ? l'eſprit de l'homme eſt un cahos, & ſon cœur un abîme ; toutes les opinions poſſibles ont exiſté ſur la terre ; les plus contradictoires ont été adoptées avec tranſport, & bientôt rejettées avec mépris : on les a vues réunies en quelque ſorte dans le même homme. Il n'en eſt point, qui ne porte dans ſon cœur le germe de toutes les paſſions, de toutes les vertus & de tous les vices : on a vu ces paſſions, ces vertus & ces vices regner & s'anéantir dans tous les temps & dans tous les pays, au gré du hazard.

Dans ce mélange de vérités & d'erreurs, de ſageſſe & de folie, de bienfaiſance & de méchanceté, d'actions heroïques & de crimes atroces ; comment diſtinguer ce que l'homme a reçu de la nature, ce qu'il tient du climat, de l'éducation, du préjugé, & ce qu'il y a mis lui-même ? comment re-

connoître & discerner toutes ces choses ?

En suivant dans l'étude de l'homme, la méthode que Bacon a prescrite pour la recherche des vérités philosophiques.

Pour dissiper les préjugés qui dérobent ou qui déguisent les objets aux yeux de la raison, & voir la vérité dans toute sa pureté, Bacon jugea qu'il falloit rejetter comme faux, ou comme incertains, tous les jugements qu'on avoit portés, & soumettre à un rigoureux examen, les axiomes mêmes & les notions communes. C'étoit anéantir toutes les connoissances : c'étoit en quelque sorte anéantir aux yeux de la raison tous les objets & tous les temps, comme l'imagination de Descartes le fit depuis dans ses méditations.

Osons suivre la méthode de Bacon ; & à l'exemple de Descartes, anéantissons en quelque sorte

toutes les sociétés, & tout ce que l'histoire nous apprend de l'origine du genre humain & de ses différents états. Ne considérons la nature que comme une force qui produit le spectacle du monde, & l'homme comme un Etre vivant jetté par la nature dans la foule des animaux dont elle peuple la terre, & dont il ne différe que par la figure. Après l'avoir placé dans cet état de simplicité, nous verrons naître ses besoins, ses penchans, ses inclinations, & nous n'admettrons comme appartenant à sa nature ou à son essence, que ce que l'expérience & l'observation nous forceront de lui attribuer. Si nous ne connoissons pas tout ce qu'on peut en connoître, au moins nous n'aurons aucune raison de douter de ce que nous y aurons vu.

SECTION PREMIERE.

Des besoins primitifs & essentiels de l'homme.

JE me transporte au temps où tout s'anime sur la terre. Je vois la Nature creuser les mers, élever les montagnes, abaisser les vallons, applanir la surface de la terre, tirer de son sein un nombre infini d'arbres & de plantes, l'orner de fleurs, la charger de fruits, & faire couler des ruisseaux, des rivieres & des fleuves au milieu des prairies, sur lesquelles l'homme & les animaux se reposent.

Tout est encore dans le silence sur la terre, & les animaux dans ce premier instant de leur existence sont ensevelis dans l'inaction & plongés dans le sommeil.

Cependant tout est en mouve-

ment dans l'intérieur de ces masſes inſenſibles & inanimées en apparence : le ſang y circule, il ſe diſſipe, l'organiſation s'altere, le cri du beſoin ſe fait entendre, tout s'éveille.

Le ſentiment de la faim devient plus vif : il developpe les ſens & les organes deſtinés à le ſatisfaire ; l'odorat frappé par le parfum des plantes, des fleurs & des fruits, guide l'animal vers la nourriture qui lui eſt propre. Des volatiles de toute eſpece s'élevent dans les arbres, ſucent les fleurs, becquetent les fruits & rempliſſent l'air de leurs bourdonnemens & de leurs chants.

Les animaux que leur poids attache à la terre, rampent ou marchent vers l'aliment qui leur eſt deſtiné : ceux-ci pâturent, ceux-là s'élevent ſur leurs pieds, pour broûter le tendre feuillage des arbres ; les uns abaiſſent les bran-

ches chargées de fruits : les autres embrassent la tige, & s'élevent dans les arbres : L'Homme dont la main empoigne l'extrémité des branches, les attire fortement à lui, les détache de l'arbre & s'en sert pour abattre les fruits que sa main ne peut atteindre ; tous essayent en quelque sorte les organes qu'ils ont reçus de la nature, & les dons qu'elle leur offre.

Le Lion mange comme les autres animaux, des legumes, des herbes, des fruits ; mais la forme de sa gueule, les dents dont elle est armée, ne lui permettent de pâturer qu'avec beaucoup de lenteur & de difficulté. Les sucs des plantes & des fruits, sont fluides ou fondants, & le Lion ne trouve dans les productions des champs, qu'une nourriture extrêmement légere qui s'évapore, & qui se dissipe facilement.

Cependant il a reçu en partage

un estomac dévorant, & la nature a mis dans ses veines un feu qui consume sa substance : il sent augmenter le besoin de manger, sans pouvoir se rassasier. Le sentiment de la faim qui ne sembloit destiné qu'à le tirer de l'inertie, devient un bourreau qui le déchire: il se trouble, il s'inquiette, il s'irrite, il porte des regards furieux sur tout ce qui l'environne. L'odeur qui s'exhale du corps des autres animaux, lui apprend que leur chair est propre à calmer la faim qui le dévore ; il porte la griffe sur l'animal pâturant, qui s'échappe & s'enfonce dans les bois où le Lion le suit & le saisit : les rugissemens du Lion, les efforts & les cris de l'animal qu'il devore inspirent la terreur & tiennent tous les animaux agités & dans l'inquiétude.

Le Tigre, le Loup, l'Hienne, & tous les animaux carnaciers

attaquent comme le Lion, les animaux foibles & les disperſent ſur la ſurface de la terre.

Le Lion, le Tigre, le Léopard aſſouviſſent leur faim ; & bientôt leur eſtomac eſt accablé du poids de la chair qu'ils ont dévorée ; le beſoin ceſſe, leur force les abandonne, leur courage s'évanouit ; foibles, timides, ils s'enfoncent dans l'épaiſſeur des halliers.

Les animaux foibles & frugivores, revenus de leur première frayeur, ſe rapprochent ; le ſouvenir de leur péril, le ſentiment de leur foibleſſe les unit, & la ſécurité renaît au milieu d'eux : ils partagent en paix les fruits de la terre & bientôt tous ſe réplongent dans le ſommeil, ou retombent dans l'inertie.

Cependant le beſoin renaiſſant, rend aux animaux carnaciers leur courage & leur audace : ils ſortent de leurs retraites, & cherchent

les animaux pâturants ; l'odorat leur decouvre leurs traces, ils fondent ſur les troupeaux, ils les diſperſent de nouveau.

La tranſpiration ne diſſipe point tous les ſucs que l'animal tire des aliments qu'il mange, & ce qu'il mange contient plus de ſuc nourricier qu'il n'en faut pour entretenir la vie & l'harmonie des organes. Cette ſurabondance de ſuc nourricier affoiblit ou éteint le beſoin de manger, il produit dans l'animal un ſentiment abſolument different de la faim ou de la crainte, un beſoin abſolument different du beſoin de ſe nourrir. La guerre cauſée par la faim ceſſe. L'animal ignore que le beſoin qu'il éprouve a ſa ſource dans le beſoin de manger, & dans les loix que la nature a établies pour la nutrition : mais il eſt doué d'un inſtinct qui lui apprend que ce beſoin ne peut ſe ſatisfaire que par l'union



des deux ſexes & l'amour naît ſur la terre : Les deux ſexes en s'uniſſant produiſent des animaux ſemblables à eux : c'eſt par l'amour que la nature unit les deux ſexes, c'eſt par ce ſentiment qu'elle les reproduit. Ce ſentiment étant dans l'animal l'effet de la nutrition, il l'éprouve pluſieurs fois pendant ſa vie : ainſi l'amour reproduit & multiplie les animaux.

L'action continuelle du péril & du beſoin excite l'induſtrie de tous les animaux pour attaquer ou pour ſe défendre, pour s'éviter ou pour ſe ſurprendre.

Ainſi les animaux carnaciers réuniſſent contre les animaux pâturants ou frugivores, l'adreſſe, la force, le courage : ils ſont les maîtres de la terre, ils en partagent l'Empire, & regnent ſur tous les animaux; ſi l'on excepte quelques eſpeces redoutables par leur force & par leur reunion; tels ſont

l'Elephant, le Rhinoceros, le Buffle, &c.

Les pourſuites continuelles des animaux carnaciers rompent ſans ceſſe les liens que la crainte forme entre les animaux foibles; ils n'ont pour ſe derober à leur fureur, que la fuite la plus précipitée, ou des aſiles inacceſſibles à ces redoutables ennemis; les uns par la légereté de leur courſe échapent à l'animal qui les pourſuit, les autres montent ſur les arbres; ceux-ci ſe jettent dans des trous, ou dans des cavernes; ceux-là ſe dérobent par des ſentiers étroits & fuyent au loin. La force & la celerité, la ruſe & la foibleſſe font une eſpece de triage de tous les animaux; cette multitude aſſemblée confuſément ſur la terre ſe partage en différentes troupes; & les animaux de la même eſpece ſe réuniſſent.

Dans cette diſperſion généra-



le, les hommes ſe trouvent réunis par la nature même de leurs organes & par leur reſſemblance ; ils forment des troupeaux que les animaux carnaciers pourſuivent & diſperſent de tous côtés : voilà l'état dans lequel l'Homme & tous les animaux doivent ſe trouver par la nature même de leur organiſation.

Si nous ſuivons les hommes dans leur fuite, nous voyons que lorſqu'ils ont enfin trouvé le repos & qu'ils ſont en ſûreté, lorſqu'ils ne ſont ni preſſés par le beſoin de ſe nourrir, ni animés par le deſir de ſe reproduire, un ſentiment abſolument différent de la faim, de la crainte & de l'amour, s'éleve dans leur ame ; ils ne craignent point les animaux carnaciers, ils ne deſirent ni de manger, ni de ſe reproduire ; & cependant ils ne ſont point ſatisfaits ; il ſemble que le ſentiment de l'exiſtence ſoit

embarraſſant & pénible pour eux, ils s'ennuyent en un mot, ils ont beſoin de connoître : par tout où ils ſont réunis & tranquilles, je les vois, pour ainſi dire ſortir d'eux-mêmes ; ils s'approchent de tout ce qui les environne, ils le conſidérent, ils ſe livrent à tout ce qui excite en eux des ſenſations vives, variées & nouvelles ; tout ce qui occupe, tout ce qui éclaire leur ame, rend leur exiſtence agréable.

Voilà l'homme de la nature, il eſt foible, il a des ennemis redoutables : comme les autres animaux, il a beſoin de ſe nourrir & de ſe reproduire ; enfin, il ne lui ſuffit pas d'être en ſureté & ſans beſoin de ſe nourrir ou de ſe réproduire, il a beſoin de connoître & d'étendre ſes connoiſſances. Cherchons ſa deſtination dans ſes beſoins & dans les reſſources que la nature lui accorde pour les ſatisfaire.

CHAPITRE PREMIER.

De la foiblesse de l'homme, & des moyens qu'il a de se défendre.

A juger des fins de la nature par le premier coup d'œil que nous avons jetté sur la terre, le bonheur du Lion, du Tigre & des animaux carnaciers, est l'objet de toutes ses opérations : tout y paroît créé pour le fort, tous les animaux foibles sont destinés à l'animal cruel & sanguinaire. Les différens degrés de force ou de foiblesse sont les Loix, par lesquelles elle semble vouloir gouverner la terre ; & l'homme doit y tenir le dernier rang : le moindre des quadrupedes paroît plus favorisé que lui ; tous ont des armes, ou la célerité : l'homme au contraire naît lent, foible & désarmé ; il n'a de ref-

ſource que dans ſon induſtrie.

C'eſt par la nature & par les effets de cette induſtrie qu'il me ſemble que doit commencer l'étude de l'homme.

Repréſentons-nous le donc dans toute ſa foibleſſe, & au milieu des animaux carnaciers & pâturans : la fuite eſt, comme nous l'avons dit, ſa premiere reſſource ; & lorſqu'il ſe croit à l'abri de ſes ennemis, il ſe nourrit des herbes des champs, des fruits des arbres ; il abaiſſe les branches avec ſes mains ; en les tirant fortement à lui, il les détache du tronc ; avec une branche détachée il fait tomber les fruits que ſa main ne peut atteindre ; avec cette même branche il écarte l'animal qui veut l'attaquer ou manger les fruits ; elle devient une arme : il detache les feuilles qui en retardent le mouvement, ou qui en rendent l'uſage difficile, il ſe fait un bâton, une maſſue, il

voit qu'en rendant sa massue tranchante & son bâton aigu, il porteroit des coups plus dangereux : il l'arme d'une pierre tranchante ; il fait de son bâton une pique, un épieu.

Par le moyen de ses mains, l'homme est donc armé de la dent du Lion, de la griffe du Tigre & de la corne du Taureau : mais il n'a ni leur force, ni leur legereté. Ainsi, la nature n'a pas voulu que ces armes fussent offensives entre les mains de l'homme ; elle ne les accorde que pour écarter les animaux malfaisans & pour se défendre.

Ce n'est même qu'en se réunissant que les hommes armés peuvent intimider l'animal feroce. Ainsi la foiblesse de l'homme & la facilité qu'il a de s'armer, tendent à l'unir à ses semblables : il trouve dans cette union le repos & la securité ; il voit dans l'homme au-

quel il eſt uni, un appui pour ſa foibleſſe, un protecteur, un défenſeur contre les animaux qui attaquent ſa vie.

La preſence de ſes ſemblables lui inſpire de la confiance; la crainte & l'inquiétude naiſſent dans ſon ame auſſi-tôt qu'il s'en éloigne. Chaque homme armé devient néceſſaire au bonheur de celui auquel il eſt uni, c'eſt en quelque ſorte une partie de lui-même, il eſt capable d'affronter le péril pour le défendre. Ainſi la foibleſſe & la faculté de s'armer uniſſent étroitement les hommes, & font que les biens & les maux ſont en quelque ſorte communs, que le péril d'un ſeul eſt le péril de tous.

La crainte eſt un état ſi pénible, le calme & la ſécurité qui lui ſuccedent ſont ſi agréables, que ſans cette ſécurité la vie eſt un fardeau pour l'homme. On en a vu qui pour goûter ce repos, pour

se garantir de la crainte, se sont cachés pendant le jour dans des cavernes, d'où ils ne sortoient que la nuit, pour se saisir de quelques légumes qu'ils emportoient dans leurs retraites. On les a vus se multiplier dans ces retraites, communiquer leurs craintes à leurs enfans, & former en quelque sorte une espece particuliere d'hommes. (1)

On en a vu d'autres se retirer dans des précipices que personne n'a osé franchir; on les a vus y vivre de poisson sans songer à sortir de ces affreuses demeures, parce qu'ils y étoient en sureté. (2)

Les hommes, même avec leurs armes, exposés aux attaques des animaux carnaciers, tournerent donc toute leur industrie vers la

(1) Introduction à l'histoire de Danemarck, p. 23, 24.

(2) Diod. & les anciens voyageurs en citent plusieurs exemples.

recherche des moyens propres à leur procurer ce repos & cette ſécurité ſi néceſſaires à leur bonheur. Rien de ce qui pouvoit les mettre à l'abri des atteintes des bêtes feroces n'échappa à leurs obſervations : ils virent les animaux foibles ſe réfugier dans des cavernes inacceſſibles, dans des halliers impénétrables. Ils ſe retirerent dans ces cavernes ; leurs mains en formerent avec des pierres accumulées : ils rapprocherent les branches des arbres, ils formerent des clayes, ils conſtruiſirent des cabanes plus inacceſſibles que les halliers. En un mot ils ſe firent des retraites ou ils trouverent le repos, la paix & la ſécurité : leur cabane devint le ſéjour du bonheur, ils y gouterent une ſatisfaction juſqu'alors inconnue, ils s'efforcerent de ſe fixer dans cet état.

Avec leurs armes tranchantes,

avec leurs épieux ils oſerent tendre des embuſcades aux bêtes feroces , ils purent aller dans l'antre de la Lionne étouffer ſon faon, pénetrer dans le repaire de la Tigreſſe & y tuer ſes petits , enfin ils oppoſerent aux animaux carnaciers des forces plus redoutables que celles des animaux pâturans ; les bêtes feroces s'éloignerent donc des cabanes des hommes , qui fixerent leurs demeures dans les lieux où les fruits étoient les plus abondants; ils s'efforcerent d'en écarter les animaux qui pouvoient les conſumer ou les détruire.

Mais la Biche , le Daim par leur legereté ſe déroboient à leurs coups. Le Bufle, le Rhinoceros, l'Elephant étoient trop redoutables pour que l'homme oſât les attaquer avec la pique ou avec la maſſue : les hommes armés chercherent donc le moyen de porter

leurs coups ſur l'animal fugitif & ſur celui qu'ils n'oſoient aborder ; leur bras lança la pique ou des pierres ſur les animaux.

Les premiers coups portés ſans ſuccès, determinerent les hommes à rechercher un moyen pour diriger ſurement leurs coups ſur l'animal qu'ils vouloient écarter : le mouvement du bras qui lançoit la pique ou des pierres ſur les animaux n'étoit pas dirigé avec aſſez de préciſion : le coup tomboit à faux ou ne perçoit pas l'animal.

On chercha donc un moyen pour diriger ſurement la pique ſur l'animal que l'on attaquoit. On s'apperçut bien-tôt qu'il falloit que l'œil la dirigeât : mais le bras ne pouvoit ni lancer la pique avec préciſion ſelon cette direction, ni la pouſſer à de grandes diſtances. Cette force étoit pourtant néceſſaire au bonheur & à la tranquillité des hommes ; ils la cher-

cherent & ils en trouverent mille modeles dans la nature.

Les hommes, par exemple, avoient ſouvent abaiſſé des branches pour cueillir des fruits, ou les avoient courbées avec force pour les rompre; ils avoient vu qu'elles ſe relevoient avec violence, lorſqu'elles s'échappoient de leurs mains; ſouvent ils avoient aſſujetti ces branches avec des écorces pour cueillir plus commodément les fruits qu'elles portoient, ou pour les couper plus facilement avec une pierre tranchante: Ils avoient vu que ces écorces tendues, étoient elles-mêmes des reſſorts puiſſants : on jugea donc qu'une branche aux extrémités de laquelle on attacheroit une écorce, céderoit, & ſe courberoit, qu'en tirant l'écorce on augmenteroit cette courbure, & qu'en la relâchant la branche courbée feroit effort pour ſe redreſſer, qu'el-

le entraîneroit avec violence tout ce qui seroit appuyé sur cette écorce, & que ce qui n'y seroit pas attaché continueroit à se mouvoir avec la vitesse que lui auroit communiquée la branche en se redressant; que le ressort même de l'écorce augmenteroit cette vitesse, que l'œil & la main pourroient diriger la pique appuyée sur cette écorce. La foiblesse de l'homme & son intelligence, lui firent donc découvrir le moyen de se faire un arc. Il fut facile de le perfectionner en rendant la pique plus légere, en faisant de cette pique une flèche, en armant cette flèche de la dent d'un animal, d'une pierre aiguë, d'un os pointu, ou d'une arrête perçante, en la mettant en équilibre avec les plumes des oiseaux : l'homme donna en quelque sorte des aîles à ses flèches, à ses coups & à la mort. Il put du haut d'un arbre, ou caché dans



une embuscade perçer les animaux, & sans courir aucun péril, porter ses coups & la mort à de grandes distances; il put se réunir avec ses semblables, rendre son voisinage rédoutable à tous les animaux & les attaquer.

La guerre que les hommes firent aux animaux, demandoit du concert; il fallut observer les routes qu'ils suivoient & les y attendre, connoître les lieux où ils aimoient à pâturer & les y surprendre, avoir des signes pour faire connoître où l'on devoit attaquer l'animal, & par où il fuyoit.

L'homme est tellement organisé, que la vûe d'un objet terrible & imprevu lui fait pousser un cri. Ce cri fut le premier signal qui annonça aux hommes foibles & désarmés, l'approche du Tigre & du Lion : cette espece de signal étoit d'ailleurs plus commode & plus général que celui qui se don-

noit aux yeux : ainsi le cri fut le moyen que les hommes chasseurs employerent pour faire connoître le lieu des animaux qu'ils chassoient, & les mouvemens qu'il falloit faire : comme ils avoient besoin, tantôt de fuir, tantôt de s'approcher, il fallut trouver dans la variété du cri, le moyen de faire connoître ces différents mouvemens : ainsi les hommes modifierent leurs cris.

Les modifications du cri ne se peuvent faire que par son intensité ou par les différens mouvemens des levres, de la langue ou du gosier : ainsi la foiblesse de l'homme lui fit varier les infléxions de ses cris ; il articula des sons qui exprimoient le mouvement des animaux qu'il falloit combattre, leurs refuites & leurs ruses.

La faculté d'articuler des sons fournit aux hommes mille moyens

de se communiquer leurs sentimens, leurs besoins, leurs paroles; ils purent former des projets, concerter les moyens de les exécuter, se réunir, se séparer comme ils le jugeoient à propos, & à des signes inconnus aux animaux, fondre ensemble sur eux, se sécourir plus facilement dans tous leurs besoins.

Voilà donc la puissance souveraine de la terre ôtée aux animaux carnaciers, & remise entre les mains de l'Homme : il est devenu Lion, Tigre, Hiène, Loup, Eléphant, Rhinoceros. Voyons si la Nature veut qu'il use de sa puissance, comme les animaux auxquels il succéde, usent de leur force.

Malgré ses armes, malgré les ressources que l'Homme trouve dans son industrie, il n'est point à l'épreuve du péril; il ne devient point invulnérable; il n'est pas capable de resister seul au Lion, au

Tigre, au Loup : il faut nécessairement qu'il soit uni à ses semblables : ce n'est qu'avec eux qu'il peut goûter le repos & cette sécurité, sans laquelle il est malheureux. Ce n'est donc point à un seul homme, mais à l'espece humaine qu'appartient l'Empire de la terre, & l'homme n'y peut être puissant & heureux que par son union avec les autres hommes.

Si l'homme avoit eu une force rédoutable aux animaux carnaciers, ou une vitesse capable de le dérober à leurs poursuites, il eût peut-être vecu solitaire ; ou les hommes ne se seroient réunis que pour former des troupeaux comme les animaux pâturans.

S'il n'eût point eu de mains, ou si ayant des mains, la plante de son pied n'eût pas été capable de le soutenir, & de lui fournir un appui ferme & solide ; si avec ses pieds & ses mains, il n'eût eu que





l'intelligence d'un ſinge, il n'eût pu ni s'armer, ni ſe ſervir de ſes armes; il ne ſe fut point conſtruit des aſiles contre les animaux carnaciers, il n'eût pas inventé l'arc, découvert les arts, formé des ſciences.

Ainſi les animaux carnaciers dont l'homme eſt environné, ſa foibleſſe, la nature de ſes organes, la qualité de ſon intelligence, concouroient pour le déterminer à s'unir à ſes ſemblables, & à former avec eux une ſociété durable, fondée ſur un intérêt égal, ſur un attachement réciproque, qui rend à chaque homme la vie d'un autre homme agréable & précieuſe.

Ce n'eſt donc point à une puiſſance féroce & ſanguinaire que la nature a donné l'Empire de la terre; elle a fait l'homme le plus foible des animaux par la conſtitution de ſes organes, & c'eſt par

la raiſon qu'il acquiert une force ſupérieure à celle de tous les animaux : elle a donc voulu que la puiſſance qui devoit dominer ſur la terre fût dirigée par la raiſon. Ce n'eſt point pour livrer l'homme aux animaux carnaciers qu'elle l'a créé foible, c'eſt pour le forcer de s'unir à ſes ſemblables. Les animaux carnaciers répandus ſur la ſurface de la terre, n'en ſont point les maîtres ou les ſouverains ; ce ſont des ſentinelles que la nature charge d'empêcher les hommes de ſe ſéparer & de vivre deſunis ; ce n'eſt point pour faire naître la guerre entre les hommes qu'elle leur donne la faculté de s'armer ; c'eſt pour qu'ils vivent en paix.

La force n'eſt donc la loi de la nature que pour les Lions & pour les Tigres ; mais l'amour de la paix & l'attachement réciproque ſont les liens qui doivent unir les



hommes, à moins que la nature contraire à elle-même, n'ait mis en eux des besoins qu'ils ne puissent satisfaire que par la guerre, & en versant le sang de leurs semblables. Voyons donc ces besoins agir sur l'homme, voyons quels sont les effets de leur action.

Que la nature ait un dessein, ou qu'elle ne soit qu'une force aveugle, l'effet de ses loix sera de conduire l'homme à l'état de société; si tous ses besoins tendent à l'unir à ses semblables, & le systême de Hobbes est absurde, dans toutes les suppositions.



CHAPITRE II.

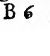
Du Besoin & des moyens que l'homme a de se nourrir.

La Nature en formant l'Homme, n'a point armé son bras de la griffe redoutable du Tigre, ni sa bouche de la dent meurtriere du Lion, du Léopard, de l'Hiène, &c. Il n'a point comme ces animaux un estomac dévorant, dont la faim ne s'appaise que par le sang & par la chair : presque tous les végétaux lui fournissent une nourriture agréable & salutaire : il n'a pas besoin comme l'Eléphant & le Rhinoceros, de devaster les forêts & les campagnes pour se nourrir : peu de légumes ou de grains suffisent à son estomac ; tout ce qui se digere satisfait son appétit, & nourrit son corps.

Le gland, la châtaigne, ont long-temps ſervi d'aliment aux hommes : une grande partie vît encore de châtaignes, de pommes de terre, de racines, &c. En Pologne une partie du peuple ſe nourrit de la ſemence d'une plante qu'on nomme l'herbe de manne ; le manioque eſt la nourriture des Américains : les Indiens & les Chinois ſe nourriſſent de millet & de ris : les Sauvages du Canada ſe nourriſſent avec de la folle avoine qui croît dans les lacs : pluſieurs avec du bled de Turquie.

Dans les contrées qui ne produiſent que des pâturages, le lait & la chair des animaux pâturans fourniſſent une ſubſiſtance agréable & abondante. Telle étoit la nourriture des Scythes ; telle eſt encore celle des Tartares & des Arabes nomades.

Sous ces climats rigoureux où



la nature ne produit ni fruits, ni grains, ni pâturages, les hommes vivent de poiſſon ; tels ſont les Samogedes, les Kamchakdales, les peuples de la mer glaciale, un nombre prodigieux de familles répandues ſur les bords de l'Irtiſch, de l'Amur, de la Lena. Tels ſont les Sauvages dont parle Dampiere qui n'avoient point de filets pour pêcher, & qui vivoient de moules, de pétoncles, de limaçons qu'ils ramaſſoient ſur les rochers, & des poiſſons que la mer en ſe retirant laiſſoit dans les foſſes qu'ils avoient creuſées. (1)

Dans les lieux où la nature ne produit ni fruits, ni légumes, ni grains, ni poiſſon, les inſectes, les vers, les eſcargots, les ſauterelles,

(1) Hiſt. des Tâtards, Voyage de le Brun. Mœurs des Oſtiacs, Voyage de Dampierre. Gazette Littéraire an 1764.

ont servi d'aliment aux hommes; les Auteurs anciens font mention d'un peuple qui dans une contrée déserte vivoit de sauterelles. (1)

Les habitans de Sainte-Marthe mangeoient des limaçons, des cigales, des grillets : les noirs de l'Afrique & les Indiens de l'Amérique mangent des vers. (2)

On a vu des nations qui se nourrissoient des rameaux naissans des arbres, sur lesquels ils s'étoient réfugiés; tandis que d'autres s'étoient enfoncés dans des marais pour se dérober aux animaux carnaciers: ils y trouvoient des plantes aquatiques & des racines de roseaux dont ils se nourrissoient; & cette nourriture ne leur manquoit jamais : ils broyoient ces racines entre deux pierres;

---

(1) Diod. *liv.* 1.

(2) Voyage de Madere par Sloane Bibl. Angloise, *t.* 3.

ils en faiſoient une pâte qu'ils mettoient cuire au ſoleil & qu'ils mangeoient. (1)

Ainſi l'homme a pour ſe nourrir une facilité que la nature n'accorde point aux autres animaux; elle lui a donné un eſtomac propre à digérer ce que produiſent les différens climats & les différens élémens, racines, tiges, feuilles, graines, animaux; elle a garni ſon eſtomac d'un diſſolvant qui opere ſur toutes ces productions, qui tire de toutes, le chile & le ſuc nourricier.

Le beſoin de ſe nourrir, qui attache les animaux à certains lieux, qui les fixe dans certains climats, peut devenir entr'eux un principe de guerre: l'homme au contraire peut le ſatisfaire ſous tous les climats & dans tous les lieux; ainſi le beſoin de ſe nourrir n'eſt point

(1) Diod. *ibid.*

un principe de guerre & de haine chez les hommes, leur multiplication, le beſoin & la facilité qu'ils ont de ſe nourrir, peut & doit les diſperſer ſur toute la terre, ſans altérer la paix entr'eux ; & la néceſſité de manger tend au contraire à les unir.

L'homme ne mange point dans les bois ou ſur le bord des eaux, les fruits & les légumes qu'il y a cueillis ; il les porte dans ſa cabane où il ne craint ni les inſultes des animaux, ni les injures de l'air : il aime à partager ſa chaſſe, ſes fruits, ſes légumes avec les autres hommes dont ſa foibleſſe lui a rendu la vie & le bonheur précieux, & auxquels il doit la ſécurité dont il jouit dans ſa cabane.

Les Sauvages qui n'avoient pour ſe nourrir que le poiſſon qu'ils pêchoient pendant le reflux, rapportoient leur pêche dans leurs demeures, où les vieillards & les



enfans l'attendoient; ainſi le Sauvage chaſſeur partage ſa chaſſe avec les autres Sauvages.

Dans les animaux pâturans, le beſoin de ſe nourrir eſt difficile à ſatisfaire, les ſucs qui les nourriſſent ſont ſi légers qu'ils ſont ſans ceſſe occupés à manger. Dans les animaux carnaciers, ce beſoin eſt une faim devorante, & ils mangent avec tant de voracité, que leur eſtomac eſt accablé du poids de leur nourriture. Ils ſont ſans ceſſe preſſés par le beſoin, ou enſevelis dans le ſommeil; il n'en eſt pas ainſi de l'homme : il lui eſt facile de ſe nourrir, il peut conſerver des fruits, des légumes, ſa chaſſe, ſon poiſſon, ſes grains: il n'eſt point obligé de ſe ſéparer ſans ceſſe des autres hommes pour ſe nourrir; il n'a point habituellement une faim extrême: l'aliment qu'il prend, rétablit ſon organiſation, & au lieu de l'accabler lui

inſpire de la gaieté; il eſt heureux lorſque ſon appétit eſt ſatisfait; il attribue le bonheur qu'il éprouve aux aliments qu'il prend, aux hommes avec leſquels il les partage, à tout ce qui l'environne, il en devient l'ami.

Le beſoin de ſe nourrir réunit donc les hommes, c'eſt une eſpece de lien; il ſemble, comme le dit un Ancien, que dans un repas les convives ne forment qu'un corps & n'ont qu'une ſeule vie.

Les ſenſations que cauſent les aliments, ſont le moindre des plaiſirs que procure le beſoin de ſe nourrir: voilà pourquoi toutes les nations, tous les peuples, tous les hommes ſauvages ou policés, ont regardé la ſociété que forme le repas, comme la plus agréable des ſociétés. Jamais les hommes ne ſe donnent avec plus de plaiſir, avec plus de ſincérité des témoignages & des aſſurances de

zèle & d'amitié. Le repas forme une espece de fête, & compose pour ainsi dire une famille de tous ceux qu'il rassemble : il fait disparoître toutes les distinctions d'institution & de préjugé que l'orgueil & la vanité changent en autant de forces repulsives qui tiennent les hommes séparés, il développe ce penchant que les hommes ont à se regarder comme freres. C'est-là principalement qu'ils sont dans leur état naturel, qu'ils sentent leur égalité naturelle, le besoin qu'ils ont de s'unir, & le bonheur de vivre en société : c'est-là qu'ils oublient leurs maux, que les haines s'éteignent, que les inimitiés cessent. (1)

C'est pour cela qu'Aristote ré-

(1) *Ut Sacra nobis antiquitas tradidit; infestos animos placavere mensæ, & homines qui inter se armis atque exercitibus conflixerunt, tuti tamen jacuere cœnæ fide. Quintil. declam. antiquit. Homer.* Liv. 3, ch. 7.

garde comme contraire à la sociabilité, la coutume des Egyptiens qui mangeoient séparément, & qui n'avoient point de repas communs : il loue au contraire Minos & Lycurgue, qui avoient établi dans leurs sociétes des repas communs.

La somptuosité de la table, la délicatesse des mets, la richesse des vases, le prix des meubles, n'augmentent point le bonheur que la nature attache au besoin de manger : les Spartiates trouvoient dans leurs repas, un plaisir que ne procuroient pas aux Rois de Perse, le luxe & les richesses de l'Asie : les Romains dans les premiers siécles étoient aussi heureux avec de la bouillie & quelques fruits, que Lucullus & Apicius par la délicatesse & par la somptuosité de leurs tables.

Ainsi la nature n'attache au besoin de manger aucun plaisir qui

doive faire de ce beſoin un principe de guerre ; il eſt au contraire un principe d'union parmi les hommes.

Que cette facilité de ſe nourrir que la nature accorde à l'homme, ne vous endurciſſe pas ſur le ſort du pauvre, de l'indigent, du ſerf, vous touts ; à qui ils ſont ſoumis, ou qui êtes riches & puiſſans : ce n'eſt point leur nourriture ſimple, groſſiere & même peu abondante qui les rend malheureux, c'eſt qu'ils ne ſavent pas ſi demain ils ne manqueront pas de ce néceſſaire.

Nous l'avons déja dit, la crainte eſt un état ſi penible, que pour s'en garantir, l'homme s'enfonce & ſe fixe dans des précipices affreux : or le payſan, le ſerf eſt ſans ceſſe dans cet état de crainte.

Il ne redoute point le Lion, le Tigre, le Léopard, mais il craint le Deſpote, le Bacha, le Reis Ef-



fendi, le Tefterdar Bacha, le Beglierbey, le favori du Defpote qui peut le chaffer de fa maifon, lui enlever fon champ, ravager fa moiffon; il craint le Seigneur féodal & fes fatellites plus impitoyables que les Lions & les Tigres; il craint dans les nations corrompues & livrées à un luxe effréné, les loix toujours terribles contre le foible, toujours impuiffantes contre le grand, contre l'homme riche; il craint le Magiftrat fupérieur contre lequel le Magiftrat inférieur n'ofe & ne peut le protéger; il craint l'Intendant & les Subdélégués, le Voyer & fes prépofés, le Receveur des tailles & fes Huiffiers, le Fermier du Fifc & fes Commis; il craint dans les états corrompus tout ce qui a de la puiffance & du crédit; il eft dans tous ces états comme les hommes défarmés, dans les lieux où regnent les bêtes féroces.

Le Sauvage Africain caché dans les marais, trouve au moins une ſubſiſtance aſſurée dans les racines des roſeaux, & ne craint point l'animal carnacier, auquel il eſt inconnu, & que les précipices empêchent d'arriver à lui; mais dans les états où regnent le luxe & l'amour des richeſſes, le cultivateur, l'artiſan, le manœuvre n'a d'aſile que la priſon : il eſt dans l'état des anciens Garamantes qui n'ayant ni aſile ni armes, contre ceux qui les atttaquoient, trembloient au plus petit bruit, que tout faiſoit fuir, & qui paroiſſoient dépourvus de raiſon. (1)

Voilà la cauſe de la ſtupidité de ces hommes & de l'indolence dont on a communément l'injuſtice de leur faire un crime.

Ces hommes ſeroient heureux s'ils étoient ſurs de ne pas man-

(1) Herodot. *Liv,* 4. *chap,* 147.

quer du néceſſaire le plus rigoureux, de ce pain noir, de ces légumes dont la vue ſeule met vos organes en convulſion: accordez leur la jouiſſance aſſurée & tranquille de cette nourriture, & loin de vous envier votre faſte & vos mets exquis : ils ſe dévoueront avec reconnoiſſance à tout ce qui peut ſatisfaire vos beſoins & accroître vos plaiſirs.

Puiſque de tous les animaux l'homme ſeul peut ſubſiſter dans tous les climats, la terre eſt en effet le patrimoine, l'héritage des hommes, & ils ſont freres. Puiſque tous peuvent ſe nourrir dans tous les climats, tous doivent y vivre en paix : puiſque tous peuvent avec la facilité qu'ils ont de s'armer, jouir tranquillement des productions deſtinées à les nourrir, tous peuvent être également heureux.

Leur tempérament ſe forme

ſur le climat qu'ils habitent; s'ils en ſortent, leur ſanté s'altere, ils éprouvent de la douleur, du malaiſe qui les repouſſe dans leur patrie, il eſt pour eux le lieu le plus ſalutaire & même le plus commode & le plus agréable. On a vu des Groelandois tranſportés en Danemarck ſoupirer après leur pays; & Oléarius a vu en Moſcovie un Samojede qui convenoit que la Moſcovie avoit des beautés, mais qui prétendoit que ſon pays (qui pourtant confine à la mer glaciale) avoit infiniment plus de commodités, plus de douceurs, & plus d'avantages: il ne doutoit pas que, ſi le Czar le connoiſſoit, il ne quittât Moſcou pour la Samogitie. (1)

C'eſt ainſi que la nature rend tous les pays agréables à l'homme, previent l'inconſtance qui en

(1) Oléarius. *Liv.* 2.

le dégoûtant du pays qu'il habite pourroit devenir un principe de guerre. C'est ainsi que par des chaînes invisibles elle attache les hommes à tous les climats, afin que tous vivent en paix, heureux & sans rien envier aux autres hommes.

La foiblesse de l'homme, la facilité qu'il a de s'armer & de se défendre contre les animaux, de leur rendre son voisinage redoutable, la facilité de se nourrir dans tous les climats, de toutes les productions de la terre, prouve, comme nous l'avons dit, qu'elle est en effet son patrimoine, mais qu'il y doit vivre en paix, & que la Nature lui a voulu ôter jusqu'au prétexte de faire la guerre pour se nourrir.

CHAPITRE III.

Du besoin de se reproduire.

DANS presque toutes les especes d'animaux, la femelle n'éprouve que peu de temps le besoin de se reproduire, & ce temps passé, elle se refuse impitoyablement aux empressements & aux desirs du mâle; la douleur que lui causeroit sa complaisance, la rend inéxorable. Le besoin de se reproduire, plus durable dans le mâle, le détache de sa femelle, l'oblige à la quitter, & ne peut produire entre les deux sexes des animaux qu'un attachement fugitif, une société passagere, semblable à l'association de deux animaux qui se concertent pour chasser.

Il n'en est point ainsi de l'homme & de la femme: la nature en

leur inspirant le desir de se reproduire, ne leur a point prescrit des saisons comme aux animaux. La facilité qu'ils ont de se nourrir dans tous les climats, de se pratiquer des asiles où ils reposent sans inquiétude, où ils se préparent & se conservent des aliments pour toutes les saisons, les rend dans tous les temps capables d'amour.

C'est la rencontre du besoin du mâle & du besoin de la femelle qui forme leur union ; c'est presque toujours dans l'un & dans l'autre une fureur dont rien ne subsiste, après que l'organisation qu'elle troubloit est rétablie. L'amour est toujours chez eux une maladie ; & jamais le plaisir qu'il procure n'est un bienfait ; jamais ils ne le doivent à la complaisance ou à la tendresse. Il peut donc être souvent, un principe de guerre entre les mâles, & n'est point un principe d'union entre le mâle & la femelle.

Le besoin de se reproduire a des effets tout-contraires dans l'homme : comme la Nature produit à peu près un nombre égal d'hommes & de femmes, & qu'elle ne leur prescrit point de saisons pour aimer ; le besoin de se reproduire ne doit point, selon l'ordre de la nature, devenir une fureur & un principe de guerre entre les hommes : comme il fait naître la tendresse & la reconnoissance, il ne conduit ni au dégoût, ni à l'inconstance, ni à l'infidélité.

Le besoin de se reproduire, qui d'abord ne s'est offert que comme une suite de l'organisation, & qui paroissoit n'avoir pour objet que la multiplication & la perpétuité des animaux, produit donc entre l'homme & la femme, l'attachement, la tendresse, le zèle, la reconnoissance ; comme la foiblesse & le besoin de manger produisent ces sentimens entre les hommes.

Ce n'eſt donc point par les ſenſations attachées à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, que l'homme doit être heureux, comme on auroit pu le croire d'abord ; & il ne paroît pas qu'on puiſſe ſe diſpenſer de reconnoître dans l'homme un Etre d'une eſpece eſſentiellement différente des animaux, un Etre dont tous les beſoins ont pour effet ſon union avec ſes ſemblables : ainſi la nature a remis la puiſſance ſuprême de la terre entre les mains de l'animal qui a le moins de beſoin de faire du mal pour être heureux.

Cette union dans laquelle l'homme n'a cherché d'abord qu'à ſatisfaire un beſoin donne naiſſance à l'enfant : à la vue de cet effet de leur amour, quels doivent être les ſentimens des époux ?

Ils ne ſe portent point comme les brutes par un inſtinct machinal à nourrir & à ſoigner l'enfant : ils

ſont capables de réfléchir : ils voient dans l'enfant l'ouvrage de leur amour ; ils voient qu'en s'aimant ils ont produit un Être ſemblable à eux ; ils voient à la fois dans l'enfant,le garant & le monument de leur conſtance & de leur union ; ils éprouvent un renouvellement de tendreſſe, l'enfant à ce ſeul titre devient cher & précieux ; ils voient qu'ils ſe ſont donné une nouvelle exiſtence ; ils penſent confuſément qu'une portion de leur ame a paſſé dans l'enfant, & qu'elle l'anime : ils reſſentent tout ce qu'il ſouffre, leurs cœurs s'uniſſent & ſe confondent pour ainſi dire dans l'enfant ; il ſemble que leurs ames réunies l'animent.

C'eſt ainſi que la nature intéreſſe le pere & la mere à la conſervation de l'enfant, & qu'elle leur inſpire une tendreſſe capable de remplir tous les ſoins qu'exi-

gent sa foiblesse, ses infirmités & ses besoins; il faut en quelque sorte que le pere & la mere s'oublient eux-mêmes pour veiller à la conservation de l'enfant; & pour les y engager, la nature attache le plaisir & le bonheur à tout ce qu'ils font pour l'enfant.

Aucun animal ne croît avec autant de lenteur que l'homme; aucun n'a besoin plus long-temps des soins du pere & de la mere: ainsi long-temps avant que l'enfant puisse réfléchir, il connoît les soins du pere & de la mere, il s'attache à eux par sentiment; & par cet instinct qui unit un Etre sensible à tout ce qui lui fait du bien; il prend l'habitude de vivre avec eux, de les aimer & de leur obéir, même avant que la raison lui en ait fait connoître la nécessité.

A mesure qu'il croît, & que ses forces augmentées lui rendant moins nécessaires, les secours &

les ſoins du pere & de la mere, pourroient l'en détacher; la raiſon ſe développe pour former de nouveaux liens qui l'attachent à ſes parents, plus étroitement & plus inviolablement que la crainte, la foibleſſe & le beſoin : il devient capable de réfléchir ſur le paſſé; la réfléxion le replace dans l'état de ſa foibleſſe originelle; c'eſt alors qu'il connoît tout ce qu'il doit à la tendreſſe de ſes parens.

Il voit qu'en naiſſant il n'avoit en partage que la foibleſſe, l'indigence & la douleur : c'eſt dans cet état plus fâcheux que le néant, qu'il voit la tendreſſe paternelle & maternelle ſe dévouer à ſa conſervation : il voit qu'il étoit incapable de nuire ou d'être utile à ſon pere & à ſa mere, & que cependant leur tendreſſe généreuſe veilloit à ſa conſervation : il ſe rappelle que ſes pleurs jettoient

dans leur cœur le trouble & l'inquiétude, que sa joie, ses caresses les combloient de satisfaction, qu'il étoit le centre de tous leurs travaux, que son bonheur, son plaisir étoit l'objet de tous leurs vœux.

Il connoit que sans eux il resteroit exposé à mille périls, en butte à mille maux; il voit la maison paternelle comme un asile sacré, comme le séjour de la paix & du bonheur.

A ce spectacle, la vénération, la confiance, l'amour le dévouement naissent dans son cœur, comme la sensation agréable est produite par l'impression d'un fruit délicieux sur le palais.

Il n'aime point son pere comme il aime un autre homme, un allié, un ami: le pere & la mere ne s'offrent à l'enfant que comme deux divinités bienfaisantes; ils en ont par rapport à lui tous les

attributs : comme la divinité, ils étoient tout puissans sur lui, comme elle sans avoir aucun besoin de lui, ils se sont dévoués à son bonheur : l'amour des enfans pour leurs peres est donc un sentiment religieux, une espece de culte, c'est un acte de piété. Dans l'antiquité la plus reculée, la maison paternelle étoit régardée comme un temple, dont le pere & la mere étoient les divinités; les enfans en étoient les prêtres consacrés par la nature même, pour leur rendre un culte. Dans les loix les plus anciennes, on les nommoit des Dieux, & tout ce qui étoit uni à eux par les liens du sang participoit à cette vénération, les enfans appelloient leurs oncles des divins. (1)

L'amour paternel, la piété filiale ont leur source dans les relations que la nature même a mises

(1) Hierocl. Fragm. Simplic. *Dissert.* 4.

entre le pere & l'enfant ; ce ne sont point des sentimens factices & donnés par l'éducation ; c'est l'éducation qui les étouffe dans tous ceux en qui on ne les trouve pas.

La confiance, la soumission ; la vénération, l'amour d'un fils pour son pere, naissent & se fortifient dans le cœur de l'enfant, pour ainsi dire à son inçu, sans le secours de l'instruction & de la lecture. C'est une multitude de reflexions insensibles, de sentimens imperceptibles qui reviennent sans cesse & donnent ce pli à son ame : c'est pour cela qu'on regarde la piété filiale comme un principe & comme un sentiment inné, comme une habitude infuse par la nature même, si je peux parler ainsi. On ne voit point en effet quand ce sentiment a commencé ; ayant précédé la reflexion, il est impossible que la raison

marque l'inſtant de ſa naiſſance; il eſt même impoſſible de déterminer le temps où l'homme commence à prendre une connoiſſance refléchie de ce qu'il doit à ſes parens. La piété filiale a donc dû être regardée comme un ſentiment inné; & ſi l'on prétend qu'il ne l'eſt pas, il faut au moins reconnoitre qu'il eſt naturel à l'homme.

Il ſemble que la nature ait voulu que la piété filiale fût la premiere & la plus forte des habitudes de l'homme; & qu'elle fît conſtamment pour le bonheur des peres, tout ce que la tendreſſe paternelle fait pour le bonheur des enfans: que par elle l'obéiſſance & le zèle fuſſent toujours ſans réſerve dans l'enfant, comme la tendreſſe eſt ſans bornes dans les peres: que comme la tendreſſe paternelle étudie tous les beſoins de l'enfant pour les ſatisfaire,

& fait descendre le pere dans l'état de l'enfance, pour cacher en quelque sorte à l'enfant sa foiblesse, & l'horreur de son état: de même la piété filiale doit s'occuper sans cesse du bonheur des peres & s'appliquer sans relâche à leur masquer leur affoiblissement & leur décadence, par une obéissance plus prompte, par des témoignages plus fréquens de respect & de confiance, en adoptant tous leurs goûts, en devenant esclaves de leurs fantaisies; c'est ainsi que la nature récompense la tendresse paternelle des soins qu'elle prend pour la conservation de l'enfant.

Je n'attribue point des effets chimériques à la piété filiale : les Chinois renoncent aux plaisirs, aux affaires, à leurs charges pour soigner la vieillesse de leurs peres, on les voit adopter tous leurs goûts, & lorsque les années & l'affoiblissement des organes les ont

ramenés à l'état de l'enfance, les fils se font en quelque sorte enfans & trouvent leur gloire & leur bonheur dans tout ce qui amuse leurs parens décrepits: ils conservent dans tous les âges la même soumission & le même amour pour leurs peres.

La piété filiale affronte les périls; elle se dévoue pour la conservation & pour le bonheur des peres. On a vu Scipion sortant de l'enfance dégager son pere du milieu des ennemis, à la bataille du Tesin: on a vu des fils se jetter au milieu des flammes pour sauver leurs peres: on a vu ce sentiment percer au travers de mille obstacles qui sembloient devoir l'étouffer: elle agit & produit des actions heroïques dans des hommes à qui nous ne ferions pas un crime de ne le pas sentir. Tels sont en Espagne ces deux hommes qui apprennent que les

enfans de Pericles offroient douze mille ſeſterces à celui qui tueroit le Tyran Epaſte, meurtrier de leur pere, l'ennemi de la patrie & le fleau des peuples; demandent la récompenſe, la donnent à leur pere & à leur mere, vont tuer Epaſte, & meurent ſans regret.

Tel eſt l'exemple de la piété filiale que nous offre l'hiſtoire du Japon.

L'Empereur venoit par un Edit de propoſer une ſomme conſidérable à ceux qui arrêteroient un coupeur de bourſe. Deux hommes arrivent incontinent amenant un troiſiéme qui reconnoît qu'en effet il eſt coupable du crime dont on l'accuſe: on délivre la récompenſe aux dénonciateurs, qui les larmes aux yeux diſent à celui qu'ils viennent de livrer, le plus tendre adieu. L'Empereur étonné de cette étrange ſenſibilité, fait ſuivre ces hommes juſques dans

leur maison & découvre qu'ils sont les freres de celui qu'ils ont livré: qu'il n'est point en effet coupeur de bourse, & qu'il a feint de l'être, de concert avec ses freres pour procurer à leur mere la recompense promise par l'Empereur, & que ces trois freres après avoir épuisé pour leur mere toutes leurs ressources n'avoient point d'autre moyen pour la faire subsister.

Voilà le triomphe de la piété filiale dans toute sa pureté; aucun autre sentiment ne partage avec elle l'honneur de ces actions; elle les inspire à des hommes sans lettres, sans connoissances, condamnés en naissant à l'humiliation & à la misere, qui pouvoient envisager la vie comme un présent funeste qu'ils avoient reçu de leurs parens. Nulle espérance de gloire ou de pardon n'altere la générosité de leur sacrifice: ils sont surs de périr comme des criminels, &

leur état est si abject que l'histoire qui nous a transmis leurs actions ne nous fait pas connoître leurs noms. (1)

Les histoires ancienne & moderne contiennent un grand nombre d'autres exemples; & il n'est point d'homme dont le cœur ne soit ému & attendri lorsqu'il les lit ou qu'il les entend : la peinture qui les représente excite dans tous les spectateurs une admiration tendre; l'imagination anime tous les personnages du tableau : on croit voir l'action, chacun voudroit l'avoir faite, parce que tous sont destinés par la nature à la faire.

Jamais le fils dont l'ame n'est pas pervertie par le vice, ne se dispensera des obligations & des devoirs de la piété filiale, en regardant l'ouvrage de sa naissance

(1) Val. Max. *liv.* 5. *chap.* 4. Solier. hist. du Japon, *liv.* 15. *chap.* 2.

comme la ſuite d'un plaiſir dont il n'étoit pas l'objet.

Si cette affreuſe idée s'offroit jamais à ſon eſprit, elle en ſeroit bientôt bannie par le ſouvenir des ſoins pénibles donnés à ſon enfance. Le tableau de tout ce que la tendreſſe paternelle a fait pour lui, ne lui permettroit pas de confondre le principe qui a uni ſon pere & ſa mere, avec l'inſtinct qui aſſemble & perpétue les brutes. En réfléchiſſant ſur les effets de la tendreſſe paternelle & maternelle, il ne douteroit point qu'il n'eût été l'objet de leur union, qu'il n'eût été prévu par ſon pere & par ſa mere; il jugeroit qu'ils l'ont aimé avant qu'il exiſtât: il penſeroit que, ſi dans leur union ils n'euſſent eu pour mobile que l'inſtinct qui perpétue les brutes, ils l'auroient abandonné auſſi-tôt qu'il eſt né, ou du moins long-temps avant qu'il pût ſatisfaire ſes

premiers besoins, & se défendre contre les bêtes féroces, contre les élémens : Que, si par la constitution physique de la mere l'enfant lui étoit nécessaire comme aux brutes, la tendresse maternelle & paternelle ne s'étendroit point au-delà de ce terme : en un mot il penseroit tout ce qui pourroit lui rendre son pere & sa mere plus chers ; il adopteroit comme des vérités précieuses, toutes les idées qui étendroient ses obligations, & rejetteroit comme des erreurs funestes, tout ce qui tendroit à les diminuer.

Que dis-je ? jamais rien de ce qui peut affoiblir la piété filiale, ne s'offre à l'homme qui ne suit que l'inspiration de la nature : ce n'est qu'à la suite d'une longue corruption, que l'esprit humain arrive à ces systêmes affreux qui justifient l'ingratitude & l'insensibilité des enfans pour les peres &

meres. Ce n'eſt que chez les peuples où les peres & les meres violent les premiers, les loix que la nature preſcrit envers les enfans, où l'enfant à ſa naiſſance eſt arraché du ſein de la mere & enlevé des bras du pere pour être confié à des mercenaires. Dans cette eſpece d'exil, la piété filiale ne ſe développe point ; lorſqu'il eſt rappellé à la maiſon paternelle, il n'eſt point l'objet des ſoins & de la tendreſſe du pere & de la mere; il ne peut éprouver les mouvemens, les tranſports de la piété filiale, il ne doit ſouvent à ſes parens que la ſoumiſſion d'un eſclave. La mere qui ne nourrit pas ſon fils, renonce en quelque ſorte aux droits que la nature lui avoit donné ſur ſon cœur, puiſqu'elle viole les loix qu'elle lui preſcrivoit envers ſon fils. (1)

(1) Voyez Hecquet. Diſſert. ſur l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans.

Tous les enfans d'un même pere sont élevés dans la même maison; le premier objet que l'enfant aime & connoisse, c'est son pere & sa mere; le second c'est son frere : les freres ont par leur éducation les mêmes inclinations, les mêmes mœurs; ils sont également chers à la tendresse du pere & de la mere, tous s'empressent également de procurer leur bonheur; ils ont un intérêt égal à leur conservation, ils sont donc unis entr'eux par tous les motifs qui peuvent unir des Etres sensibles & capables d'aimer,

L'amitié fraternelle s'étend à tout ce qui peut intéresser les freres & leurs enfans; elle devient un lien universel qui embrassera toute la postérité du chef de famille.

Les effets de l'amitié fraternelle ne sont pas moins célébres dans l'histoire, que les effets de la piété

filiale : on l'a vûe dans Scipion refuser les honneurs pour les procurer à son frere : on l'a vûe céder ou partager l'autorité souveraine : on a vu des freres se dévouer à la mort pour conserver la vie de leurs freres. Tels furent ces deux jeunes Grecs, l'un dans la fleur de la jeunesse, l'autre prêt d'y entrer, qui ayant été pris par les Thraces furent amenés à Diégylis leur Roi dans le temps de ses noces ; le Tyran les fait aussi-tôt mettre en robes de victimes : on étend le plus jeune sur l'Autel ; Diegylis leve le bras pour l'immoler ; l'aîné se précipite & se couche sur son frere pour le couvrir de son corps & pour lui sauver la vie ; Diegylis frappe & d'un seul coup les coupe tous deux par la moitié. (1)

(1) Val. Max. *l.* 5 *c.* 5. Diod. Fragment. Diodore dit qu'après cette horrible action, Diégylis chercha des yeux des applaudissemens de son adresse, & qu'il en trouva parmi les Courtisans.

La nature ne fait pas naître dans chaque famille un nombre égal d'hommes & de femmes. Le desir de se reproduire, oblige donc les différentes familles à s'unir par des alliances, & à former de plusieurs familles une seule famille, dont tous les membres sont unis par les liens qui unissent les freres.

Pour forcer les hommes à former ces alliances, la nature a mis entre le frere & la sœur, une répugnance naturelle pour l'union conjugale; elle a opposé au desir de se reproduire, la pudeur; & par ce moyen elle a obligé les hommes & les femmes de chaque famille à s'unir aux hommes & aux femmes des autres familles.

» Ces causes qui empêchent le » mariage des parens, sont si for- » tes & si naturelles, dit l'Auteur de » *l'esprit des loix*, qu'elles ont agi » presque par toute la terre, indé-

»pendamment d'aucune commu-»nication. Ce ne sont point les »Romains qui ont appris aux habi-»tans de Formose, que leur ma-»riage avec leurs parens au qua-»tréme dégré étoit incestueux : »ce ne sont point les Romains »qui l'ont dit aux Arabes ; ils ne »l'ont point enseigné aux Mal-»dives.

»Que si quelques peuples n'ont »point réjetté les mariages entre »les peres & les enfans, les sœurs »& les freres, c'est que les Etres »intelligens ne suivent pas tou-»jours leurs loix. (1)

La nature fait naître à peu près un nombre égal d'hommes & de femmes ; & le desir de se reproduire doit naturellement réunir les hommes en différentes familles à peu près égales.

Le desir de se reproduire, & les

(1) Esprit des Loix. *Liv.* 26. *chap.* 14.

moyens

moyens que la nature emploie pour perpétuer l'espece humaine, tendent donc à unir étroitement les hommes : l'amour conjugal, la piété filiale, l'amitié fraternelle unissent tous les membres de chaque famille; ils n'ont qu'un seul intérêt, ils semblent n'avoir qu'une seule ame & un même cœur ; tous éprouvent la douleur de celui qui souffre, tous ressentent le bonheur de celui qui est heureux.

Les alliances que ce même desir produit entre les familles voisines, tendent à faire naître entre ces familles les mêmes sentimens qui unissent les membres de chaque famille particuliere, & de proche en proche à unir tous les hommes répandus sur la surface de la terre, & à n'en composer qu'une grande famille unie par la tendresse, par le zèle & par la bienfaisance.

Le desir de se reproduire, qui

nous avoit d'abord paru, dans l'homme comme dans la brute, n'avoir d'autre fin que la multiplication & la perpétuité de l'espece humaine, est donc destiné à faire naître dans son cœur, l'amour conjugal, la tendresse paternelle & la satisfaction que procure la naissance des enfans.

Le bonheur constant & durable, est la fin à laquelle la Nature fait tendre l'homme, & celui que procure l'amour conjugal, la tendresse paternelle & le spectacle de la piété filiale, est constant, dure autant que la vie, & procure à l'homme une satisfaction plus délicieuse que la volupté. Ce plaisir est donc le but de la nature, & doit être la fin de l'homme, animé du desir de se reproduire.

C'est en séparant tous ces effets du desir de se reproduire, qu'il devient parmi les hommes un principe de discorde, de guerre,

& de crimes : dans l'homme qui n'éprouve point ces sentiments ; dans le voluptueux, le desir de se reproduire n'est, comme dans la brute, qu'un besoin physique : dans le voluptueux comme dans la brute il ne contribue au bonheur que par l'action qui le satisfait ; il peut donc devenir dans le voluptueux un principe de guerre, comme dans l'animal en rut ; mais il n'est tel que dans l'homme abruti & dénaturé. Dans le pere de famille il contribue moins à son bonheur que la tendresse conjugale, que l'amour paternel, que le spectacle de la piété filiale, de la reconnoissance & du bonheur de toute la famille. Comme l'homme ne veut qu'être heureux, ces sentimens le fixent dans le sein de sa famille, il ne desire point d'autre bonheur que celui qu'il y trouve, aucun crime n'est nécessaire ou utile à son bonheur ; ce ne sont

point des hommes heureux, des peres de familles qui ont imaginé l'art d'aimer, & cet art ne les rendit point heureux : c'eſt de ceux qui cherchent le bonheur dans cet art, & non du pere de famille qu'Ovide a dit :

Quod juvat exiguum eſt, plus eſt quod lædit amantes.

Ce n'eſt point chez des peuples heureux & ſimples, que ſont nés Ovide, Catulle, Tibulle, &c.



CHAPITRE IV.

Du desir, ou du besoin de connoître.

NOUS avons vu la crainte réunir les hommes, les armer, & construire des cabanes; nous avons vu sortir, pour ainsi dire, de leur foiblesse une force redoutable à tous les animaux: avec cette force les hommes se sont dispersés sur la terre, ils ont trouvé dans tous les lieux une nourriture agréable & abondante: le besoin de se reproduire a formé des familles dont la tendresse a réuni les membres plus étroitement que la crainte de la mort, & que le besoin de se reproduire.

Parcourons présentement ces différentes familles, & voyons si nous trouverons dans tous les hommes ce desir de connoître

que nous avons mis au nombre de ses besoins primitifs & essentiels.

Examinons un enfant : aussi-tôt que ses yeux peuvent supporter la lumiere, il cherche à connoître les objets qui l'environnent : s'il n'avoit pas une ame active, si cette ame n'avoit pas un besoin essentiel d'acquérir de nouvelles idées, il resteroit attaché au sein de la nourrice comme la plante reste attachée à la terre qui contient les sucs qui la font végéter : c'est l'activité intérieure de son esprit qui lui fait rechercher, mesurer, examiner tout ce qu'il voit ; c'est par elle qu'il apprend à connoître l'usage de ses organes, & qu'il corrige les erreurs de ses sens, sur la distance & sur la figure des corps qui l'environnent : lorsque par les différents essais qu'il fait de ses organes & de ses sens, il sait éviter les corps dont

la rencontre peut lui être nuisible ; lorsqu'il a appris à se procurer les aliments propres à le nourrir, dans le temps qu'il n'est point pressé par le sentiment de la faim ou de la soif, il examine, il compare, il rapproche les objets qu'il a sous les yeux ; il est triste & chagrin, si un nouveau spectacle de perceptions nouvelles n'occupent pas son ame.

Le Sauvage rassasié devient sombre & rêveur, il court au bord d'un ruisseau, offrir pour ainsi dire son ame à la variété des objets que le mouvement de l'eau met sous ses yeux, ou se renfermant au dedans de lui-même il se retrace les choses qu'il a faites, les pays qu'il a parcourus, les objets qui l'ont étonné, les positions qui lui ont paru agréables. (1)

(1) Tous les Voyageurs attestent ces faits ; voyez entre autre *l'hist. des Antilles*, & le Voyage de *le Brun* au Canada.

Ce besoin existe dans le Laboureur, dans l'Artisan : chacun d'eux trouve dans l'objet de son travail un aliment à la curiosité de son esprit ; mais c'est sur-tout dans les intervalles de loisir que lui laisse la cessation de ses travaux, & les nécessités de la vie, que ce besoin de connoître se manifeste : on ne le voit point se livrer au sommeil ou retomber dans une espece d'insensibilité qui devroit naturellement succéder au travail & à la satiété dans un Etre purement matériel, ou dont l'esprit ne seroit naturellement ni actif, ni avide de connoître. Il cherche au contraire, dans la promenade, dans la culture d'un arbuste, dans la conversation de ses pareils, des idées, des perceptions nouvelles, pour satisfaire ce besoin de connoître : il écoute avec une attention respectueuse, celui de ses pareils qui lui fait des récits nouveaux & intéressans.

C'eſt pour ſatisfaire ce beſoin que l'homme riche & frivole ſe jette dans la diſſipation, qu'il invente des modes, qu'il imagine des commodités, qu'il donne des fêtes, qu'il court au ſpectacle : incapable d'une application ſuivie, il cherche dans ces objets un aliment à la curioſité de ſon eſprit, comme l'enfant le cherche dans ſes babioles ; parce qu'en effet la vie de l'homme frivole n'eſt qu'une enfance prolongée.

C'eſt encore pour ſatisfaire ce beſoin, que le Savant, le Phyſicien, le Geomètre, le Philoſophe, l'homme de Lettres, ſe dérobe aux ſociétés tumultueuſes, aux occupations aſſujettiſſantes qui l'arrachent à ſon cabinet : c'eſt un ſupplément à tous les plaiſirs, une conſolation dans tous les malheurs; c'eſt, comme le dit un Ancien, la nourriture de l'homme; celui qui n'éprouve pas ce beſoin,

cesse en quelque sorte d'être homme, il est au nombre des morts. (1)

Le besoin de connoître est donc commun à tous les hommes, il semble même qu'il soit un des plus essentiels & des plus étendus. Si les besoins physiques commandent plus impérieusement, ils sont de peu de durée, faciles à satisfaire, & cessent aussi-tôt qu'en les satisfaisant on a rétabli l'organisation dont le derangement rendoit l'homme incapable de s'occuper à étendre ses idées, & de satisfaire le desir de connoître : il semble que la nature n'ait donné aux besoins physiques un empire aussi absolu & une durée aussi courte, que pour obliger l'homme à tenir ses organes en état de servir le desir, ou le besoin de connoître ; ensorte que le besoin de connoître soit l'objet principal de la na-

(1) Humanitatis cibus. *Cic de Fin.*

ture, & les besoins physiques son objet secondaire ; les plaisirs des sens un moyen, & les connoissances de l'homme, avec la satisfaction qu'elles procurent, la fin principale dans la formation de l'homme.

Plutarque rend cette vérité sensible par une comparaison que je ne puis m'empêcher de rapporter : » Tout ainsi, dit-il, comme » les nourrices pendant qu'elles » donnent la bouillie ou la pana- » de à leurs enfans, y prennent & » en sentent quant à elles bien peu » de plaisir, mais après qu'elles les » ont fait manger & qu'elles les » ont mis dormir, de sorte qu'ils » ne crient plus, alors étant toutes » seules, elles prennent leur réfec- » tion, & font bonne chere ; aussi » l'ame participe aux appétits du » corps, ni plus ni moins qu'une » nourrice, le servant & l'accom- » modant à ses nécessités ; mais

» quand il est suffisamment traité,
» & qu'il se répose, alors étant
» quitte de sa besogne & de son
» service, delà en avant, elle se
» met à prendre ses propres plai-
» sirs en se repaissant de discours,
» de lettres & d'histoires, desireu-
» se d'enquérir, ouïr & apprendre
» toujours quelque chose de sin-
» gulier; & qui pourroit dire au-
» trement, vû que ceux même qui
» sont ennemis des lettres & adon-
» nés à des plaisirs imposteurs,
» après le souper, appliquent leur
» entendement à d'autres jeux qui
» sont bien éloignés du corps, pro-
» posant & mettant en avant des
» énigmes à répondre; & des quef-
» tions embrouillées à deviner, &
» les nombres compris sous les no-
» tes de certains nombres; outre
» cela les banquets ont donné lieu
» aux farces & moralités, à Me-
» nandre & à ceux qui les jouent.
» Tous lesquels passe-tems n'ôtent

» aucune douleur au corps, ni » n'apportent aucun doux & gracieux chatouillement à notre » chair, mais c'est parce que la » partie spéculative & studieuse, » qui est en chacun de nous, demande quelque plaisir & récréation particuliere quand elle est » déchargée de l'occupation que » lui donne le corps à le traiter. (1)

Voilà l'idée que tous les peuples se sont faite de la nature de l'homme & de sa destination essentielle; tous ont cru que l'essence du bonheur consistoit dans le plaisir de connoître; les champs Elysiens où ils placent les biens heureux, sont des lieux éclairés par une lumiére douce, pure & inaltérable; la terre y est couverte de fleurs, les bosquets & les vallées y sont formées par des arbres d'une beauté exquise, la va-

(1) Histoire des propos de Table. *Liv.* 5.

riété en eſt infinie, mais ils ſont ſans fruits, la terre y eſt couverte de fleurs, les rivieres y coulent ſans bruit. Pour ne pas interrompre les entretiens des bienheureux qui ſe communiquent tout ce qu'ils ont ſu, & ſe racontent tout ce qu'ils ont fait, tandis que les ames des méchants ſont enſévelies dans les ténébres, dépouillées de toutes leurs connoiſſances & livrées au deſir de connoître ſans pouvoir le ſatisfaire. Voilà le vrai Lethé des enfers, & le vautour qui ronge les ames des méchants, des hommes frivoles, inutiles & voluptueux, après la mort. Ils n'étoient occupés pendant leur vie qu'à ſe procurer des ſenſations agréables, qui s'évanouiſſoient lorſqu'ils ſont dépouillés par la mort de leurs organes groſſiers. Ils avoient en effet tout oublié, il ne leur reſtoit que le deſir de connoître &

une impuiſſance abſolue de le ſatisfaire : la vérité s'offre ſans ceſſe à eux, mais ils ſont incapables d'en ſentir les charmes. (1)

Le deſir de connoître donné par la Nature à tous les hommes, les arrache à l'inertie & à la pareſſe, pour appliquer leur eſprit à la recherche de tout ce qui peut être ſalutaire, utile ou agréable à chacun dans le lieu qu'il habite.

La Nature en donnant à l'homme le beſoin de connoître, l'a doué du don de la mémoire, & de la faculté de comparer entre eux les objets dont il conſerve le ſouvenir, ou qu'il a ſous les yeux, de connoître leurs rapports, leurs liaiſons, leurs différences, de réunir ces différents rapports & d'en former des idées générales, qui tiennent le paſſé préſent à l'eſprit, qui dévoilent l'avenir, qui font

(1) Cic. de Fin. *Liv.* 5. *chap.* 10.

fortir l'homme de la claffe des Etres purement fenfibles & l'élevent au-deffus de tous les Etres à qui la Nature femble accorder une organifation femblable à la fienne.

La Nature dit un Philofophe qui avoit étudié profondément l'homme, donne à tous les animaux le defir & les moyens de conferver leur vie, tous ont, comme l'homme, le defir de fe perpétuer ; ils aiment leurs petits comme les hommes aiment leurs enfans ; mais il y a entre l'homme & les animaux cette différence effentielle, c'eft que les animaux n'ont d'activité que par leurs fenfations, & d'objet que le préfent, qu'ils ne confervent qu'un leger fouvenir du paffé, & ne paroiffent avoir qu'une foible connoiffance de l'avenir ; tandis que l'homme voit les caufes & les conféquences des chofes ; il con-

noit ce qui les précéde & ce qui les suit, il voit dans sa raison comme dans un tableau tout le cours de sa vie. (1)

Hobbes reconnoît lui-même, que cette curiosité ne paroît pas pouvoir convenir à un animal qui n'est capable que de sensations, & qui n'a de sentimens & de passions que celles qui naissent de l'organisation, telles que la faim, la soif, l'amour, la colere : il reconnoît encore que rien n'autorise à supposer cette curiosité dans aucun des animaux. (2)

L'homme animé par le desir de connoître, & doué de la faculté de remonter des effets aux causes, & de descendre des causes aux effets, recherche & decouvre les qualités, les propriétés des productions de la Nature, les diffé-

(1) Cic. de Offic.
(2) Hobbes Leviathan, *chap.* 3.

rens usages auxquels il peut employer les différens objets qui l'environnent; il a seul en partage cette espece de curiosité. La Nature n'accorde qu'à lui les organes propres à la servir, & à employer les productions de la terre aux différens usages qu'elles peuvent avoir; par ce moyen elle a élevé l'homme au-dessus de tous les animaux, c'est par-là qu'elle le constitue le roi de la terre; sa raison est le titre le plus légitime, & le fondement le plus incontestable de son empire sur toutes les productions de la terre, puisqu'il en connoît seul l'usage, & que la Nature refuse cette connoissance aux autres animaux.

Puisque l'homme prévoit les biens & les maux, il a dans le desir de connoître, non-seulement une source de plaisir, mais encore un flambeau qui l'éclaire, un guide qui le conduit, un maî-

tre qui le dirige; il craint le mal, & il aime le bien; les lumieres que le desir de s'éclairer lui procurent sur ce qui lui est utile ou nuisible, sont des ordres qu'il reçoit de la Nature & des motifs qui le déterminent; Or ces lumieres lui font voir qu'il ne peut être heureux que par son union avec les autres hommes, elles tiennent donc l'homme attaché à ses semblables, lors même qu'il n'a pas besoin de leurs secours, lorsque la contrariété des goûts, ou la colere, tendent à l'en éloigner.

Le desir de connoître est joint dans l'Homme au desir de communiquer les connoissances qu'il acquiert, & la Nature a rendu l'homme aussi empressé d'éclairer ses semblables, que de s'instruire lui-même; le plaisir qu'il goûte en communiquant les idées qu'il acquiert, l'empêche de s'arrêter dans une contemplation in-

fructueuse de ses découvertes, & l'oblige à chercher les autres hommes pour les inviter à jouir de la lumiere qui l'éclaire.

Il semble que la Nature ait voulu que les vérités dont elle nous accorde la connoissance soient un bien commun, une espece de patrimoine que chaque homme est intéressé à partager, & que le plaisir qu'elle attache à la communication que l'homme fait de ses connoissances, soit un moyen destiné à l'obliger à éclairer son semblable.

Ainsi le besoin de s'éclairer, le plaisir que l'homme procure à ceux qu'il éclaire, celui qu'il ressent lui-même en instruisant, tendent à réunir tous les hommes, comme le besoin qu'ils ont du secours & de l'assistance des autres, & ce motif est aussi puissant & plus général que les besoins physiques; il produit l'attachement, le respect

& la reconnoiſſance, il devient un principe de ſubordination, l'homme avide de s'inſtruire écoute avec reſpect & avec confiance l'homme qui l'éclaire, il ſe ſoumet à ſes jugemens. Voilà le premier principe de ſubordination, la vraie & la ſeule ſupériorité naturelle d'un homme ſur un autre homme dont il n'eſt pas le pere. Il ſemble que comme la Nature a ſoumis tout à l'homme ſur la terre, en lui donnant une raiſon ſupérieure au principe qui conduit tous les animaux qui l'habitent, elle a de même donné aux hommes éclairés un empire naturel ſur les hommes ignorans, non pour les dominer, mais pour les conduire, pour leur apprendre à être heureux, & non pour les faire ſervir à leur bonheur perſonnel : l'homme animé du deſir de s'éclairer, ne contracte point les beſoins & les habitudes qui

rendent les hommes malfaisants.

C'est par son expérience que l'homme s'éclaire sur les objets qui peuvent intéresser la société : ainsi le desir ou le besoin de connoître, attache les plus jeunes aux plus anciens, les soumet à leurs conseils, les intéresse à leur conservation. Le desir de s'éclairer rend au vieillard tous les avantages que lui ôtent les années : un sage vieillard est au milieu de la société, comme le dépositaire de la lumiere qui doit la diriger & la conserver ; c'est une espece de palladium.

Ce n'étoit ni la naissance ni les richesses qui régloient les rangs dans les premiers siécles, c'étoit l'âge ; par-tout on regardoit les vieillards comme les Souverains naturels, par-tout ils étoient honorés par les jeunes gens, comme les peres le sont par leurs enfans ; & presque comme des Dieux. On

a vu des peuples qui n'avoient ni Temples, ni Idoles, & qui dans chaque famille adoroient les Vieillards. (1)

Tel fut l'effet du desir de connoître & de communiquer ses connoissances, dans les Héros, dans les Législateurs & dans les Philosophes de l'antiquité la plus reculée, & la plus voisine de l'état de nature; tel fut l'empire qu'ils exercerent sur les hommes Sauvages ou policés, réunis ou dispersés; ce fut pour s'éclairer & pour instruire leurs concitoyens, leurs compatriotes & les hommes ignorants, que Lycurgue, Thalès, Pythagore, Anacharsis, Solon, Platon abandonnerent leur Patrie, parcoururent l'Orient, l'Egypte, & la Grece, aux dépens de leurs fortunes, au milieu des

(1) Aulugelle *Liv.* 2. *chap.* 15. Plutar vie de Lycurgue Xenophon sur Lacedemone. Ovid *Fest. Liv.* 3.

périls, avec des peines infinies. La docilité, le respect, la confiance qu'ils inspiroient, semblent l'effet d'un charme secret, & d'une puissance surnaturelle qui agit sur les ames, & qui transforme les hommes. C'est cet effet naturel de la sagesse éclairant les hommes, que l'antiquité nous a transmis sous la fable d'Orphée qui adoucit les tygres & les lions, qui se fait suivre par les forêts, qui rend les pierres & les rochers sensibles & dociles à sa voix.

Loin de nous donc la politique inhumaine & barbare de ces hommes médiocres, & durs qui regardent l'ignorance des peuples comme un principe de soumission & de paix, qui font la guerre à tous ceux qui s'efforcent d'éclairer les hommes; ce sont les Bacchantes qui mettent Orphée en pieces & qui forcent l'Helicon à rentrer dans les entrailles de la terre

terre & à porter ses eaux dans d'autres contrées. (1)

Avocats & protecteurs intéressés de l'ignorance, jettez les yeux sur l'Afrique, voyez-en les vastes contrées désertes, ou inondées de sang humain; voyez-y toutes les Loix violées sans scrupule & sans remords.

Cependant les hommes y sont encore plus ignorans que vous.

Non, ce n'est ni la paix ni le bonheur des peuples que vous vous proposez, lorsque vous voulez faire régner l'ignorance : vous laisseriez aux peuples la sensibilité, la misére & les douleurs, si vous pouviez leur ôter la faculté de se plaindre.

Les Scythes en battant le lait de leurs cavales en tiroient une boisson agréable, & ils faisoient battre ce lait par leurs esclaves;

(1) Pausan *liv.* 9. *chap.* 11.

mais pour leur ôter les sujets de distraction & les moyens de s'échapper, ou de se révolter, ils leur crevoient les yeux. (1)

Voilà votre image fidèle : ou plutôt plus barbares que les Scythes qui ne crevoient les yeux qu'à des ennemis, vous voulez ôter la raison à vos Concitoyens & les réduire à la classe des brutes, pour être surs que vos vexations & vos iniquités, seront inconnues & impunies.

Consultez toutes les histoires ; & voyez s'il n'y a pas mille révolutions chez les nations ignorantes contre une chez les peuples éclairés ? Peut-on douter que l'Europe ne doive en partie la paix dont elle jouit, aux efforts que firent Charlemagne, Alfréde, Fréderic second, pour en bannir l'ignorance & pour ressusciter dans

(1) Hérodot, *liv.* 4.

les esprits, le desir de s'éclairer, étouffé par la fureur des guerres, par la dissipation, par le mépris des sciences.

La politique sage, au lieu d'éteindre le desir de connoître, doit donc l'exciter, l'augmenter, & le diriger vers des connoissances utiles.

Si ce desir est étouffé, la nation devient féroce, comme les Antropophages, & comme les hommes qui vivent de brigandage, ou stupide, comme les anciens Garamantes, comme les Troglodytes, comme les peuples conquis par les Turcs, comme les Russes; comme sont enfin les hommes pour la plupart dans ces états où l'on interdit l'usage de la raison sous prétexte qu'elle égare.

Il n'y a point de milieu, si vous anéantissez dans l'homme le desir de connoître, vous éteignez

pour lui la lumiere de la raison ; il n'a plus pour guide que ses besoins physiques comme les brutes, il n'a plus de principe de subordination, il se révolte s'il n'est pas subjugué, & devient féroce ; s'il ne se révolte pas ce n'est que parce que la crainte lui a ôté le desir & l'idée même de la liberté, il devient un automate, un instrument entre les mains de tous les factieux & de tous les ambitieux.

Lycurgue, le sage Lycurgue connut cette activité de l'esprit humain & l'art de la diriger : il ne la porta point vers les arts de luxe & d'agrément, mais vers les idées propres à former des Citoyens soumis aux loix, attachés à leur patrie, éclairés sur leurs vrais intérêts : le Spartiate ne travailloit point & n'étoit cependant point oisif, il faisoit tous les exercices propres à fortifier le corps ;

& dans les momens de repos, il exerçoit son esprit. Ces momens de repos qui chez les autres nations se passoient en amusemens, étoient destinés chez les Lacédémoniens à s'entretenir du gouvernement, du prix de la tempérance & de la sobriété, à railler ingenieusement & sans aigreur ceux qui se trompoient, ou qui s'écartoient des idées ou des mœurs générales. On donnoit de bonne heure ce pli à la curiosité ou à l'activité de l'esprit : les enfans à l'âge de douze ans étoient confiés à des Gouverneurs qui leur faisoient presque continuellement des questions toutes relatives aux idées & aux devoirs du Citoyen : on leur demandoit par exemple quel étoit le plus homme de bien de la ville, ce qu'ils pensoient d'une telle action ?

Il falloit que la réponse fût prompte & accompagnée d'une

raiſon ou d'une preuve conçuë en peu de mots & claire : par ce moyen l'eſprit de l'enfant étoit obligé de faire effort pour découvrir à la fois les idées les plus juſtes & les expreſſions les plus propres, il acquéroit de la ſagacité & de la préciſion.

Un enfant qui répondoit nonchalemment étoit mordu au pouce, & ce châtiment ſe faiſoit le plus ſouvent en préſence des Magiſtrats. » L'éducation, dit Plutarque, s'étendoit juſqu'aux hommes faits : quand on ne leur avoit point donné d'ordres & qu'ils n'avoient rien à faire, ils alloient avec les enfans leur enſeigner quelque choſe d'utile, ou l'apprendre eux-mêmes de ceux qui étoient plus âgés. Ils paſſoient la plus grande partie du jour dans des lieux d'exercice, & dans des ſalles où l'on s'aſſembloit pour la converſation,

» & où l'on se divertissoit honnê-
» tement, non à parler des moyens
» de trafiquer & de s'enrichir,
» mais à louer les choses honnê-
» tes, d'une manière mêlée de
» jeu & avec certaine plaisante-
» rie, qui sans que l'on y prît gar-
» de, corrigeoit en divertissant:
» Car Lycurgue même, ajoute
» Plutarque, n'étoit pas de cette
» austérité triste, qui ne se relâche
» jamais : au contraire, ce fut lui
» qui consacra une petite Image
» du ris, dans toutes les salles,
» entremêlant ainsi à propos dans
» tous leurs repas, la joie comme
» le plus agréable assaisonnement
» de leur table & de leurs tra-
» vaux. (1)

On ne voyoit à Sparte aucun des spectacles & des amusements qui ont rendu Athénes si célébre & si malheureuse. On n'estimoit à

(1) Plutarque vie de Lycurgue.

Sparte un excellent joueur de flûte, un grand musicien, que comme un bon cuisinier, & l'on sait ce que valoit un cuisinier à Sparte. Lycurgue en avoit egalement banni les arts de luxe, les Poëtes voluptueux, les Poëtes dramatiques, & les boufons de toute espece.

SECTION SECONDE.

Des inclinations & des penchans que l'Homme reçoit de la Nature.

Les besoins que nous avons découverts dans l'homme, ne sont point son ouvrage; ils existent en lui indépendamment de sa volonté, & sans qu'il puisse s'en affranchir. Il éprouve du plaisir en les satisfaisant, il est malheureux s'ils

ne sont pas satisfaits ; c'est pour cela que nous les avons appellés des besoins primitifs ou essentiels.

C'est par le plaisir & par la douleur, que la Nature porte l'homme à rechercher les objets destinés à satisfaire ses besoins essentiels ; mais ce n'est pas seulement à l'usage ou à la privation de ces objets qu'elle attache le plaisir & la douleur : lors même que tous les besoins de l'homme sont satisfaits, les corps étrangers font sur ses organes des impressions agréables ou désagréables ; & le plaisir ou la douleur que la Nature attache à ces impressions, portent l'homme à rechercher les moyens de se les procurer, ou de les faire cesser.

Il y a donc dans l'homme des inclinations ou des aversions qui naissent de sa sensibilité, ou de son organisation, & qui sont par

conséquent des inclinations ou des aversions naturelles.

L'homme éprouve du plaisir en satisfaisant le besoin qu'il a de connoître, & ce n'est pas seulement à la variété ou à la nouveauté des connoissances, des idées ou des perceptions que la Nature attache du plaisir, il y a certaines idées, certaines connoissances, auxquelles la Nature attache une satisfaction, un plaisir, un sentiment agréable qui différe du plaisir que procure le besoin de connoître. L'Homme a donc aussi des inclinations naturelles attachées à sa qnalité d'être pensant.

Ces inclinations sont pour ainsi dire, les forces motrices de l'Homme, qui n'est pressé par aucun des besoins primitifs : voyons si elles le portent à s'unir à ses semblables, ou si elles le rendent ennemi de leur bonheur.

CHAPITRE PREMIER.

Des inclinations qui naissent de la sensibilité de l'Homme.

Les sens de l'homme le mettent en commerce avec tout le monde visible. Les hommes, les animaux, les plantes, les fruits, les couleurs, les odeurs, les sons agissent sur ses organes, & font sur lui des impressions qui l'intéressent, mais diversement. L'impression que font sur nous la vue d'un homme, ses mouvemens, ses cris, ses gestes, est absolument différente des impressions que causent les couleurs, les mouvements, les sons des autres corps. Les premieres impressions nous touchent, nous émouvent, nous pénétrent ; les autres nous affectent moins vivement, & sem-

blent en quelque ſorte exiſter hors de nous. Examinons dans des articles ſéparés des inclinations ſi différentes, & voyons quels ſont leurs effets par rapport à la ſociabilité.

ARTICLE PREMIER.

De la ſenſibilité de l'Homme, par rapport à ſes ſemblables.

TOUT ce qui attaque la vie de l'homme, tout ce qui dérange ſon organiſation, excite en lui des ſentimens de ſurpriſe, de crainte & de douleur, qui lui arrachent des cris, des plaintes, des larmes, des gemiſſements. Le principe qui éprouve en lui de la ſurpriſe, de la crainte, de la douleur, agit donc ſur tous ſes organes, pour la manifeſter.

Les cris, les gémiſſements, les

larmes agissent sur les organes des autres hommes ; & leurs organes ébranlés font passer ces impressions jusqu'à leur ame : elle se trouve affectée par l'image de la douleur, pour ainsi dire, comme la cire se trouve figurée par l'empreinte du cachet : & telle est la nature de l'ame humaine & de son union avec le corps qu'elle ne peut être affectée par l'image de la douleur sans en éprouver le sentiment. Ainsi par l'organisation de l'homme, s'il souffre, son ame agit non-seulement sur ses organes pour le manifester, mais encore sur les ames de tous les autres hommes, pour faire ressentir sa douleur à tous ceux qui entendent ses cris, ou qui voient ses larmes.

L'ame du malheureux est une espece de centre, où se réunissent en quelque sorte toutes les ames des autres hommes pour souffrir

tant qu'il souffre. Ses cris, ses gémissements, ses prieres sont des ordres auxquels tout obéit ; aucun ne peut cesser de souffrir que lorsque le malheureux qui l'implore est sans douleur. Ainsi par le moyen de la sensibilité, le malheureux a un empire naturel sur les autres hommes.

On voit ces effets de la sensibilité dans tous les hommes.

Considérez cette portion de l'humanité que l'orgueil appelle dédaigneusement du nom de peuple : un malheureux est-il blessé ou renversé, succombe-t-il sous le poids dont il est chargé ? il est aussi-tôt environné & secouru par tous ceux qui le voient : ceux qui ne peuvent l'approcher, conseillent, exhortent, encouragent ceux qui le secourent : la douleur, l'inquiétude se peignent sur tous les visages ; on y voit renaître le calme & la sérénité lorsque

l'homme blessé ou renversé n'est plus en danger : ceux mêmes qui n'ont été que témoins de sa chute, & dont le secours lui étoit inutile, ne se retirent qu'après qu'ils se sont assurés qu'il n'a plus rien à craindre. Presque tous s'approchent pour le consoler, & tâchent par des discours obligeants de s'acquitter du service qu'ils lui devoient, & qu'ils n'ont pu lui rendre ; ils louent, ils félicitent celui qui le premier a secouru le malheureux : il semble qu'ils le remercient d'un service qu'ils en ont reçu personnellement.

Les riches & les grands éprouvent cette sensibilité. C'est en vain que le cortége qui les environne s'efforce de faire disparoître à leurs yeux, les ressemblances par lesquelles la Nature unit tous les hommes. Malgré ces précautions ils sont soumis à la loi de la sensibilité, au milieu de l'appareil qui

les sépare du peuple, le cri du malheureux les atteint, il pénétre jusqu'à leur ame, ils sont inquiétés, ils souffrent, ils sont obligés de le secourir, pour se soustraire au sentiment douloureux qu'ils éprouvent. Voilà en partie le principe de ces aumônes faites sans lumiere & sans réfléxion, par les riches & par les grands, à tout ce qui les sollicite avec l'apparence de la douleur. Le cri du malheureux, le sentiment fâcheux qu'il produit dans l'ame du grand & du riche est la voix & l'ordre de la Nature qui le rappelle à cette sensibilité qui doit unir tous les hommes.

Puisque par son organisation l'homme ressent les maux qu'il voit souffrir aux autres, il ne peut les blesser sans se blesser lui-même ; il ne peut être malfaisant sans être malheureux. Ainsi la sensibilité produit dans l'homme une

répugnance naturelle à faire du mal. Il a naturellement de la répugnance à faire souffrir un autre homme comme à manger un fruit nuisible ou desagréable.

Tels sont les effets de la sensibilité dans des hommes calmes & tranquilles, c'est-à-dire dans l'état habituel de l'homme. Si quelque passion subite les porte avec violence à faire du mal, alors la force de la sensibilité croît subitement, & triomphe de l'impétuosité de la colere & de la passion.

Par le moyen de la sensibilité, le foible arrête & désarme le fort qui veut l'opprimer. Par cette même sensibilité le fort pardonne au foible qui l'offense & se réconcilie avec lui. L'art avec lequel la Nature produit ces effets, n'est pas indigne de l'attention du lecteur.

Représentons-nous donc un homme fort & robuste poursui-

vant un homme foible : il l'atteint, le ſaiſit & le renverſe. La colere impitoyable eſt peinte dans ſes yeux, ſon bras eſt levé pour frapper : quelle autorité, quelle force peut l'arrêter ? la ſenſibilité ; & pour donner à l'humanité cette puiſſance, la Nature n'emploie qu'un regard du malheureux : au moment même où l'homme foible & renverſé voit le coup qui va le faire périr, la crainte, la douleur, la rage, le déſeſpoir ſe peignent dans ſes yeux, ſur ſon viſage, dans toute ſa perſonne. Cette image va rapidement ſe peindre dans l'ame de l'homme fort & en fureur, elle y produit tous les ſentimens qu'éprouve le foible renverſé & prêt à périr. Par la loi de la ſenſibilité, la Nature produit dans ſon cœur un ſentiment de douleur & d'inquiétude, plus puiſſant que le ſentiment qui l'irrite, elle fixe ſur lui-même ſon

attention & sa crainte, elle suspend sa colere. Dans cet instant de repos & d'équilibre, l'espérance renaît dans le cœur du foible, elle se peint sur son visage, avec la soumission, l'amour & la reconnoissance. Cette image va se peindre dans l'ame du fort, elle dissipe l'inquiétude, la crainte & la douleur qu'il ressentoit; il est dans un état de calme, de paix & de sécurité, semblable à celui qu'éprouve le foible.

C'est le regard touchant du foible qui a dissipé l'inquiétude, la crainte & la douleur qu'il ressentoit; il ne l'envisage plus comme un ennemi, mais comme un bienfaiteur; il cesse de l'haïr, il l'aime, il éprouve pour lui une espece de reconnoissance, il le rassure, il le console, & dispose le foible à l'aimer.

La sensibilité est le bouclier du foible contre le puissant; par elle



la Nature soumet l'homme qui veut abuser de ses forces; ce n'est donc point pour faire du mal, que l'homme a de la force, il semble qu'une puissance invisible l'en dépouille aussi-tôt qu'elle peut devenir funeste aux foibles.

C'est sans doute l'idée que les Athéniens & tant d'autres peuples s'étoient faite de l'humanité, ou de la sensibilité dont nous exposons les effets, lorsqu'ils lui érigerent des Autels sous le nom de la pitié.

Le sentiment de l'humanité, n'est point comme le prétend Spinosa, un sentiment peu actif, une espece d'amitié foible : il peut éteindre la haine & triompher des passions.

Lorsque les riches de Sparte soulevés contre Lycurgue le poursuivent, il reçoit un coup violent dans l'œil ; son visage en est ensanglanté : il se tourne vers le peuple, aussi-tôt la honte, la douleur

ſuccédent à la colere & à la fureur; on lui livre le méchant qui l'a bleſſé, tous ceux qui le pourſuivoient l'accompagnent juſqu'à ſa maiſon, avec des témoignages de reſpect, de douleur & d'attendriſſement, que l'on éprouve pour un ami, pour un parent outragé & bleſſé, on lui livre l'homme qui l'a bleſſé. (1)

Ce fut la robe ſanglante de Céſar qui arma Rome contre les défenſeurs de ſa liberté.

Lorſque Leopold Duc d'Autriche, à la tête de vingt-mille hommes, veut ſoumettre les cantons de Schwits, d'Uri & d'Underval, la Nobleſſe qui fait la plus grande partie de ſon Armée, prend la réſolution de mettre tout à feu & à ſang dans ces cantons; l'image de tant d'horreurs pénétre Humeberg, un des Gentilshom-

(1) Plutarque, vie de Lycurgue.

mes de l'Armée de Leopold; il avertit les Suisses du jour & du lieu où ils seront attaqués, & par cet avis ils les met en état de remporter la fameuse victoire de Morgarten, où cette Noblesse si cruelle & si insolente fut détruite par treize cents paysans. (1)

C'est l'humanité qui a fait échouer la conspiration formée contre Venise, par les hommes les plus déterminés, & avec un art, un secret, & une intrépidité dont l'histoire ne fournit point d'exemples. Lorsque Renault peint l'état de Venise au pouvoir des conjurés, le soldat furieux retirant ses mains fumantes du sein des Vénitiens, la mort errante de toute part, & toutes les horreurs que peuvent produire la licence, l'avarice & la barbarie, il fait naître dans l'ame de Jaffier, la com-

(1) Simler de repub. Helvetiorum. *Lib.* 1.

passion & l'horreur : cette funeste image l'obsséde nuit & jour, le presse & le force de découvrir un secret que la mort & les tourmens ne lui eussent jamais arraché. (1)

Par une suite de son organisation & de sa sensibilité, l'homme manifeste le bonheur qu'il éprouve, aussi bien que la douleur qu'il ressent, & en le manifestant il le communique. Les mouvemens de l'homme heureux, ses gestes, l'air de son visage, les accens de sa voix portent dans l'ame de tous les spectateurs l'image du bonheur dont il jouit, il les rend semblables à lui, il les place machinalement dans l'état où il se trouve lui-même ; ils prennent tous ses sentiments, toutes ses affections, il n'a plus d'ennemis, il aime tout

(1) Histoire de le Conjur. de Venise, par l'Abbé de saint Real.

le monde, il voudroit faire passer dans tous les cœurs, le bonheur qu'il ressent : cette bienfaisance est une suite nécessaire du bonheur que l'homme éprouve.

C'est à cette disposition qu'il faut attribuer la joye que cause dans les compagnies la présence de l'homme gai, doux & serain, la tristesse qui se peint sut tous les visages à l'arrivée du misantrope, de l'atrabilaire, de l'homme dur & despotique. Le premier offre un homme heureux, sa présence seule fait passer dans notre ame la sénérité, la paix de la sienne. Le second nous attriste, parce que nous ne pouvons voir l'image du malheur sans le ressentir; & voilà le principe de nos égards & de notre indulgence, pour le misantrope, pour l'atrabilaire, pour l'homme dur, qui ne se présente d'abord que comme un malheureux. Le premier mouvement de

de notre cœur à la vue de l'homme triste & mélancolique est un sentiment de pitié, de crainte de l'offenser & en quelque sorte de respect. Si ce sentiment s'éteint, c'est que nous voyons que nous ne pouvons adoucir ses maux, & que sa dureté nous force de voir en lui, non un malheureux qui demande du secours, mais un ennemi qui abuse de notre indulgence & de notre sensibilité.

Ainsi, lorsque la sécurité dont jouissoient les hommes armés & réunis, eut banni la crainte; lorsque ne redoutant plus les animaux carnaciers, & que sentant moins vivement le besoin qu'ils avoient du secours des autres, ils pouvoient s'intéresser moins à leur conservation réciproque; la Nature developpa dans leur ame le sentiment de l'humanité qui leur fit ressentir les maux de leurs semblables, qui leur rendit leur bonheur

précieux, parce qu'ils en jouiſſoient, qui les porta à partager avec eux celui qu'ils reſſentoient, parce qu'en le communiquant, ils l'augmentoient. L'amour du bonheur qui agit continuellement ſur tous les hommes, les porta donc à procurer un bonheur général & commun.

Par le ſentiment de l'humanité, la ligue que la crainte avoit formée entre les hommes, ſe change en une ſociété qui a pour loi fondamentale, la bienfaiſance & l'amour du prochain; qui compoſe de tous les hommes une ſeule famille. La Nature en inſpirant à l'homme le ſentiment de l'humanité, devient en effet la mere commune des hommes, ils naiſſent véritablement freres, les biens & les plaiſirs répandus ſur la terre, ſont un patrimoine commun qu'elle partage également, & les maux attachés à la condition hu-

maine ſont des dettes communes.

L'intérêt perſonnel, comme on le voit, n'eſt point diſtingué de l'intérêt général de l'eſpece humaine, puiſque l'intérêt perſonnel n'eſt que l'amour du bonheur, & que dans l'inſtitution de la Nature, l'homme reſſent les maux des autres, & qu'il leur communique ſon bonheur.

Pour diſtinguer les actions utiles ou nuiſibles aux autres, l'homme a reçu de la Nature une organiſation qui lui fait reſſentir le bien & le mal qu'ils éprouvent. L'homme a donc un guide qui le conduit dans ſes actions, par rapport aux autres hommes, comme le goût le conduit dans le choix des corps propres à le nourrir. Un guide, qui avant que l'homme puiſſe réfléchir, lui apprend à ne point faire aux autres, ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, & à leur procurer le bonheur

qu'il voudroit qu'on lui procurât.

Le plaiſir que l'homme reſſent en faiſant du bien, la douleur qu'il éprouve lorſqu'il fait du mal aux autres, ne ſont-ils pas une publication continuelle que la Nature fait à tous les hommes de ce principe de la loi naturelle : *Faites aux autres le bien que vous voudriez qu'on vous fît, & ne leur faites point le mal que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

Le plaiſir & la douleur que l'homme éprouve, lorſqu'il eſt bienfaiſant ou méchant, a ſa ſource dans l'organiſation même de l'homme ; la Nature a donc voulu que ce principe fût une Loi générale qui n'admît jamais d'exception ; elle a voulu que l'obligation qu'elle impoſoit, fût auſſi étendue que la vie, puiſqu'elle eſt fondée ſur l'organiſation même de l'homme, qui eſt le principe de la vie.

L'homme de la Nature est donc juste, bienfaisant par sentiment, indépendamment de son éducation, & pour ainsi dire par instinct; il n'est ni cruel, ni envieux naturellement, puisqu'il ne peut, ni être heureux sans communiquer son bonheur, ni voir un heureux sans ressentir du plaisir.

Quelque certains que soient ces principes, ils auront des contradicteurs. On ne manquera pas de les combattre par des exemples de barbarie & de cruauté, qui ne pourroient, dit-on, avoir lieu, si le sentiment de l'humanité existoit dans l'homme avec la force que nous lui attribuons; telles sont les cruautés que les Sauvages exercent sur leurs prisonniers, & le plaisir qu'ils ont à voir leurs souffrances; telles sont les barbaries des despotes sur leurs sujets, tel a été le plaisir que causoient les combats des gladiateurs, telle est

la curiosité du peuple, pour les exécutions de la Justice criminelle.

Je reconnois ces faits, mais je n'ai garde d'en conclure que les hommes naissent ennemis de leurs semblables, cruels & feroces, ce seroit tirer une conclusion absolue, simple & sans restriction, de ce qui n'est vrai que par accident.

Il est certain que l'organisation du corps humain doit naturellement l'entretenir dans un état de santé. Croira-t-on rendre cette vérité douteuse, en disant qu'il y a des malades, & que l'homme n'est pas immortel? les maladies prouvent que l'organisation du corps humain peut s'altérer, & non pas que l'homme naît dans un état de maladie, ou que ses organes ne puissent s'entretenir dans un état de santé. Il en est de même des faits que l'on

oppose au sentiment que nous défendons ; ils prouvent que le germe de l'humanité peut s'altérer, qu'il peut être stérile dans quelques hommes, & non pas qu'ils soient nés cruels & sans humanité.

Examinons ces faits, & nous verrons en effet que l'éducation, des calamités, les préjugés, la superstition, l'ignorance ont éteint ce sentiment dans le cœur des hommes qu'on nous cite en exemple. Nous verrons que leur insensibilité, leur cruauté même n'est point l'ouvrage de la Nature, & qu'on ne les a rendu méchans & inhumains qu'en détruisant les principes d'humanité qu'ils avoient reçus en naissant, en rompant entre eux, & les hommes qu'ils faisoient souffrir, tous les liens par lesquels la Nature les avoit unis, en effaçant pour ainsi dire, tous les traits de ressemblance, desti-

nés à produire dans ces hommes la ſenſibilité compatiſſante & bienfaiſante.

1°. Les Sauvages n'emploient les ſupplices contre leurs ennemis, que pour empêcher la mauvaiſe foi dans les traités, & pour contenir des ennemis infidéles & dangereux. Ils n'exercent même ces cruautés que ſur des ennemis qui n'invoquent point la ſenſibilité naturelle, qui bravent les tourments, qui inſultent leurs vainqueurs & qui les raillent; qui provoquent en quelque ſorte la cruauté des vainqueurs, en leur racontant qu'il a fait ſouffrir des tourments mille fois plus cruels à leurs amis, à leurs parens, à leurs freres, à leurs peres. Ils menaçent d'en faire ſouffrir de plus cruels encore. Ces priſonniers conſervent donc, par rapport à ceux qui les font ſouffrir, la qualité d'ennemis, & la ſenſibilité naturelle n'agit plus

en leur faveur ; au contraire, ses menaces, ses bravades, jointes à l'impuissance ou il est de les exécuter le rendent odieux & ridicule aux yeux des vainqueurs, & les signes de douleur qu'il donne font rire.

2°. C'est principalement la ressemblance des hommes, le sentiment de leur égalité naturelle qui donne naissance à la bienfaisance & à l'humanité. Tout ce qui fait disparoître cette ressemblance & cette égalité, affoiblit la sensibilité naturelle, & peut rendre l'homme inhumain. Ainsi le Despote de l'Orient qui se croît un Etre d'une espece différente de ses Sujets, est insensible à leurs maux, & cruel sans scrupule, pour satisfaire la moindre de ses fantaisies. Il sacrifie à son caprice ses Sujets comme les animaux qu'il tue à la chasse.

Mais peut-on regarder l'erreur

de ces Despotes comme un sentiment naturel? L'égalité naturelle des hommes n'est-elle pas la vérité la moins susceptible de difficultés? elle est dans son cœur, tous ses sens l'attestent, tous ses besoins la lui font sentir; enfin, on a vu des Despotes justes, humains, & bienfaisants. Ainsi ce n'est ni comme homme ni comme puissant que le Despote est cruel.

3°. Ce n'est point pour se procurer le plaisir de voir couler le sang humain que l'on a institué les combats des Gladiateurs, c'est la superstition & la politique qui leur ont donné naissance.

Lorsque l'on eût attribué les malheurs qui affligent les hommes, à des divinités, à des génies, à des puissances pour qui le mal étoit un spectacle agréable; on regarda la mort comme leur ouvrage, ou comme un effet de leur

haine. On croyoit qu'un Général, un Capitaine qui périssoit dans les combats, étoit poursuivi par ces puissances ; on craignit qu'elles ne les tourmentassent encore après leur mort. Pour faire une espece de diversion, ou pour assouvir leur haîne, on immoloit une certaine quantité d'hommes sur les tombeaux des grands Capitaines & des Rois. On croyoit que l'ame séparée du corps ne s'en éloignoit pas beaucoup, & se tenoit aux environs du tombeau; c'étoit donc là qu'elle étoit exposée aux attaques des puissances malfaisantes; en faisant mourir des hommes sur ce tombeau, on donnoit à la méchanceté de ces génies, de nouveaux objets; on procuroit à l'ame du Capitaine la facilité de s'échapper & de se derober aux poursuites des mauvais génies, ou peut être des secours pour leur résister.

Comme on croyoit que ces Puissances se plaisoient sur-tout à voir couler le sang, & à voir périr les hommes dans les batailles, on crut faire cesser plus efficacement leur acharnement sur les ames des Rois & des Capitaines morts, en faisant périr les victimes, les armes à la main, & couvertes de blessures. (1)

On voit dans cet établissement même les répugnances de l'humanité pour cette barbarie, car d'abord, on n'immoloit que des ennemis ou des criminels qui méritoient la mort; on rendoit leur mort utile aux Citoyens qui avoient défendu la patrie, & pour ne pas tremper ses mains dans le

(1) On trouve dans Homere, & dans toute l'antiquité, des exemples de cette superstition, elle étoit en usage chez presque toutes les nations Celtiques, voyez l'hist. des Celtes. Val. Max. *Liv.* 2. *Chap.* 1. Flor. *Lib.* 16. *Capitolin. in Maxim. & Balbin.* Lypse des Gladiat.

ſang humain, on les forçoit de s'entretuer.

Lorſqu'on eut imaginé des Puiſſances, pour qui la mort & les ſouffrances des hommes étoient un ſpéctacle agréable, on fit combattre les Gladiateurs avant de faire la guerre & de mettre des armeés en campagne, ou de combattre, afin de ſe rendre propices les divinités malfaiſantes.

Enfin, la politique même s'unit à la ſuperſtition, pour l'établiſſement des combats des Gladiateurs. On crut par ce ſpectacle, par la vue des bleſſures & de l'effuſion du ſang familiariſer les jeunes Citoyens avec les horreurs de la guerre. Ces combats étoient deſtinés à rendre l'idée de la mort moins effrayante, & à faire tomber la répugnance naturelle que l'homme éprouve, lorſqu'il faut qu'il la donne à ſes ſemblables.

Comme les combats des Gla-

diateurs, avoient d'abord été une espece de sacrifice, offert pour les grands hommes, on les regarda comme l'apanage de la puissance & de la grandeur; ainsi, la vanité s'unit à la superstition & à la politique, pour les multiplier & pour les perpétuer : à mesure que les richesses s'accrurent, on vît plus de combats de Gladiateurs, on augmenta le nombre des combattans; il fut impossible de trouver dans les criminels, dans les prisonniers de guerre un nombre d'hommes suffisant pour tous ces combats; la pauvreté, la misere, la débauche fournirent aux riches ce fond de Gladiateurs, il se trouva des hommes qui s'exposerent à mourir pour une somme d'argent, comme on vit autrefois les Gaulois jouer leur liberté, comme on a vu des habitans de Sumatra jouer leur vie contre un petit couteau, ou contre un petit miroir.

Il y eut donc des Gladiateurs, de profeſſion, & des maîtres qui les inſtruiſoient dans l'art de ſe battre.

Les Gladiateurs à gages riſquoient leur vie pour de l'argent, ils vendoient leur ſang à qui vouloit l'acheter, ils le verſoient à prix d'argent, ils ſe louoient pour donner ou pour recevoir la mort: les Gladiateurs ne s'offroient donc plus que comme des animaux qui faiſoient peu de cas de leur vie, & de celle des autres: on voyoit en eux des Tigres & des Lions, ſous la figure humaine. La ſenſibilité naturelle n'agiſſoit plus en leur faveur, ou du moins elle n'agiſſoit que foiblement.

Le Peuple perdit de vue l'origine ſuperſtitieuſe & politique des combats des Gladiateurs, on les regarda comme un honneur qu'on rendoit aux morts, comme une partie de la pompe funé-



bre, ils devinrent des ſpéctacles.

D'ailleurs les Peuples chez qui les combats de Gladiateurs s'établirent, devinrent riches, oiſifs, voluptueux, legers, frivoles, & ſe livrerent au luxe : or le luxe, la frivolité, la volupté affoibliſſent le ſentiment de l'humanité, ou ne lui permettent pas d'agir.

Un homme livré au luxe & à la volupté, n'eſt heureux que par les ſenſations qu'il éprouve ; pour que ces ſenſations ſoient agréables, il faut qu'elles ſoient prodigieuſement variées ; comme l'homme de luxe & l'homme frivole ſont incapables de refléchir, du moins ſans beaucoup d'effort & de fatigue ; il faut que le ſpectacle agiſſe uniquement & fortement ſur les ſens, il faut que les objets qu'il offre l'intéreſſent puiſſamment, & l'emeuvent ſans l'occuper & ſans l'inquiéter. Or, le ſpectacle que donnoient les Gladiateurs, réuniſ-

ſoit toutes ces qualités. Le ſentiment de l'humanité affoibli chez eux, faiſoit qu'ils étoient touchés par la vue du péril des Gladiateurs, ſans que leur cœur fût pénétré de cette douleur, qu'ils auroient éprouvée, s'ils euſſent été dans leur état naturel. Le plaiſi que cauſoient les combats des Gladiateurs, ne prouve donc pas que l'homme naît ſans le ſentiment de l'humanité, mais que l'éducation, la ſuperſtition, les préjugés, le luxe peuvent l'éteindre ou l'affoiblir.

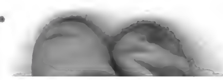
Athénes avoit des mœurs ſimples, lorſqu'elle érigea des Autels à l'humanité, ce ne fut qu'après qu'elle eût contracté les vices des nations étrangeres, qu'on y vît des combats de Gladiateurs. Ce fut par ſuperſtition, par deſœuvrement & non par inhumanité, que les Athéniens donnerent le ſpéctacle des combats des Gladia-



teurs. C'eſt le propre de la légereté, de la frivolité, de réunir les contraires, & avec de l'humanité dans le cœur, de ſe plaire à voir les hommes en péril, ou même répandre leur ſang.

Quant à l'empreſſement du peuple pour voir les exécutions de la Juſtice criminelle, il ne faut point l'attribuer à un principe d'inhumanité. L'homme qu'il va voir périr, eſt un ennemi : il ne voit en lui qu'un méchant qu'il eſt bon qu'il périſſe. Peut-être qu'à ces motifs, ſe joint un ſentiment de curioſité ſur la maniere dont l'homme meurt : il eſt bien aiſe de voir comment l'homme enviſage & reçoit la mort. Il le conſidére comme un malade qu'il voit expirer.

Il y a donc des cauſes qui peuvent altérer ou même rendre inutile la ſenſibilité, l'humanité naturelle, & il ſeroit injuſte de con-



clure de ces exemples, que les hommes naissent inhumains & cruels, comme il seroit absurde de conclure qu'ils naissent tous aveugles ou boiteux, de ce qu'il y a des aveugles & des boiteux.

Je ne nie pas qu'il ne puisse y avoir des hommes qui naissent avec une constitution organique, qui les porte à faire du mal, & à voir avec satisfaction les souffrances des autes; mais on ne peut pas conclure de ces exemples que la Nature produit tous les hommes cruels & méchans, comme on ne peut conclure que tous les hommes naissent sourds & aveugles, parce que quelques-uns naissent privés de la vue & de l'ouie. Les hommes que leur constitution organique rend inhumains, sont certainement aussi rares que les aveugles nés.

Nous traiterons dans un ouvrage particulier, des causes qui ont

rendu les hommes malfaisans, & nous ferons voir qu'on ne peut imputer ni leur méchanceté, ni leurs vices à la Nature, qu'ils ne sont devenus méchans & vicieux qu'en se dépravant. Ce que j'ai dit au reste, suffit ce me semble, pour convaincre tout Lecteur équitable, que l'homme n'est point naturellement cruel, qu'il est au contraire naturellement compatissant & bienfaisant. Les principes sur lesquels j'ai établi cette vérité, sont fondés sur l'organisation même de l'homme, & confirmés par l'expérience. On ne peut les attaquer que par quelques faits particuliers qui peuvent causer peut-être de l'embarras pour l'esprit, & non pas faire des difficultés pour la raison. Enfin, que ceux qui proposent ces difficultés rentrent en eux-mêmes, & qu'ils voient s'ils y trouvent le germe des cruautés qu'ils nous

opposent, & si elles n'excitent pas leur indignation. Par ce seul trait il est évident, que l'homme n'est pas essentiellement cruel & malfaisant, & qu'il est humain & bienfaisant.

ARTICLE II.

Des inclinations & des goûts qui naissent des sensations que produisent les impressions des corps sur les organes de l'Homme.

LES figures, les couleurs, les sons, les mouvements des corps agissent sur nos organes, & font naître dans notre ame différentes sensations.

C'est par le moyen de ces sensations que nous connoissons la distance, les qualités des corps, leurs rapports avec le nôtre; sans elles nous ne pourrions faire un pas sur la terre, & telle est la loi

de la Nature, que les figures, les odeurs, les ſons, les mouvements produiſent des ſenſations agréables ou déſagréables, ſelon qu'elles ſont favorables ou contraires à la conſervation de notre corps : c'eſt une eſpece de récompenſe que la Nature attache à l'uſage des objets deſtinés à ſatisfaire ſes beſoins, ou à le garantir du froid, du chaud, & en général de toutes les incommodités.

La Nature en accordant à l'homme avec profuſion tout ce qui eſt néceſſaire à ſes beſoins, lui a donné des organes, des mains, une intelligence capable d'arranger, de combiner, de façonner toutes les productions de la terre : il a fait uſage de tous les dons qu'il a reçus de la Nature, il a façonné, combiné, imité toutes ſes productions, les arts ſont nés, & l'homme s'eſt créé de nouveaux plaiſirs.

Réfugié d'abord ſous le feuillage des arbres, il a fait des toîts, bâti des cabanes, conſtruit des maiſons.

Les maiſons ſont un aſile contre l'intempérie des ſaiſons; elles garantiſſent de l'humidité, elles ſervent à conſerver les fruits, les grains, les légumes; elles fixent les hommes dans un canton: tous les hommes peuvent jouir de ces avantages, & par conſéquent les arts & l'induſtrie ont rendu toutes les contrées habitables à l'homme.

Il n'y a point de contrée dans laquelle l'homme n'ait à eſſuyer l'intempérie des ſaiſons, des incommodités, des ſenſations déſagréables: par-tout il trouve des reſſources & des rémedes contre les ſenſations douloureuſes ou déſagréables; & telle eſt encore la loi de la Nature, que la ceſſation des ſenſations incommodes eſt un plaiſir.

Ainſi par le moyen des arts ou de l'induſtrie, il y a à peu près une égale portion de bonheur ſur la terre, pour tous les tems, pour tous les climats, pour tous les hommes; du moins la Nature leur donne par-tout tout ce qui eſt néceſſaire pour exiſter agréablement, & par conſéquent pour être heureux par toute la terre habitable. Les arts & l'induſtrie ſont donc une ſource de bonheur, & une cauſe de paix parmi les hommes.

L'homme en ſe procurant par ſon induſtrie une habitation ſure & commode, une nourriture ſaine & abondante, un moyen pour conſerver ſes fruits, ſes légumes, ſes grains, augmente ſon loiſir, il l'emploie à rechercher les choſes qui peuvent rendre ſon habitation plus riante & plus commode, la nourriture plus agréable.

Ces arts ne ſont point un principe de guerre parmi les hommes, ils

ils peuvent au contraire les unir par un commerce d'agrémens & de commodités qu'ils peuvent se procurer réciproquement.

Soit que par une suite du desir de connoître, l'ame se dégoûte des objets qui l'occupent, sans l'éclairer; soit que l'impression continuelle des mêmes objets sur les sens, trouble son organisation & la dérange; il est certain que les sensations les plus agréables cessent de l'être, si elles sont continuelles, & que l'homme fait effort non-seulement pour se procurer des sensations agréables, mais encore pour les varier.

L'homme heureux & tranquille, cherche donc à mettre de la variété dans les objets qui lui procurent des sensations agréables; les arts d'agrément & de commodité naissent dans le sein du loisir & de l'abondance.

»Le travail & la contrainte dé-

» plaisent à l'homme autant que » l'uniformité. L'esprit aime à voir, » ou à agir, ce qui est la même » chose pour lui ; mais il veut voir » & agir sans peine : & ce qui est » à remarquer, tant qu'on le tient » dans les bornes de ce qu'il peut » faire sans effort, plus on lui donne d'action, plus on lui fait de » plaisir : il est actif jusqu'à un certain point, au-delà il est très-paresseux. (1)

La Nature a donc placé l'homme entre l'inconstance & la paresse, même pour les objets que produisent les arts d'agrément. Le desir des sensations agréables le porte vers tout ce qui peut les procurer, & la crainte de la fatigue, ou l'amour du repos le déterminent à ne les chercher que dans les objets faciles à acquérir, & communs à tous les hommes. Ces arts ne sont

(1) Fontenelle, reflex. sur la Poësie.

donc point un principe de discorde & de guerre. Renfermés dans les bornes que la Nature leur prescrit, ils peuvent contribuer au bonheur de l'homme, en lui procurant des objets de délassement, & des plaisirs qui ne l'empêchent point de s'occuper utilement pour la société, & qui ne le portent point à nuire aux autres.

Les arts d'agrément n'ayant pour objet ni les besoins, ni les commodités, ni les choses utiles à la santé ou à l'instruction, mais des degrés de délicatesse dans les mets, dans les habillemens; un homme qui feroit consister son bonheur dans la jouissance des productions des arts d'agrément, n'aimeroit que ces objets, n'estimeroit important que ce qui flatte les sens, ne seroit ni actif, ni laborieux; & s'il le pouvoit, forceroit les autres hommes à lui procurer ces objets: mais par les loix de la Nature,

cet homme, loin d'être heureux; n'éprouveroit que des degoûts, de l'ennui, des maladies, des malheurs.

Les productions des arts d'agrement ne peuvent contribuer au bonheur de l'homme qu'en lui procurant des sensations agréables; mais comme il veut toujours être heureux, il ne pourroit le devenir par le moyen des arts d'agrément, qu'autant que leurs productions exciteroient continuellement en lui des sensations agréables: or, il est impossible que les productions des arts d'agrément excitent continuellement dans l'homme des sensations agréables. Ce n'est que par leur action sur les organes, que ces productions excitent des sensations agréables; & elles cessent de produire cet effet aussi-tôt que l'action de ces objets n'est plus nécessaire pour la conservation des corps.

Ainsi, par exemple, les aliments excitent des sensations agréables, tant qu'ils sont nécessaires ou utiles pour la conservation des corps, pour l'harmonie de l'organisation, & ils cessent d'exciter ces sensations agréables aussi-tôt qu'ils sont superflus. L'homme ne peut prolonger la durée de ces sensations agréables, qu'en donnant à ses organes une sensibilité qu'ils n'ont pas reçue de la Nature, & aux aliments des saveurs actives & pénetrantes que la terre ne leur donne pas, qui produisent dans les organes des impressions extraordinaires : d'où il résulte que l'homme prend des aliments qui n'ont point avec les organes de la vie, la proportion qu'ils doivent avoir, & que les organes destinés à entretenir la vie du corps, contiennent une plus grande quantité de suc nourricier qu'ils n'en peuvent faire circuler, &

qu'il n'en faut pour la nutrition des différentes parties du corps; ensorte qu'il n'y a plus entre les organes & le suc nourricier, la proportion que la Nature a établie; ce qui entraîne l'altération des visceres & de l'organisation, les infirmités, les douleurs & la mort.

Le suc nourricier devenu surabondant circule avec plus de lenteur, s'épaissit & cause des obstructions. Ce même suc ne peut circuler plus lentement, ou séjourner, sans acquérir une qualité caustique; par ce moyen toutes les fibres des visceres & des organes se trouvent imbibées d'une lymphe irritante; le cerveau même en est rempli; toutes les perceptions deviennent confuses, l'homme devient triste, chagrin, tous les objets extérieurs font sur lui des impressions douloureuses: renfermé en lui-même, il est in-

quiété sans cesse par l'irritation que produit dans toutes les fibres de son corps, la lymphe acre & corrosive qui les baigne; il est malheureux & tout dans son corps tend à la mort.

Il en feroit de toutes les productions des arts d'agrément, comme de l'art d'assaisonner les aliments. Un homme, par exemple, qui chercheroit son bonheur dans les meubles agréables & commodes, meneroit une vie sédentaire, ses organes perdroient leurs ressorts, les humeurs ne circuleroient plus avec la vitesse nécessaire pour y entretenir la fluidité qui leur est nécessaire pour toutes les secrétions; elles s'épaissiroient, produiroient des engorgemens, des obstructions, toute l'organisation s'altéreroit, l'homme deviendroit mélancolique & malheureux, comme l'expérience journaliere le prouve.

Si pour prévenir ces effets, un homme sans se fixer à une espece particuliere de sensations agréables, cherchoit son bonheur dans toutes les sensations; tous ses sens seroient dans une agitation continuelle & violente qui altéreroit bien-tôt la constitution de ses organes & de son corps, & produiroit l'épuisement, les maladies & la mort.

Ce n'est donc point par les productions des arts d'agrément que l'homme doit prétendre être heureux; & par une loi immuable de la nature le bonheur finit, & le malheur commence où naissent les arts qui par leurs productions rendent l'homme inutile à la société, ou ennemi des autres hommes.

La Nature apprend à l'homme cette vérité par la voie de l'instinct & du sentiment : c'est la constitution organique de l'homme, c'est

le dégoût & la douleur qui le rappellent aux vrais besoins de la Nature, à ces besoins qu'il peut satisfaire sans peine, & sans troubler la paix & le bonheur de ses semblables.

C'est ainsi que la Nature affranchit l'homme de l'empire de son corps, & qu'elle l'arrache à la tyrannie des sens, qu'elle l'éleve au-dessus de l'ordre des Etres purement sensibles.

Ces bornes étroites que la Nature a prescrites aux plaisirs des sens, tandis qu'elle donne à l'homme un amour insatiable pour le bonheur; ne prouvent-elles pas que ce n'est point dans les sensations & dans les objets qui les produisent, que l'homme doit chercher le bonheur, mais au-dedans de lui-même, dans les sentimens & dans les affections de son ame.

La Nature invite par l'attrait du plaisir, l'homme à faire usage

des objets nécessaires à la conservation de son corps : mais elle a chargé le dégoût de l'en écarter aussi-tôt qu'ils sont inutiles ; & s'il est rebelle à l'avertissement qu'elle lui donne par le dégoût, elle commande à la douleur de repousser l'homme vers ses semblables, & de le faire rentrer en lui-même, où elle fait naître des inclinations & des penchans qui ne produisent pas un plaisir rapide & fugitif, comme les objets sensibles, mais une satisfaction vive & constante que le temps augmente : elle n'exige que pendant quelques instans qu'il s'occupe de sa conservation, & si je peux parler ainsi, de son propre individu, & pendant tout le reste du temps elle l'invite ; elle le presse de s'occuper du bonheur des autres. La Nature n'attache qu'une satisfaction momentanée à l'action qui n'est utile qu'à celui qui la commet, & le contente-

ment, la joie produite par une action utile au bonheur général, est aussi durable que la vie. La premiere n'a, si je peux parler ainsi, que la surface du bonheur, & l'autre en est la source : ainsi le systême de l'intérêt personnel n'est pas le systême de la Nature.

Voyons si nous n'exagérons pas les effets de ces inclinations, & si elles ne sont point contraires aux principes de la sociabilité que nous avons découverts.

CHAPITRE II.

Des inclinations, des penchants & des goûts de l'Homme, attachés à sa qualité d'être pensant.

QUELLE que soit la cause qui a produit le monde, il est certain que les besoins auxquels elle assujettit les hommes, & les loix qu'el-

le leur prefcrit pour les fatisfaire; tendent à les unir étroitement, & les obligent à vivre en paix. Lorfqu'elle les a mis dans cet état, elle fait naître l'humanité pour les obliger à s'aimer, à fe fecourir, à fe défendre : ainfi tout ce que nous avons découvert jufqu'ici dans l'homme, tend naturellement à le mettre dans un état de calme, de repos & de paix.

L'amour du bonheur toujours agiffant fur lui, produit des goûts & des inclinations qui reftent enfevelies dans ceux qui ne jouiffent pas de ce calme ; & tous les fentimens qui vont naître dans fon cœur feront accompagnés de reflexion : ce ne feront plus des mouvements excités dans l'organifation de fon corps, ce feront des affections qui naîtront de fes jugemens ; il ne fera plus confié à la direction de l'inftinct ; il va paffer fous l'empire de la raifon.

Comme l'homme ne sera point absolument exempt de maux, même dans cet état de calme, le sentiment de l'humanité le portera à secourir ses semblables, & il en recevra du secours.

Dans l'état de foiblesse, de crainte & de besoin, les secours que les hommes se procurent, sont des engagements contractés & remplis par l'intérêt: dans l'état de calme & de paix, un service est un bienfait, & le sentiment qu'il fait naître est différent de l'attachement que produit le secours que se procurent deux hommes attaqués par une bête feroce.

Dans le besoin extrême, ou dans l'état de crainte & de guerre, l'homme repousse & prend en aversion un autre homme qui l'attaque; mais un homme qui dans l'état de calme attaque un autre homme produit une aversion bien différente, il allume dans son

cœur la haine, la colere, & le desir de punir celui qui lui a fait du mal.

Entraînés par le besoin, ou determinés par la crainte, les hommes reflechissent peu sur ce qui intéresse les autres; mais dans l'état de calme où le sentiment de l'humanité se développe, les hommes partagent en quelque sorte les biens & les maux de tous ceux qu'ils connoissent: aucun n'est indifférent pour les actions qui ont de l'influence sur le bonheur, ou sur le malheur des autres; tous jugent ces actions, chacun les condamne ou les approuve, & ces différens jugemens sont suivis d'un sentiment d'estime ou de mépris, d'amour ou de haine.

Dans l'état de crainte & de besoin, l'intérêt porte tous les hommes à se secourir, & les empêche de se nuire, ou de s'attaquer: dans l'état de calme, l'huma-

nité est le supplément de l'intérêt; elle porte à secourir, à rendre heureux, même ceux dont on n'attend aucun secours; mais ce sentiment n'agit point, ou il n'agit que foiblement en faveur de ceux dont les actions sont nuisibles aux autres, & que nous jugeons ennemis du bonheur des hommes : ainsi dans l'état de calme & de paix, aucun homme n'est indifférent aux jugements que les hommes portent sur ses actions, il desire qu'ils portent de lui des jugements favorables, il recherche leur estime & leur amour, il craint leur mépris & leur haine.

Les effets que produisent les actions d'un homme sur l'esprit & sur le cœur des autres, ne lui permettent pas d'être indifférent sur ses propres actions, & sur le principe qui doit les diriger. Il est obligé de rentrer en lui-même,

il y découvre une régle, une loi qu'il doit ſuivre, il ſe juge lui-même, il s'approuve ou ſe déſaprouve, & devient heureux ou malheureux par cette approbation, ou par cette improbation de ſoi-même.

Enfin, hors de l'état de calme & de paix, où la Nature conduit l'homme, il eſt toujours tyranniſé par ſes beſoins ou par la crainte; la crainte & les beſoins abſorbent tous les efforts de ſon eſprit, il ne refléchit point ſur d'autres objets, il cherche les moyens de ſe procurer des fruits & de ſe garantir des attaques des bêtes féroces; mais il ne refléchit point ſur la ſtérilité ou ſur la fertilité des arbres, il ne recherche point la cauſe pour laquelle ils produiſent des fruits plus ou moins abondamment: il ſe dérobe à la pluie ou ſe garantit des intempéries des ſaiſons & des climats, ſans reflé-

chir sur ce qui les produit. Dans l'état de calme il en est étonné, il pense que ces phénomènes ont une cause, il voit que cette cause peut procurer son bonheur, ou causer son malheur ; puisqu'elle est plus puissante que lui, il s'efforce de la connoître, il la craint ; il juge qu'elle agit sur les éléments, comme son esprit agit sur son corps, il regarde cette cause comme un esprit & il l'invoque. L'homme dans cet état de calme devient donc religieux : il voit que cette cause produit des biens & des maux, il croit qu'elle s'irrite & qu'elle se calme ; il cherche ce qui lui plaît ou ce qui lui déplaît, c'est-à-dire, ce qu'elle approuve ou ce qu'elle desapprouve, ce qu'elle aime & ce qu'elle hait. Il se fait lui-même une régle selon laquelle il juge les actions des autres hommes, & ses propres actions ; il pense que la cause des

biens & des maux, juge les hommes selon cette régle ; ainsi la religion à laquelle l'homme s'éléve naturellement, augmente la force de tous les principes de sociabilité, & les change en loix sacrées, plus générales & plus puissantes que les loix pénales des sociétés.

Voilà des inclinations, des plaisirs qui n'ont les sens ni pour principe, ni pour fin, elles n'existent ni dans les animaux, ni dans les stupides, ni dans les imbecilles ou dans les insensés qui ont tous leurs sens, & qui font toutes les fonctions animales. Ces inclinations naissent des jugemens des hommes ; elles sont donc des affections ou des inclinations qui n'appartiennent qu'à l'Etre raisonnable & immatériel. Voyons si ces inclinations existent en effet dans l'homme, & quels sont leurs effets par rapport à la société.

Article Premier.

De l'attachement & du zèle qu'inspire un bienfait, ou de la reconnoissance.

Un bienfait reçu, un service rendu, procurent à celui qui en est l'objet, une satisfaction inattendue, & le placent dans un état de bonheur qu'il n'avoit pas lieu d'espérer, & qu'il n'étoit pas en droit d'exiger. Il voit aussi-tôt dans l'homme qui l'oblige, un bienfaiteur généreux qui, sans avoir besoin de lui, s'occupoit de son bonheur : il le respecte, il l'aime, il desire de lui plaire & de contribuer à son bonheur. Tous ces sentimens sont nécessairement liés à l'idée du bienfaiteur & au sentiment du bonheur qu'il procure. Les Sauvages de la nouvelle Albion adorerent comme des Dieux,

les Anglois qui leur apporterent des médicaments.

Par une suite de l'organisation du cerveau de l'homme, sa mémoire unit l'idée du bienfait & celle du bienfaiteur avec le souvenir du bonheur qu'il a éprouvé; il ne peut ni se rappeller son bonheur sans penser à son bienfaiteur, ni penser à son bienfaiteur sans se rappeller le souvenir du bonheur qu'il lui a procuré. Ainsi par l'institution même de la Nature, la présence, l'image, le souvenir du bienfaiteur, replacent, pour ainsi dire, l'homme dans l'état de bonheur que le bienfaiteur lui a procuré, & font renaître dans son cœur tous les sentimens d'attachement & de zèle que le bienfait, ou le service rendu avoient produits.

Le sentiment d'attachement & de zèle produit par le souvenir du bienfait, ou du service, est ce

que l'on nomme reconnoiſſance, & le bienfait ou le ſervice le produit auſſi naturellement dans le cœur de l'homme qui refléchit, que l'impreſſion qui bleſſe les organes cauſe de la douleur. La reconnoiſſance que la Nature inſpire, porte donc l'homme à contribuer au bonheur de ſon bienfaiteur, toutes les fois que ſon idée s'offre à ſon eſprit; & il ne peut penſer qu'il ſouffre ſans ſouffrir lui-même, & par conſéquent ſans s'efforcer de le ſecourir; c'eſt une récompenſe attachée à la bienfaiſance, & par les loix de la Nature le bienfait eſt utile au bienfaiteur.

L'homme bienfaiſant qui en obligeant n'avoit obéi qu'à l'impulſion de la bienfaiſance naturelle, voit avec plaiſir le ſentiment que ſon bienfait a produit: car l'homme ne voit point indifféremment qu'on l'aime, qu'on

desire de lui plaire & de contribuer à son bonheur. L'homme devient par sa reconnoissance même plus cher à son bienfaiteur.

Ainsi par les loix de la Nature, la reconnoissance même est utile. Mais cette utilité n'est point l'objet de l'homme reconnoissant ; c'est la recompense de la reconnoissance, & non pas son motif. La reconnoissance naît par le bienfait seul, comme nous l'avons fait voir, & elle n'a pour objet que le bonheur & la satisfaction du bienfaiteur ; comme la générosité du bienfaiteur n'a pour fin que le bonheur de celui qu'il oblige. La Nature a voulu que ces vertus agréables par elles mêmes, & par conséquent gratuites dans leurs principes, fussent utiles dans leurs effets, afin que l'homme eût toujours un motif pour les pratiquer, & jamais de raison pour s'en dispenser.

Par tout ce que nous avons dit sur l'origine & sur l'essence de la reconnoissance, elle renferme de l'attachement pour le bienfaiteur, & le desir de procurer son bonheur. Ces sentiments, comme nous l'avons vu, sont intimement liés à l'idée ou au souvenir du bienfaiteur. La reconnoissance que la Nature inspire, porte donc l'homme à contribuer au bonheur de son bienfaiteur, toutes les fois que l'idée de ce bienfaiteur s'offre à son esprit. L'homme reconnoissant ne calcule donc point les services qu'il rend, afin de s'acquitter : il ne cherche qu'à se satisfaire. Quelque service qu'il rende à son bienfaiteur, son idée sera toujours unie avec le sentiment du bonheur qu'il en a reçu : il desirera par conséquent toujours de procurer son bonheur, toujours il s'efforcera de le procurer, sans songer jamais si c'est une

dette qu'il acquitte. Il devient ingrat aussi-tôt qu'il rend service à son bienfaiteur pour s'acquitter, & pour cesser de lui devoir. La Nature ayant uni l'idée du bienfaiteur au souvenir du bonheur qu'il procure, & le souvenir du bonheur qu'il procure au desir de le rendre heureux, c'est violer les loix de la nature que de chercher à éteindre l'idée du bienfaiteur, en jouissant du bonheur qu'il à procuré. L'ingrat est donc injuste, il viole les loix de la Nature, & elle le punit; car l'idée du bienfaiteur qui ne s'offre jamais à l'homme econnoissant sans un sentiment de r plaisir, est toujours accompagnée d'un sentiment de douleur & d'humiliation dans l'ame de l'ingrat.

Voilà les effets naturels de la reconnoissance dans le cœur de tous les hommes pour un bienfaiteur. Le bonheur du bienfaiteur devient inséparable de celui de

de l'homme obligé. Tel est l'effet que produisit sur un Capitaine Turc, la bienfaisance & l'humanité. Il fut pris par un des Vaisseaux de la flotte de M. du Quesne lorsqu'il alloit bombarder Alger, & rendu six semaines après, pendant une négociation qui s'ouvrit, mais qui ne procura point la paix : quelque temps après M. le Comte de Choiseul fut pris par les Chaloupes Algériennes; M. du Quesne fait d'inutiles efforts pour obtenir sa liberté ; le peuple en fureur demande sa mort. Le Capitaine Turc pris avant le bombardement par le Vaisseau sur lequel servoit M. le Comte de Choiseul, & rendu par M. du Quesne, se jette aux pieds du Roi d'Alger, offre sa fortune pour sauver M. le Comte de Choiseul, mais inutilement, on l'attache au canon ; le Reys désespéré l'embrasse étroitement, & s'adressant au canonnier, *Mettez feu*, lui dit-il, *puisque je ne puis sauver mon bien-*

faiteur, je veux mourir avec lui. A ce ſpectacle le peuple ſe calme & la reconnoiſſance conſerve M. le Comte de Choiſeul. (1)

Si l'homme reconnoiſſant ne ſe croit jamais diſpenſé de procurer le bonheur de ſon bienfaiteur, le bienfaiteur qui en obligeant n'a ſuivi que ſon penchant naturel, croit que la reconnoiſſance qu'on lui témoigne eſt exceſſive, & regarde l'homme reconnoiſſant comme un bienfaiteur, il deſire de contribuer à ſon bonheur, il en cherche les moyens.

Le bienfaiteur & l'homme reconnoiſſant ſe voient donc animés d'un zèle, d'un dévouement réciproque pour leur bonheur, & ils voient que ces ſentiments ne ſont point produits par des vues d'intérêt, ils les regardent comme des diſpoſitions naturelles & conſtantes de leur cœur :

---

(1) Mercure en 1623. Juillet, Août & Octobre. Mém. de Forbin.

dès lors leur ame n'est plus ouverte à la défiance & aux soupçons ; ils ne peuvent attribuer ni au desir de se nuire, ni à l'indifférence, les manquements, les inadvertences, les distractions inévitables dans le commerce habituel de la société ; elles ne s'offrent que comme de légeres imperfections de l'humanité, ou comme des effets de la confiance. Ainsi la bienfaisance & la reconnoissance produisent entre les hommes une indulgence qui flatte toujours celui qui en est l'objet, & qui ne l'humilie jamais, parce qu'elle n'a pour principe que la confiance en l'attachement de la personne qui paroît nous offenser, & non la supériorité de celui qui pardonne. La premiere est une justice & un témoignage d'estime : la seconde est toujours une grace, & souvent une maniere de faire sentir sa supériorité sur l'homme qui ne

rend pas ce qu'on croit mériter. La reconnoiſſance & la bienfaiſance ne ſont donc pas ſeulement propres à produire entre les hommes un attachement tendre & généreux, mais encore à prevenir les diviſions entr'eux.

Par la nature même de la reconnoiſſance, chaque témoignage que l'homme en donne eſt un plaiſir pour lui, autant que pour ſon bienfaiteur; la reconnoiſſance eſt donc une ſource de bonheur pour l'homme, & dans l'ordre de la nature, il eſt déterminé à procurer le bonheur de ceux qui l'ont obligé, par le ſeul plaiſir de leur faire du bien, indépendamment de tout autre intérêt.

La reconnoiſſance eſt donc une inclination naturelle qui unit les hommes plus puiſſamment que la ſimple humanité, plus intimement que l'intérêt, plus tendrement que la raiſon.

Comme il n'y a point d'homme qui n'ait besoin du secours des autres, la reconnoissance est un lien général qui embrasse tous les hommes, & qui tend à produire sur la terre une bienveillance, une tendresse, une indulgence générales, & par conséquent à prévenir les causes qui divisent les hommes & qui les rendent ennemis.

Par le moyen de la reconnoissance, la foiblesse de l'homme, ses besoins, les maux auxquels il est sujet, que Hobbes & Spinosa regardent comme des principes de guerre, qui ont fourni tant de sujets de déclamation à Bayle, & qui sont encore aujourd'hui le sujet de tous les arguments de leurs échos, contre la providence : tous ces maux dis-je, sont des principes d'union entre les hommes, & des sources de bonheur pour ceux qui les éprouvent & pour ceux

qui les soulagent; le plus grand des maux c'est d'ignorer ces plaisirs; c'est alors qu'on sent en effet les maux de la nature humaine, sans aucun adoucissement; c'est alors qu'ils sont affreux.

Voyez ce pere de famille, ce vieillard, cet homme infirme, qui ne croit ni à la bienfaisance, ni à la reconnoissance : il est au milieu de ses enfants, de ses parents, de ses domestiques, comme un prisonnier chargé de fers, au milieu des ennemis; il croit qu'ils voient avec satisfaction sa foiblesse, ses douleurs, & l'impuissance où il est de se garantir du mal qu'ils peuvent lui faire. Il ne les voit intéressés à sa conservation que comme l'ennemi s'intéresse à la vie d'un prisonnier dont il attend une rançon, il les voit prêts à le livrer à celui qui en offrira le plus, à le sacrifier par ennui, par lassitude; il voit qu'il

a tout à craindre de leur intérêt, & rien à espérer de leur attachement. Les soupçons, l'inquiétude l'environnent, la haine & le désespoir déchirent son cœur, les douleurs qu'il ressent sont les moindres de ses maux, son sort est affreux: le scélerat qui expire sur la roue, souffre moins que lui.

Considérez au contraire ce pere de famille, cet homme bienfaisant, qui a senti la reconnoissance & qui l'inspire. Il voit dans ses enfants, dans ses parents, dans ses amis, dans ses domestiques, dans tous ceux qui l'approchent, des amis tendres, zélés, attentifs à le soulager, qui acheteroient au prix de leur fortune & de leur santé, des remédes à ses maux, & qui les ressentent. Au milieu des infirmités & sous le poids des années, il est sans inquiétude & sans allarmes. Le spectacle de la tendresse,

du zèle & des offices de ses amis ; remplit son ame de satisfaction, & y fait naître cet attendrissement délicieux qui fait oublier les malheurs, qui suspend les douleurs, qui charme tous les maux ; il aime trop, & il est trop aimé pour être malheureux.

Par les loix de la sensibilité naturelle, l'image, le tableau de tous ceux qui environnent ce pere de famille, va se peindre dans son ame, & y produire tous les sentiments qu'ils éprouvent ; c'est par ce tableau que son ame est, pour ainsi dire, modifiée : elle ne connoît son existence que par ce sentiment. Il n'a plus d'existence propre, il ne sent ni sa vieillesse ni ses infirmités, il ne sent que l'amour de ses enfants & l'attachement de ses amis ; la douleur n'agit plus que sur son corps, elle ne va pas jusqu'à son ame ; un enthousiasme délicieux le soustrait à

ſes coups : ſon ame s'eſt, pour ainſi dire, multipliée & unie à tous ſes enfants, à tous ſes parents, à tous ſes amis ; il ne mourra pas, il va continuer d'exiſter dans tout ce qu'il aime. Il peut bien dire ſans exagération, ô douleur ! tu n'es pas un mal, puiſque tu me procures un ſi grand bien.

La reconnoiſſance eſt donc, non-ſeulement un ſentiment naturel à l'homme, mais encore un principe de ſociabilité, néceſſaire à ſon bonheur perſonnel, & au bonheur de la ſociété.

L'expérience générale eſt conforme à nos principes. Dans tous les temps, chez tous les peuples, l'ingratitude eſt un crime contre la nature ; par-tout les ingrats ont excité l'horreur & l'indignation. Nous éprouvons encore aujourd'hui, ce ſentiment d'horreur & d'indignation pour les Athéniens, lorſque nous liſons les effets de

leur ingratitude pour Theſée, pour Solon, pour Ariſtide, pour Phocion. Les ombres de ces grands hommes, comme le dit Valere Maxime, ſont forcées par la loi irrévocable du Deſtin, à garder le ſilence : mais il n'eſt point de nation qui ne blâme hautement les Athéniens, & qui ne leur reproche leur ingratitude. (1)

Si l'on a vu la reconnoiſſance s'affoiblir, ou même s'éteindre : ſi l'ingratitude eſt devenue ſi commune, ce n'eſt point à la nature qu'il faut l'imputer, c'eſt à l'éducation, au luxe, à la frivolité.

L'enfance deſtinée à développer le ſentiment de la reconnoiſſance, & à le changer en habitude, par le retour continuel des ſervices dont l'enfant a beſoin, eſt confiée à des mercenaires, dont les ſoins ſont des devoirs, & qui

(1) Val. Max. *Liv.* 5. *chap.* 831.

n'ont jamais l'apparence de la bienfaisance. L'air impérieux & hautain des parents envers tout ce qui est chargé du soin de l'enfant, la contenance humble & timide de tous ceux qui sont destinés à le servir, la tendresse aveugle, l'imbecille complaisance des parents, offrent sans cesse des esclaves à l'enfant; & jamais des bienfaiteurs : jamais on ne lui fait sentir sa foiblesse, jamais on ne le force de refléchir sur lui-même, sur le besoin qu'il a de la bienveillance des autres, & sur ce que font pour lui des hommes auxquels sa foiblesse le met hors d'état de nuire ou de faire du bien. Il semble au contraire que l'existence des autres dépende de lui, & soit attachée à son bonheur & à sa satisfaction.

Si des étrangers lui donnent quelque témoignage d'amitié, on lui fait faire une révérence, ou

balbutier un compliment qu'il n'entend point, & qui ne ſignifie rien. On examine avec une attention ſcrupuleuſe, s'il ſe courbe & ſe releve avec nobleſſe & avec grace: on lui applaudit s'il a ſuivi les préceptes de ſon maître de danſe: on fixe toute ſon attention ſur la maniere de remercier, & jamais on ne lui parle du ſentiment de la reconnoiſſance.

Lorſqu'il s'agit de l'inſtruire, d'éclairer ſon eſprit, & de former ſon caractére, on appelle des maîtres que l'on a grand ſoin de lui faire enviſager comme des mercénaires, ſemblables à ceux qui ont ſoigné ſon enfance, mais chargés de travaux différents. Ainſi le principe de la reconnoiſſance reſte enſeveli dans ſon cœur juſqu'à ce qu'il entre dans le monde. Il y voit ſes ſupérieurs, ſes égaux & ſes inférieurs, animés du deſir de s'avancer, n'agir & ne rendre

service que pour acquérir des richesses, pour obtenir des dignités, pour avoir du crédit; il n'apperçoit ni bienfaisance, ni reconnoissance dans leurs actions & dans leur conduite : il ne voit ces sentiments que comme des préjugés populaires, ou tout au plus comme des sentiments inutiles : enfin, il trouve des personnes qui lui disent que l'homme n'agissant que pour son intérêt c'est une duperie, & même une sottise que de croire à la bienfaisance & à la reconnoissance. L'éducation peut donc étouffer dans le cœur de l'homme le principe de la reconnoissance.

La frivolité n'est pas moins contraire au développement de cette inclination. Le sentiment de la reconnoissance tire principalement sa force de ce que l'homme en refléchissant sur son bienfaiteur, ou sur celui qui lui rend

ſervice, le conſidere comme un homme bienfaiſant & zélé pour ſon bonheur : or, un homme frivole ne refléchit point, il ne voit donc point dans ſon bienfaiteur les qualités qui produiſent le reſpect, l'attachement & le zèle qui font l'eſſence de la reconnoiſſance, & qui la rendent active & conſtante.

L'homme frivole, l'homme de luxe n'eſt heureux que par une ſucceſſion continuelle & rapide d'une multitude de ſentiments, ou plutôt de ſenſations agréables. Aucun ſentiment n'a une influence conſtante ſur ſon bonheur, ſa reconnoiſſance s'éteint avec la ſenſation qui l'a produite, il ne conſerve point un ſentiment vif du bonheur que lui a procuré celui qui lui a rendu ſervice. L'idée du bienfaiteur ne le replace point dans cet état de bonheur, qui excite le zèle & le deſir de ren-

dre ſon bienfaiteur heureux.

Si dans une nation, beaucoup de perſonnes étoient animées de la paſſion des richeſſes, ou de celle du crédit, on ne trouveroit communément du plaiſir, que dans les choſes qui procureroient du crédit ou des richeſſes : on n'en éprouveroit donc communément ni dans la bienfaiſance, ni dans la reconnoiſſance ; la multitude n'agiroit que pour devenir riche, ou pour acquérir de la puiſſance : la reconnoiſſance ſeroit donc une ſottiſe aux yeux de la plus grande partie de cette nation. Toutes ces différentes cauſes réunies étoufferoient la reconnoiſſance dans une nation, ou la rendroient inutile ; & ceux qui ne jugeroient de l'humanité que par les actions de ces hommes, jugeroient mal à propos que les hommes ſont eſſentiellement ingrats, comme nous voyons qu'on

le penſe aſſez communément aujourd'hui.

Mais, dit-on, l'homme agiſſant eſſentiellement pour ſon intérêt perſonnel, la reconnoiſſance, avec les caracteres que vous lui attribuez, n'eſt-elle pas une chimere auſſi bien que la bienfaiſance deſintéreſſée qui la produit? ne retrouve-t-on pas cet intérêt perſonnel dans toutes les actions de l'homme? & tout le monde ne doit-il pas dire avec M. de la Roche-Foucaut, qu'il en eſt de la reconnoiſſance comme de la bonne foi des marchands: qu'elle entretient le commerce & que nous payons, non parce qu'il eſt juſte, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

Pour faire diſparoître cette difficulté, il ſuffit d'expliquer ce que ſignifie cette phraſe: *l'homme agit néceſſairement pour ſon intérêt perſonnel.*

Cette propoſition ſignifie que nous ne faiſons rien qu'en vue d'une utilité, diſtinguée de l'action: ou elle ſignifie que nous ne faiſons une action que parce qu'elle contribue à notre bonheur.

La propoſition eſt fauſſe dans le premier ſens : car un homme qui eſt trop près du feu & qui ſe brûle, ne s'éloigne que pour faire ceſſer la douleur qu'il reſſent. Un homme qui ſans avoir ni faim, ni ſoif, mange une belle pêche, ne la mange que pour ſe procurer une ſenſation agréable.

Lorſqu'on dit, que l'*homme agit toujours pour ſon intérêt perſonnel*, on ne veut dire rien autre choſe, ſinon que l'homme agit toujours pour ſe procurer du bonheur, qu'il ne fait une action que parce qu'il juge qu'elle contribuera à ſon bonheur. Il ſuit de-là que l'homme peut être reconnoiſſant, parce qu'il trouve ſon



bonheur dans le ſentiment & dans l'exercice de la reconnoiſſance, & non parce qu'il eſpere que le témoignage de la reconnoiſſance lui procurera d'autres bienfaits : ainſi pour juger que la reconnoiſſance deſintéreſſée eſt une chimère, parce que l'homme n'agit que pour ſon intérêt perſonnel, il faudroit prouver que le ſentiment de la reconnoiſſance par lui-même, n'eſt point agréable : car ſi le ſentiment de la reconnoiſſance eſt agréable par lui-même, l'homme pourra reſſentir pour ſon bienfaiteur une reconnoiſſance généreuſe, pure & déſintéreſſée, quoiqu'il agiſſe toujours pour ſon bonheur, ou pour ſon intérêt perſonnel. Or, nous avons fait voir que le ſentiment de la reconnoiſſance eſt un ſentiment agréable en lui-même, & que l'homme éprouve du plaiſir, lorſqu'il contribue au bonheur de ſon bienfaiteur.

Par ce que nous avons dit sur la nature de l'homme, il n'a de principes d'action que ses besoins, & ses inclinations ; il n'agit donc que pour contenter un besoin, ou pour satisfaire une inclination. Si par la constitution naturelle, il éprouve du plaisir lorsqu'il contribue au bonheur des hommes, il a une inclination naturelle à leur faire du bien, sans que pour s'y porter, il ait besoin d'autre motif que le plaisir qu'il éprouve en faisant du bien. L'intérêt personnel n'empêche donc pas que l'homme ne puisse avoir une bienfaisance gratuite, généreuse, & qui dans un bienfait, ne se propose que le plaisir de contribuer au bonheur d'un autre homme.

De même, si par sa constitution naturelle, l'homme éprouve du plaisir lorsqu'il contribue au bonheur de son bienfaiteur, il a une inclination naturelle à contribuer

au bonheur de son bienfaiteur ; sans que pour y contribuer, il ait besoin d'autre motif que de ce plaisir. L'intérêt personnel n'empêche donc pas que l'homme ne soit capable d'une reconnoissance pure, généreuse & gratuite, puisqu'elle n'a pour objet que le bonheur du bienfaiteur.

Il faut distinguer soigneusement dans toute action, le motif & l'objet.

L'objet est l'effet que nous nous proposons de produire par cette action, & le motif est le plaisir, ou le bonheur que nous trouvons à produire cet effet. Lorsqu'un ami prête de l'argent à son ami, l'objet qu'il se propose est le bonheur de son ami, voilà l'effet de son prêt ; le motif c'est le plaisir qu'il trouve à procurer le bonheur de son ami. L'usurier qui prête, a pour objet, non de procurer le bonheur de celui auquel il prête,

mais de gagner de l'argent, & son motif est le plaisir qu'il trouve à gagner de l'argent.

Le plaisir est le motif de l'usurier, aussi bien que celui de l'ami généreux : conclura-t-on delà, que l'ami n'est pas plus désintéressé que l'usurier, & qu'on ne doit pas plus de reconnoissance à l'ami qu'à l'usurier? De ce que l'ami éprouve du plaisir à prêter de l'argent à son ami, conclura-t-on que l'ami qui prête se propose de retirer de son argent quelque utilité?

Une action est donc intéressée ou désintéressée, non par son motif, mais par son objet; si dans un service qu'on rend, on ne se propose que de procurer le bonheur de celui à qui on le rend, l'action est désintéressée, quoiqu'on ait du plaisir à procurer le bonheur de cette personne; mais si dans le service qu'on rend à un

homme, on ne se propose que de le porter à être utile, alors son bonheur n'est plus l'objet du service qu'on lui rend, c'est l'utilité de celui qui le rend, le service est intéressé.

L'homme peut donc être désintéressé dans sa bienfaisance & dans sa reconnoissance, quoiqu'il trouve son bonheur dans ces sentiments.

On voit par-la que l'idée de *l'intérêt personnel*, considéré comme principe des actions de l'homme, est une idée vague, confuse, dont l'usurier & le méchant peuvent abuser pour s'excuser ou même pour s'estimer autant que l'homme juste & bienfaisant.

Cette proposition, *les hommes agissent toujours pour leur intérêt personnel*, n'est d'ailleurs d'aucune utilité en morale : si elle veut dire quelque chose, comme nous l'avons fait voir, elle signifie que

l'homme n'agit que pour son bonheur, & tous les hommes le savent, tous le sentent; mais cet amour du bonheur en lui-même, est une force aveugle qui meut l'homme, & qui ne le dirige pas; elle est dans tous les hommes, & elle ne conduit personne. De ce que l'homme agit nécessairement pour son bonheur, en peut-on conclure qu'il faut faire, ou ne pas faire telle action, qu'elle est utile, ou contraire à notre bonheur? Non certainement.

Ne disons donc pas aux hommes, vous n'agissez que pour votre bonheur, mais apprenons leur que la nature qui a mis en eux un amour invincible du bonheur, ne les rend pas heureux au hasard, ou à leur gré, & que l'amour du bonheur a des loix qui ne sont que les besoins & les inclinations de la nature. Faisons leur connoître que la bienfaisance & la recon-

noissance pure & désintéressée ; procurent à l'homme une satisfaction plus délicieuse & plus touchante que les sensations, tandis que la bienfaisance & la reconnoissance intéressées entraînent après elles, le chagrin & le mécontentement : car de l'aveu de M. de la Roche-Foucaut, l'orgueil de celui qui donne, & l'orgueil de celui qui reçoit, ne pouvant convenir du prix du bienfait, jamais ils ne trouveront que des ingrats dans ceux qu'ils auront obligés, & des injustes dans ceux qui leur auront rendu service.

Jamais leur cœur n'aura le bonheur d'aimer un bienfaiteur, un homme qui leur aura marqué de l'amitié, du zèle, de l'attachement. Jamais ils ne goûteront le plaisir que procure au bienfaiteur, à l'homme obligeant, le spectacle de la reconnoissance.

J'en





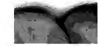
J'en appelle au témoignage de tous les hommes ſur les caracteres & ſur les effets que j'attribue à la bienfaiſance & à la reconnoiſſance.

Il n'eſt point d'homme aſſez infortuné pour n'avoir pas obligé quelqu'un, rendu quelque ſervice, témoigné du zèle, de l'attachement, de la ſenſibilité, de l'amitié à un malheureux, à un affligé, à un malade; n'a-t-il pas vu ſon zèle, ou les témoignages de ſon amitié, ſuſpendre les douleurs du malade, adoucir les chagrins de l'affligé; n'a-t-il pas éprouvé une ſatisfaction vive, un attendriſſement délicieux, une eſpece d'enchantement, en voyant les effets de ſa bienveillance? A-t-il dans ce moment penſé à tirer avantage de la reconnoiſſance de l'homme qu'il obligeoit ou qu'il conſoloit? Sa mémoire ne conſerve-t-elle pas le ſouvenir du plaiſir qu'il a cauſé,

de la reconnoiſſance qu'il a produite ; n'eſt-il pas heureux en ſe retraçant cette image ? Le bonheur qu'il a éprouvé ne lui fait-il pas deſirer & rechercher les occaſions & les moyens d'être encore utile & bienfaiſant ?

S'il n'y a point d'homme qui n'ait rendu quelque ſervice, il n'y en a point d'aſſez heureux, ou plutôt qui ſoit aſſez à plaindre pour n'en avoir reçu aucun, à qui l'on n'ait donné aucune marque de zèle ou d'affection dans un chagrin, dans un malheur, ſur un événement heureux. Qu'il diſe ſi dans ce moment, ſon cœur n'éprouvoit pas un amour ſincere pour celui qui s'intéreſſoit à lui, s'il ne formoit pas ſecretement le projet de contribuer toute ſa vie à la ſatisfaction de ceux qui lui témoignoient de la ſenſibilité, de l'attachement.

Ainſi la reconnoiſſance eſt non



ſeulement une inclination naturelle, mais encore un principe de paix & d'union entre les hommes, & une ſource de bonheur; puiſqu'elle procure une ſatisfaction conſtante, & au bienfaiteur & à l'homme reconnoiſſant.

ARTICLE II.

De l'amitié.

AIMER un objet, c'eſt reſſentir de la joie ou éprouver du plaiſir lorſqu'on le voit, lorſqu'on y penſe, lorſqu'on en jouit.

L'homme veut néceſſairement & toujours être heureux; lorſque ſes beſoins primitifs ſont ſatisfaits, l'amour du bonheur agit encore; c'eſt donc pour lui un beſoin que d'aimer; & il aime naturellement les objets qui font ſur lui des impreſſions agréables.

Par ſon organiſation même, il

éprouve du plaisir, en voyant un autre homme, il l'aime donc naturellement.

Cette affection de l'homme pour son semblable, est essentiellement différente de la bienveillance, de l'amour & de l'attachement que produit le besoin, puisqu'elle a sa source dans le plaisir que cause à l'homme la vue de son semblable. Cette affection se nomme amitié, c'est sur cet effet de la ressemblance qu'est fondé l'axiôme si connu, chacun aime son semblable, ou selon l'expression latine, chacun se rejouit en voyant son semblable : *Simile simili gaudet.*

Ce que l'attraction est pour les parties homogènes de la matiere, la ressemblance naturelle l'est pour les hommes. Ils ne naissent donc point dans un état de guerre produit par une haine naturelle, comme Hobbes le prétend,

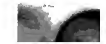
ni dans un état de paix produit par la crainte, comme le dit l'Auteur de l'*esprit des loix*. Ils sont destinés à vivre en paix, parce qu'ils naissent amis.

Lorsque la vue d'un objet nous cause du plaisir, ou de la joie, nous desirons de nous assurer sa présence, de nous unir à lui, & de le rendre heureux; s'il est sensible & susceptible du bonheur: l'amitié n'est donc pas seulement une cause de paix, elle est encore un motif de bienfaisance, & une source de bonheur. Elle ne réunit point les hommes, comme la ressemblance assemble les animaux qui vivent en troupeau; elle ne produit dans l'homme ni cette satisfaction indolente que cause la vue d'un lieu agréable, ni ce zèle intéressé que l'on éprouve pour un associé, mais un desir sincere & actif du bonheur de l'homme que l'on aime; on desire

qu'il ſoit heureux, parce qu'on ne peut penſer ſans douleur qu'il ne l'eſt pas. On s'efforce de le rendre heureux, parce qu'il eſt agréable de ſavoir que l'homme que l'on aime eſt heureux, & plus agréable encore de penſer qu'il eſt heureux par nous. C'eſt le ſeul intérêt perſonnel qu'on ait dans tout ce que l'on fait pour un ami, & c'eſt une contradiction qu'une amitié intéreſſée.

La crainte réunit l'homme à ſes ſemblables, & l'intéreſſe à leur conſervation; l'humanité l'empêche de leur faire du mal, la bienfaiſance le porte à les ſecourir, l'amitié plus pure, plus généreuſe, plus active, écarte tout ce qui peut nuire à ceux auxquels elle s'unit. Elle devine, elle previent les beſoins des amis, elle veille pour leur procurer tout ce qui peut contribuer à leur bonheur.

L'amitié produite par la reſſem-



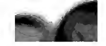
blance extérieure augmente à mesure que les hommes apperçoivent dans les autres plus de traits de ressemblance, elle est plus vive entre les voisins qu'entre les personnes éloignées ; elle devient plus forte entre les personnes qui ont les mêmes mœurs, les mêmes loix, beaucoup d'idées semblables, qu'entre les personnes qui ont moins de ces ressemblances. Par ce moyen, il y a entre les Citoyens d'une ville une amitié plus étroite que l'amitié naturelle, une amitié qui rend chaque citoyen plus cher à ses concitoyens, que les autres hommes, & qui les porte à s'intéresser plus vivement à son bonheur.

Voila un second degré d'amitié qui s'unit au premier, pour fortifier la paix & pour augmenter la bienfaisance.

Entre les hommes qui sont éloignés, le premier dégré d'amitié

suffit pour les engager à se rendre les services dont ils ont réciproquement besoin, & à vivre en paix. Entre les hommes qui sont plus voisins, qui ont des relations plus fréquentes, qui ont plus souvent besoin les uns des autres, qui peuvent avoir plus souvent des sujets de querelle & de division, la nature a voulu que l'amitié fût plus puissante, afin de rendre la paix plus durable, & la bienfaisance plus généreuse.

Les hommes ne se ressemblent pas seulement par la figure, par l'organisation & par la maniere de vivre. Ils recoivent de la nature des inclinations semblables, ils desirent de mériter l'estime des autres, c'est pour eux un bonheur que de l'obtenir; ils ont naturellement de l'aversion pour la méchanceté, du mépris pour ceux qui ne sont ni utiles, ni estimables : c'est par toutes ces inclina-



tions que l'homme s'estime lui-même, c'est par elles qu'il devient cher & respectable aux autres hommes, qu'il s'éleve au-dessus de tous les autres animaux, au-dessus des hommes qui ne sont considérables que par la naissance & par la fortune, au-dessus même des injustices du sort, & des malheurs attachés à la condition humaine.

Si l'homme a naturellement du plaisir à voir les ressemblances extérieures que la nature met entre lui & un autre homme; avec quel plaisir ne voit-il pas dans un autre des qualités dont le spectacle le charme dans sa propre personne, auxquelles il doit la paix & le bonheur dont il jouit? Il l'aime donc plus qu'il n'aime les autres hommes, parce que le spectacle des inclinations & des qualités morales de cet homme est infiniment plus agréable pour lui, que la ressemblance générale qui est

entre tous les hommes, ou même que les ressemblances particulieres, qui sont entre les citoyens d'une même ville : c'est un bonheur pour lui que de connoître cet homme, parce que son idée seule renferme un spectacle agréable. Elle devient une partie de son bonheur, il ne pourra plus penser que cet homme est malheureux, sans souffrir lui-même ; les périls, les biens & les maux seront communs entre eux.

Cette affection est une vraie amitié, elle n'a pour principe aucun des besoins physiques de l'homme, aucun intérêt de volupté, d'ambition ou d'argent, mais le plaisir que cause le spectacle de la bienfaisance & des qualités estimables de cet homme.

La Nature a donc mis entre les hommes des ressemblances morales, destinées à les unir par un sentiment d'attachement, indé-



pendant du temps & de l'intérêt; un principe qui unit toutes les conditions, qui rapproche l'inférieur du ſupérieur, qui rend le ſupérieur agréable, & l'inférieur reſpectable.

La diverſité dans les opinions & dans la croyance, n'eſt point un principe de diſcorde ou de haine, entre les perſonnes qui ſont unies par ces qualités perſonnelles.

Ce n'eſt point préciſément parce qu'un homme ne penſe pas comme nous, que nous le haïſſons, ou que nous le mépriſons; c'eſt parce que perſuadés que nous connoiſſons la vérité, & que nous la voyons clairement, nous regardons celui qui ne croit pas ce que nous croyons, comme un vicieux qui n'aime pas la vérité, ou qui la craint; comme un orgueilleux qui s'exagere ſes lumieres, & qui fait peu de cas de

notre ſentiment ou de notre jugement & de notre eſprit, comme un jaloux qui nous hait, qui veut nous humilier. Or nous ne pouvons ſuppoſer rien de pareil dans un homme pour lequel nous reſſentons une amitié véritable, puiſque cette amitié a ſa ſource dans des qualités oppoſées à ces vices.

Un homme dont nous connoiſſons que la probité, la bienfaiſance, l'honneur font le caractere, & qui penſe autrement que nous, eſt toujours à nos yeux un ami de la vérité, nous croyons que ſon cœur la deſire, que ſon eſprit la cherche, qu'il aimeroit à nous la devoir.

Tous les honnêtes gens, quelque ſentiment qu'ils aient adopté, ſont donc amis, parce que tous ont des qualités communes, dont le ſpectacle leur plaît, qui les intéreſſent réciproquement à leur bonheur. Voila la troiſiéme

classe d'amis, ou la troisiéme espece d'amitié.

La Nature met peut-être assez peu de différence entre les hommes, peut-être sortent-ils de ses mains parfaitement égaux; mais il est certain que la naissance, l'éducation qu'ils recoivent, le climat & le gouvernement sous lequel ils vivent, mettent beaucoup de diversité dans leurs opinions, dans leurs occupations, dans leurs habitudes: chacun a un genre de vie, des inclinations, des mœurs, des goûts qui lui sont propres, qui forment pour ainsi dire sa personne, & qui sont la source de sa felicité particuliere.

Deux hommes qui, avec les qualités du cœur qui unissent les honnêtes gens, auroient des idées, des goûts, des affections, un genre de vie, des habitudes semblables, s'offriroient réciproquement le spectacle le plus agréable & le

plus intéreſſant, ils éprouveroient en ſe voyant, une joie beaucoup plus vive, une ſatisfaction beaucoup plus touchante que la joie ou la ſatisfaction produite par le ſpectacle de la bienfaiſance, de la probité, de la vertu qui ne ſeroient pas réunies avec ces rapports particuliers.

Nos goûts, nos opinions, notre maniere de vivre, ſont de notre choix, ou du moins nous le croyons ; nous les approuvons, nous les croyons conformes aux lumieres de la raiſon, aux régles de la prudence, aux principes de la ſageſſe, nous nous eſtimons, nous nous aimons par le choix que nous avons fait de ces opinions, de ces goûts, & de cette maniere de vivre. L'homme juſte, bienfaiſant & vertueux, qui a des opinions, des goûts, une maniere de vivre différente de nous, nous offre donc quelque choſe

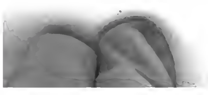


que nous condamnons, ou que nous désapprouvons : il semble lui-même condamner ou désapprouver nos opinions, nos goûts, notre maniere de vivre; il rend douteuses la sagesse & la bonté de notre choix ; nous n'éprouvons donc pas en le voyant une joie parfaite, nous l'aimons beaucoup & très-sincerement, mais imparfaitement.

Pour l'homme juste, bienfaisant & vertueux, qui a nos goûts, nos opinions & notre maniere de vivre, il ne nous offre rien que nous désapprouvions, rien que nous condamnions; il approuve au contraire nos goûts & nos opinions & il confirme la croyance dans laquelle nous sommes, que nous n'avons suivi que les lumieres de la raison & les principes de la sagesse, dans nos goûts, dans nos opinions, dans notre maniere d'être : il nous offre donc

un ſpectacle plus agréable que l'homme vertueux qui n'a pas avec nous ces rapports.

Un homme eſtimable & vertueux qui a nos goûts, nos opinions, notre maniere de vivre, nous raſſure contre les inquiétudes que nous donnent ſur la ſolidité de notre bonheur, les jugements & l'improbation des autres hommes : car l'homme bienfaiſant & ſimple craint naturellement de s'écarter du ſentiment des autres, ou de les choquer par des ſingularités ; il eſt fâché d'être déſapprouvé, même dans les choſes qui ne ſont pas importantes, parce qu'on n'eſt déſapprouvé que par ceux que l'on choque, & que l'improbation eſt une raiſon de douter de notre ſageſſe. Or la préſence, l'idée d'un ami vertueux qui a nos goûts, nos opinions, notre maniere de vivre, nous délivre de cet état de crainte & d'inquié-



tude si pénible pour l'homme ; il nous soutient contre le choc continuel des jugemens de nos ennemis, des jaloux & des détracteurs: il est une apologie constante, un éloge continuel de nos opinions, de nos goûts, de notre maniere de vivre, qui nous est toujours chere, & que souvent il ne dépend point de nous de changer. Nous ne pouvons envisager notre ami, nous ne pouvons nous rappeller son idée sans être parfaitement contents de nous-mêmes : la vue d'aucun objet ne nous procure autant de plaisir & de joie ; sa présence est une espece de vision béatifique : nous ne sommes parfaitement contents qu'avec lui: comme les ressemblances morales sont des forces attractives, les dissonances morales sont des formes répulsives ; toutes les diversités de goûts, de mœurs & d'opinions qu'on rencontre dans la so-

ciété, nous répoussent à la longue vers notre ami, comme vers notre place naturelle, comme vers notre terme, comme à notre fin, comme dans notre lieu de repos : ce n'est qu'avec lui que nous sommes parfaitement contents de nous-mêmes, & par conséquent, ce n'est qu'avec lui que nous sommes aussi heureux que la condition humaine le permet. Nous aimons donc cet ami, autant que nous pouvons aimer ; nous avons pour lui une amitié parfaite : car puisque l'amitié naît de la ressemblance, & qu'elle unit les hommes plus étroitement à mesure qu'ils ont plus de ressemblance ; deux hommes justes bienfaisants & vertueux, qui ont les mêmes opinions, les mêmes goûts, la même maniere de vivre, sont unis par une amitié parfaite ; chacun d'eux aime son ami comme il s'aime soi-même ; il fait pour

procurer le bonheur de ſon ami, tout ce qu'il feroit pour procurer ſon propre bonheur. Il expoſe & ſacrifie ſa vie pour lui ; car il eſt le ſupplément de tous les biens, & rien ne peut le remplacer. Or il eſt certain que l'homme expoſe ſa vie pour un objet auquel ſon bonheur eſt attaché.

Nous l'avons dit au commencement de cet article : aimer un objet c'eſt éprouver du plaiſir, lorſqu'on le voit, lorſqu'on en jouit, lorſqu'on y penſe : l'homme ne peut donc être heureux qu'en aimant.

L'homme veut néceſſairement & toujours être heureux, il lui faut donc une objet qu'il puiſſe toujours aimer, dont la vue, la préſence, le ſouvenir lui procurent du plaiſir ſans ceſſe, dans tous les temps, à tous les âges, dont la vue, l'idée ou l'image ne ſoit jamais importune, incommode, ou

fastidieuse. Or cet objet si nécessaire au bonheur de l'homme, l'amitié parfaite le procure, puisqu'elle lui donne toujours une raison de l'aimer, & qu'elle ne craint ni les atteintes du temps, ni les caprices de la fortune.

Un ami dans l'infortune conserve tout ce qui nous attachoit à lui, tout ce que nous aimons à y voir, nous voyons en lui ses qualités, nous pénétrons au fond de son cœur pour les y contempler; lorsque la vieillesse ou les infirmités ne lui permettent plus de les manifester, nous les voyons toujours subsistantes dans son cœur, parce qu'elles nous ont paru former son caractere, & en quelque sorte l'essence de sa personne : l'ami dont la caducité ébranle les organes & affoiblit la raison, n'est à nos yeux qu'un ami qui sommeille, la mort même ne le fait disparoître qu'à nos

ſens. Comme il n'y a point d'objet plus agréable pour nous que le ſpectacle de ſes qualités, ſon idée, ſon image ont fait ſur notre cerveau une impreſſion plus profonde que tous les autres objets; les eſprits animaux accoutumés à circuler dans les traces qui nous le repréſentent ne nous permettent pas de l'oublier; ſon idée exiſte toujours dans notre mémoire comme une idée bienfaiſante, elle ne peut s'effacer de notre ſouvenir, il continue d'exiſter & dans notre eſprit & dans notre cœur; tout ce qui nous reſte de lui le rappelle & nous devient precieux comme la connoiſſance de la conformité de nos goûts, avec ceux de notre ami fait une partie eſſentielle de notre bonheur, comme nous avions pris l'habitude d'être heureux par les mêmes objets, & en quelque ſorte par les mêmes plaiſirs, nous aimons tout ce

qu'il a aimé, il vit encore en nous; nous agiſſons par tous ſes motifs, nous rempliſſons toutes ſes vues, nous exécutons tout ce qu'il a deſiré.

Un ami véritable connoît la fidélité de ſon ami pour exécuter toutes ſes volontés; cette connoiſſance prolonge ſa vie & la fait durer autant que la notre, il jouit en effet du plaiſir qu'il auroit eu à exécuter tous ſes projets, par la certitude qu'il a qu'ils ſeront exécutés par ſon ami.

D'après les principes que je viens d'établir ſur l'amitié, je bannirois de la morale, les noms d'amitié utile, d'amitié de plaiſir; je n'admettrois que quatre eſpeces d'amitié, ou plutôt une ſeule eſpece d'amitié qui eſt le plaiſir produit par la reſſemblance qu'un homme apperçoit entre lui & les autres hommes, & je la partagerois en quatre claſſes différentes,

ſelon les différentes reſſemblances qui uniſſent les hommes. L'amitié naturelle qui unit tous les hommes par leurs reſſemblances générales, l'amitié civile qui unit plus étroitement tous les ſujets d'un état, tous les Citoyens d'une ville, par la reſſemblanee des mœurs publiques, des idées pareilles, des intérêts communs : l'amitié vertueuſe & d'eſtime qui unit tous les honnêtes gens par la reſſemblance des qualités eſtimables & des vertus ; enfin l'amitié parfaite qui unit les perſonnes eſtimables & vertueuſes par une reſſemblance plus particuliere de mœurs, d'idées, de goûts, & qui n'en fait qu'un tout animé par le même eſprit & dirigé par la même ame.

Par ces différentes claſſes d'amitié, la nature tend à unir tous les hommes plus ou moins étroitement, ſelon qu'ils ont plus ou

moins besoin de l'être pour leur bonheur particulier & pour la paix générale : semblable à l'attraction qui en agissant sur les corps en raison de leurs distances & de leurs analogies, produit l'ordre immuable que nous admirons dans le monde physique : l'amitié en unissant les hommes plus ou moins selon le dégré de leurs ressemblances, tend à produire dans le monde moral une harmonie constante, une concorde universelle, & un bonheur égal pour tous les hommes.

Par les ressemblances extérieures que la nature met entre tous les hommes aucun n'est étranger sur la terre, ces ressemblances seules unissent tous les hommes qui se rencontrent, & les portent à s'aimer, à se secourir, avant qu'ils puissent se communiquer leurs idées & leurs desseins, avant qu'ils puissent faire aucune convention

ou



ou se donner aucun témoignage d'estime, elle les dispose à s'estimer, c'est une sympathie douce, qui ne permet pas à l'homme d'être indifférent pour un autre homme, qui l'intéresse à son sort dans le temps même qu'il n'implore point son secours, qui produit dans son cœur une sollicitude uit crette sur son bonheur, qui lef sece de s'en occuper pour faire cesser l'inquiétude qu'il ressent; c'est une foible image de la charité chrétienne qui n'est jamais indifférente, jamais oisive.

Entre les hommes qui sont éloignés, ce premier dégré d'amitié suffit pour les engager à se rendre les services dont ils ont réciproquement besoin, & à vivre en paix. Entre les hommes qui sont plus voisins, qui ont des relations plus fréquentes, qui ont plus souvent besoin les uns des autres, qui peuvent avoir plus souvent

des sujets de querelle & de division, il faut que l'amitié soit plus puissante ; & la nature produit cette augmentation de force & d'activité, par les rapports même qui se trouvent entre les voisins & les concitoyens.

Les hommes justes, bienfaisants & vertueux, sont les plus nécessaires au bonheur de l'humanité, & en même-temps les plus indifférents sur leur propre bonheur, & sur leur conservation : l'amitié qu'ils inspirent est plus puissante que l'amitié naturelle, & plus active que l'amitié civile, afin qu'ils soient aidés & secourus par préference, avec plus de zèle & plus constamment que les citoyens inutiles ou malfaisants. Par l'amitié vertueuse tous les hommes justes & bienfaisants sont unis, de quelqu'âge, de quelque religion, de quelque secte qu'ils soient; elle arrête les effets de la haine & de l'i-

amitié qu'inspire l'esprit de faction & de parti, parce qu'elle fait que l'homme de parti au lieu de voir dans l'homme du parti opposé un ennemi, n'y voit qu'un homme qui s'égare : elle empêche entre les Citoyens, entre les peuples voisins les effets de l'esprit de faction, & du zèle aveugle & barbare. L'amitié vertueuse prépare par-tout des asiles à la vertu persécutée, elle ose pour sa défense ce que l'amitié civile ne fait pas même imaginer pour l'homme juste & bienfaisant que l'on persécute, elle fait faire les efforts que l'on feroit pour un frere opprimé ; car tous les hommes vertueux sont freres, ils sont unis par les mêmes liens qui unissent les enfants d'un même pere.

Enfin l'amitié parfaite unit les hommes auxquels il est plus agréable & plus avantageux de vivre ensemble, elle assortit pour ainsi

dire les caracteres, & tend à procurer une paix générale, en prévenant toutes les querelles que peuvent faire naître les différences des goûts, des opinions, des mœurs particulieres entre des hommes qui s'aimeroient & qui s'estimeroient pour leurs vertus. Elle associe à l'homme vertueux, un ami capable de lui rendre sans dégoût, sans répugnance, sans distraction les services les plus importants, dans tous les temps, dans toutes les circonstances; qui trouve son bonheur dans le dévouement le plus entier & le plus généreux pour son ami. L'amitié parfaite est le supplément des richesses & de la puissance, elle est l'équivalent de tout ce que la naissance ne donne pas, ou que la fortune refuse; elle est donc un principe de paix & de bonheur pour tous les hommes & pour toutes les conditions.

Ainsi par le moyen de l'amitié, la Nature tend à procurer un bonheur égal pour tous les hommes ; en déposant dans leur cœur le germe de l'amitié, elle a mis un principe de paix générale & perpétuelle sur la terre.

C'est pour cela, que les anciens regardoient l'amitié comme un des plus puissants ressorts de la politique : elle étoit, selon eux, la gardienne des villes & la source de la félicité publique. Où les Citoyens sont amis, dit Aristote, il n'est plus besoin de justice ; & où la justice regne, il faut encore de l'amitié. (1)

En effet, les sujets d'un état, les Citoyens d'une ville, les habitants d'un quartier, les voisins, lorsqu'ils ne sont pas unis par le sentiment de l'amitié, se gênent, s'incommodent, se donnent récipro-

(1) Arist. moralium. *Liv.* 8. *chap.* 1.

quement mille ſujets de mécontentement & d'indiſpoſition qui font naître la haine, des querelles, des procès. Pour les prévenir, & pour les arrêter, les Légiſlateurs établiſſent & multiplient les loix : la multiplication des loix les obſcurcit ; il eſt même difficile qu'en ſe multipliant, elles ne ſe contrediſent pas, la connoiſſance en devient prodigieuſement difficile, & l'obſervation exacte, impoſſible : la mauvaiſe humeur & la fraude trouvent dans les loix des moyens d'attaquer & de ſe défendre, auſſi bien que la juſtice, l'innocence & la bonne foi : les hommes de loi ſe multiplient & deviennent une eſpece de champions toujours prêts à ſervir la haine & l'injuſtice contre la bienfaiſance & contre la droiture. Tous ſont intéreſſés à perpétuer la haine & les diviſions entre les Citoyens ; c'eſt ſans dou-

te l'objet de ces déclamations, de ces satyres injustes, outrageantes, inutiles au sujet, qui remplissent si souvent les plaidoyers & les écrits des gens de justice : ainsi où la justice regne sans l'amitié, les Citoyens se haïssent, & ne se procurent pas réciproquement les secours, les avantages & les agrémens de la société : ils se font une guerre funeste à leur repos & à l'état. Le plaideur, au lieu de défricher un terrein inculte, de dessécher un marais, de fertiliser une lande, de soulager un malheureux, de lui rendre la vie par son assistance, enrichit l'huissier, le procureur, l'avocat, le fermier du papier timbré, & tombe bientôt lui-même dans la pauvreté ; l'homme pauvre & mécontent, que les loix ont reduit à l'indigence, qui n'aime point ses Concitoyens, n'a point d'ami, point de patrie ; il est prêt à entrer

dans tous les desseins des factieux ; dans tous les complots des méchants : Voila l'effet de la justice, sans l'amitié.

L'amitié eût étouffé tous ces principes de division, & prévenu tous ces maux : car » l'amitié est » en effet, comme le dit un Ancien, un exercice continuel qui » nous enseigne à vivre avec les » hommes ; elle apprend la poli- » tesse, car on céde avec plaisir » les premieres places en tout à » son ami ; la patience, car on » souffre sans ressentiment les fau- » tes de son ami ; l'honnête liber- » té, car on parle à son ami avec » vérité & avec franchise ; la re- » connoissance, car on cherche à » rendre à son ami les bienfaits » qu'on en a reçus, & l'affection qu'il » a témoignée ; l'humanité, & la » bonté, car on est ravi de trou- » ver l'occasion d'en donner des » marques à son ami ; la générosité

» & le courage, car nous secou-
» rons avec joie notre ami, dans
» les périls, & nous combattons
» pour lui jusqu'à la mort même,
» & s'il étoit possible de compo-
» ser une armée de bons amis,
» cette armée quelque petite qu'el-
» le fût, battroit assurément une
» armée beaucoup supérieure. (1)

Ainsi la saine politique n'admet point la maxime qui porte que pour regner il faut diviser; elle dit au contraire, si vous voulez regner heureusement & avec gloire, faites que vos sujets s'aiment.

Mais ce système d'amitié que nous attribuons à la nature, n'est-il point une chimere? tous les principes que nous avons établis, ne sont-ils pas démentis par l'expérience?

Oui, si la vue d'un homme ne

(1) Simplicius dissert. 4 à la suite du manuel Epictete, *tom.* 2. *pag.* 3,8. trad. de Dacier.

cause pas naturellement du plaisir à un autre homme ; si l'homme bienfaisant & vertueux n'éprouve pas du plaisir, lorsqu'il voit un autre homme juste, bienfaisant & vertueux ; si l'homme juste, bienfaisant & vertueux n'éprouve pas un très-grand plaisir, lorsque dans l'homme qu'il aime pour ses vertus, il voit les mêmes opinions, les mêmes goûts, & la même maniere de vivre qu'il a.

Mais si tous ces rapports, toutes ces ressemblances forment pour l'homme un spectacle agréable, comme nous croyons qu'on ne peut en douter ; l'amitié pure, généreuse, désintéressée & même parfaite n'est point une chimère ; c'est le sentiment le plus naturel à l'homme, le don le plus précieux qu'il pût recevoir de la nature.

Toute la question sur la possibilité de l'amitié pure, généreuse,

désintéressée, ou même parfaite, se réduit donc à savoir si l'homme éprouve du plaisir, lorsqu'il apperçoit dans un autre des ressemblances avec lui; car dès ce moment, cet Etre semblable à lui contribue à son bonheur, par le seul spectacle qu'il lui offre, & il l'aime pour lui-même, il desire de le rendre heureux, par le seul plaisir que l'homme éprouve lorsque l'objet qu'il aime est heureux.

Si les rapports ou les ressemblances qu'un homme apperçoit entre lui & un autre homme, lui procurent le spectacle le plus agréable, il aimera cet homme jusqu'à se dévouer pour lui, parce que l'homme expose sa vie pour conserver un objet sans lequel il ne pourroit exister que malheureux.

L'amitié s'affoiblit à mesure que l'homme éprouve moins de plaisir dans le spectacle de ces ressem-

blances ou de ces rapports avec un autre homme : ainſi l'homme avide de célébrité, de crédit, ou d'argent, eſt incapable d'amitié : plus il en montre, moins elle eſt vraie : il n'aime ceux qu'il appelle ſes amis que comme des inſtruments ou comme des moyens d'arriver à la réputation, aux richeſſes, au crédit. Ces adorateurs bas & rampants des hommes puiſſants, ces complaiſants ſi fléxibles, ſi aſſidus & ſi vils, qui feignent de goûter un plaiſir délicieux dans le commerce d'un homme avec lequel ils n'ont aucune reſſemblance de goût, de caractére ou de ſentiments ; ces louangeurs banaux qui n'approuvent que pour ſe faire des prôneurs, ne ſont point des amis ; ils n'éprouvent point le ſentiment de l'amitié, ce n'eſt point le ſpectacle des qualités eſtimables, ou des vertus qui fait leur bonheur, ce n'eſt point

ce qu'ils aiment dans ceux auxquels on les voit si empressés de plaire. Leur ingratitude, leur perfidie même envers ceux qu'ils appelloient leurs amis, ne prouvent donc rien contre la possibilité de l'amitié véritable & parfaite ; ils n'étoient point en effet les amis de ceux qu'ils abandonnent si indignement.

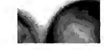
Le voluptueux est plus capable d'amitié que l'homme avide : mais son amitié est toujours foible, parce que ce n'est point dans le spectacle des qualités de son ami qu'il fait consister son bonheur ; il ne faut point attendre d'amitié parfaite, ni même d'amitié vive, d'un homme qui, comme disoit Caton, a plus de sentiment dans le palais que dans le cœur.

L'homme frivole est plus capable d'une amitié vive : mais, comme tout ce qui fait sur ses sens, des impressions agréables, a droit

de le rendre heureux, comme tout ce qui l'occupe le fatigue & le rend malheureux, il n'a que des accès d'amitié, il est incapable de la constance qui fait l'essence de l'amitié parfaite.

Pour l'homme vain : heureux uniquement par la contemplation de ses perfections & de ses qualités personnelles, il est incapable d'amitié.

Ce n'est point non plus dans les hommes livrés à l'esprit de parti, que l'amitié se développe. Ce n'est presque jamais l'honneur, la probité, la bienfaisance, les vertus sociales que l'on aime dans un prosélyte, c'est le zele & le dévouement : les avantages, le succès, le triomphe d'un parti, est le souverain bien de tous les sectateurs de ce parti : ils n'aiment que le parti. La plûpart des Ligueurs eussent préféré Jacques Clément à Saint-François de Sales. Il est



donc impossible que l'amitié vraie, l'amitié parfaite, naisse dans une ame livrée à un parti.

Il en faut dire autant des Duellistes, des Conjurateurs ; ils ne voient dans leurs associés, dans leurs camarades, que des instruments propres à servir leur vengeance, leur ambition, ou leur cupidité ; ils n'aiment ni n'estiment en eux, ni la probité, ni l'honneur, ni la vertu, ils n'y desirent que de la bravoure & de l'adresse : ils ne peuvent donc éprouver le sentiment de l'amitié. Rien n'a surpassé l'intrépidité, l'audace des Flibustiers, leur dévouement pour leurs camarades, auxquels ils ôtoient la vie pour la plus légere contradiction, ou pour le plus petit intérêt.

Ce que nous avons dit sur les causes destructives de l'amitié, prouve qu'elle doit être extrêmement rare dans les nations vaines,

frivoles, livrées au luxe, & passionnées pour les richesses, pour le crédit; où regnent les factions, & les partis : semblables aux terres impregnées de l'acide métallique, qui ne produisent que des bruyeres, quelques arbustes foibles, quelques arbres rabougris, les nations livrées au luxe, aux plaisirs, à l'amour des richesses, à la fureur des partis, ne produisent que des amis foibles & imparfaits : mais il ne faut pas en conclure que la vraie amitié, l'amitié parfaite soient des chimères. Il y a même dans ces nations, de vrais amis. C'est ainsi que dans les landes stériles, on voit épars çà & là des bouquets d'arbres forts & vigoureux. Il n'est pas même impossible dans ces nations, de rappeller les hommes à la vraie amitié : comme le cultivateur peut, en brûlant la terre détruire l'acide métallique, & lui rendre sa fécon-

dité. Le philosophe, le politique, le moraliste peuvent éclairer, toucher les hommes, détruire l'amour du luxe & de la frivolité, & rendre aux ames leur fécondité pour les vertus sociales qui forment l'amitié.

Il n'est personne qui, au sortir de l'enfance, dans la jeunesse, avant qu'il eût embrassé un état, n'ait éprouvé pour l'homme juste, doux & bienfaisant une affection vive & tendre; il n'en est aucun qui au moment où ces sentimens sont nés dans son cœur, n'ait desiré de le rendre heureux. Cette espéce d'enthousiasme, ou, si l'on veut, cet enjouement, est nécessairement l'effet d'un plaisir vif & touchant, produit par le spectacle de la bienfaisance, de la justice & de la douceur. Tout le monde a donc en effet éprouvé le sentiment de l'amitié vraie, pure & désintéressée; il n'est person-

ne à qui la nature n'ait appris qu'il est destiné à aimer ses semblables, & que l'amitié est une source de bonheur.

Il n'est personne; quelle que soit sa condition, son âge, son état, pour qui le récit des effets de l'amitié vraie, généreuse & parfaite ne forme un spectacle agréable, qui ne desire dans ce moment un ami véritable, un ami parfait, qui ne se croie capable de l'être; le principe de l'amitié subsiste donc toujours dans le cœur de l'homme; & il agit sans cesse pour unir tous les hommes; il les unit encore en effet, quoiqu'il ne produise pas tous les effets qu'il a produits dans des siécles moins livrés au luxe.

C'est donc en vain que l'on prétend justifier les incrédules ou les indifférents à l'amitié, en disant que ce sont moins des hommes insensibles que des hommes désa-

busés. On se désabuse sur les amis & non sur l'amitié : comme les aliments qui ont été nuisibles, ne détruisent point en nous le besoin de manger ; les faux amis ne détruisent point dans notre cœur le besoin d'aimer. Mille fois trompé le cœur capable d'aimer, soupire encore après des amis véritables, les cherche & ne désespere jamais d'en trouver. Ces hommes désabusés ont manqué d'amis, dit Sénéque, parce qu'ils manquoient d'amitié.

S'il étoit nécessaire de confirmer par des autorités, une vérité dont l'homme porte la démonstration dans son cœur, nous pourrions citer toutes les nations.

L'amitié chez les Anciens étoit une divinité, & les symboles sous lesquels on la représentoit, formoient en quelque sorte un traité d'amitié pour le peuple : elle étoit peinte sous la forme d'un jeune

homme dont la tête étoit nue ; il étoit vêtu d'un habit grossier, au bas duquel étoient écrits ces mots, *la mort & la vie* ; sur son front étoit écrit, *l'hiver & l'été* : son côté étoit ouvert jusqu'au cœur, que le jeune homme touchoit, & montroit avec son doigt : là étoient écrits ces mots, *de loin & de près* : au-dessous de la peinture étoit l'explication suivante.

La figure du jeune homme sous laquelle on représente l'amitié, apprend que jamais l'amitié ne vieillit. Sa tête est découverte, pour apprendre qu'on ne doit jamais cacher son amitié, ni rougir de son ami. Son habit est grossier pour faire voir qu'on doit s'exposer à la fatigue, & même à l'indigence pour son ami. Les mots de *vie & de mort*, écrits sur le bas de la robe, apprennent qu'un ami véritable aime jusqu'à la mort. Les mots *d'été & d'hiver*, apprennent

qu'on aime son ami dans l'adversité comme dans la prospérité. Le cœur du jeune homme est découvert pour faire voir qu'un ami n'a rien de caché pour son ami; enfin son bras est incliné, & il montre son cœur avec son doigt, pour apprendre que dans l'amitié, les paroles répondent aux sentiments, & les actions aux paroles. Les mots *de loin & de près*, écrits à côté du cœur, apprennent que ni le temps ni l'éloignement n'affoiblissent l'amitié. (1)

Tous les effets & tous les caracteres que nous attribuons à l'amitié, les Anciens les avoient renfermés dans les mots qui signifioient un ami: un ami se nommoit un nécessaire, *necessarius* & l'amitié une nécessité, *necessitudo*. Dans ces siecles reculés que nous nommons grossiers, on disoit en pro-

(1) Gyrald. de diis syntagm. 1.

verbe qu'un ami étoit plus nécessaire que le feu & l'eau, parce que nous avons besoin plus souvent de notre ami que de l'eau & du feu. (1)

Aujourd'hui le mot de *nécessaire* désigne un coffre ou étui qui renferme différents petits meubles & ustensiles commodes dans les voyages. Cet étui a pris chez les François le nom & la place qu'on donnoit à l'ami chez les Anciens. Le nécessaire est le véritable ami de l'homme de luxe.

Il semble que ce ne soit qu'aux dépens de la morale, que les arts agréables se perfectionnent. Le symbole sous lequel nous avons vu que les Anciens représentoient l'amitié, prouve en même temps & l'imperfection de la peinture, & la sublimité de la morale de ces

(1) Cic. de amicit. Erasm. adag.

temps. Ce n'eſt point ainſi que le Brun eût repréſenté l'amitié ; mais c'eſt dans le ſiécle de le Brun que M. de la Roche-Foucaut a dit, que l'amitié » n'eſt qu'une ſociété, » qu'un ménagement réciproque » d'intérêts, & qu'un échange de » bons offices ; enfin un commer- » ce où l'amour propre ſe propoſe » toujours quelque choſe à ga- » gner.

Oreſte & Pylade avoient des Autels chez les Scythes ; l'amitié pure, généreuſe & déſintéreſſée, ou même parfaite n'y étoit pas extraordinaire ; & chez les Grecs Ariſtote s'écrioit : Mes amis, il n'y a plus d'amis.

Les Anciens Romains regardoient comme une lâcheté de rendre ſervice dans l'eſpérance d'en retirer quelque utilité. Dans notre ſiecle, on croit que l'homme ne peut aimer que par intérêt, & que l'amitié pure, généreuſe &

désintéressée, n'est qu'un senti-ment romanesque, une idée chimérique qui ne peut être adoptée que par ceux qui ne connoissent point les hommes.

Nous croyons avoir prouvé le contraire. & par la nature même de l'homme & par l'expérience de tous les peuples & de tous les temps qui déposent en faveur de notre sentiment. Peut-on combattre ces preuves par cette multitude d'amis faux ou foibles, que produit parmi nous le luxe, la frivolité, la fureur du crédit, & tant d'autres petites passions qui dominent aujourd'hui?

Si la corruption du siécle oblige le philosophe sensible & vertueux à dire, par exagération, il n'y a plus d'amis; qu'il ajoute que nous pourrions tous être amis; qu'il apprenne à l'ambitieux, à l'homme frivole, au voluptueux, qu'ils sont destinés à s'aimer, &

qu'ils

qu'ils trouveront dans l'amitié une félicité, que ne peuvent procurer ni le luxe, ni les divertissements, ni les dignités; qu'il apprenne au Citoyen pauvre & obscur qu'il trouvera dans l'amitié un trésor plus précieux que l'or, une satisfaction qu'il chercheroit envain dans la fortune & dans la grandeur. Peut-il faire de ses talents un plus noble usage? Peut-il rendre aux hommes un service plus important qu'en les engageant à s'aimer?

ARTICLE III.

De la haine.

TOUT ce qui augmente la puissance de l'homme & sa perfection, produit en lui un sentiment de plaisir ou de joie; tout ce qui resserre son activité, tout ce qui diminue sa perfection; tout ce qui met des bornes au pouvoir qu'il a

naturellement de satisfaire ses desirs, produit en lui un sentiment de tristesse.

Lorsque l'homme apperçoit que le pouvoir qu'il a de satisfaire ses desirs ou son activité, diminue, & qu'il ne peut l'attribuer à une cause extérieure, il juge qu'il porte au-dedans de lui même un principe qui affoiblit le pouvoir qu'il a de satisfaire ses desirs, ou qui altére sa perfection, il éprouve un sentiment de tristesse. Tel est l'état d'un homme dont la lymphe est devenue âcre & caustique : cette lymphe qui baigne tous les organes de l'homme, met toutes les fibres de son corps dans un état d'irritation ; une foule de sentiments confus occupent son ame, & l'agitent sans l'éclairer, elle est inquiete & fatiguée sans connoître la cause du mal-aise qu'elle éprouve, elle est triste & chagrine, & cette tristesse, ce chagrin

dont l'ame eſt affectée, ſe nomme mélancolie.

Si c'eſt une cauſe extérieure qui arrête l'activité de l'homme ou qui diminue ſon pouvoir & ſa perfection, la triſteſſe qu'il éprouve, eſt accompagnée d'un effort pour éloigner cette cauſe, ou pour la détruire, & ſe nomme *haine*. Tel eſt l'état d'un homme que l'on charge de chaînes, ou que l'on enferme dans un cachot.

De cette idée de la haine Spinoſa conclud que les hommes ſont portés naturellement à ſe haïr, parce que les hommes ayant des goûts & des beſoins communs, chaque homme peut être un obſtacle aux deſirs de l'autre. (1)

De ces principes ſur la nature de la haine, je concluds au con-

(1) Spinoſa etic. part. 3. ſchol. prop. 11, prop. 12. ſchol. prop. 45.

traire que les hommes ſont portés naturellement à s'aimer, & que la haine que la nature inſpire, n'a pour objet que le méchant; que par conſéquent elle n'eſt point une diſpoſition contraire à la ſociabilité.

En effet, nous avons vu que l'union de l'homme avec ſes ſemblables, le tire d'un état de foibleſſe & de crainte qui le ſoumettoit à tous les animaux carnaciers: d'un état d'ignorance qui le confondoit preſqu'avec les brutes: d'un état de pauvreté qui lui rendoit l'éxiſtence déſagréable. L'union de l'homme avec ſes ſemblables augmente donc en effet ſon pouvoir & ſa perfection. Il aime donc naturellement ſes ſemblables; loin de les haïr naturellement, comme le prétend Spinoſa.

D'ailleurs nous avons vu que l'homme eſt non-ſeulement porté par ſes beſoins, par ſes goûts & par ſes inclinations à s'unir avec

ses semblables, mais encore que par sa constitution organique il jouit de leurs plaisirs, & ressent leurs maux, qu'il partage avec eux ce qu'il posséde, & même son nécessaire.

La haine que la nature inspire à un homme contre un autre homme, n'a donc pour objet, ni l'indigent, ni le malheureux, ni le foible, ni l'homme heureux qui le laisse jouir en paix de ce qui est nécessaire à son existence, mais le méchant qui le rend malheureux, qui attaque sa vie, qui veut lui ravir le nécessaire que la nature ne refuse à aucun des Etres qu'elle produit.

L'homme de la nature ne voit donc le malfaisant que comme un Etre avide de son malheur, qui se repaît de ses souffrances, comme le tigre s'abreuve du sang des animaux foibles, & se nourrit de leur chair : il attaque le

méchant comme il attaque le lion, le tigre, le léopard, &c. Sa haine ne finit que lorſqu'il a détruit cet ennemi de l'humanité, & c'eſt cette maniere d'enviſager l'homme malfaiſant, qui rend implacables les haines des ſauvages contre leurs ennemis.

La haine que la nature inſpire à l'homme contre le méchant, n'eſt pas plus contraire à la ſociabilité que la loi qui punit l'aſſaſſin: elle arme tous les hommes contre le méchant; elle le corrige, ou le met hors d'état de nuire : elle eſt en quelque ſorte le miniſtre que la nature a chargé de la venger des méchants qui violent ſes loix, & nul méchant ne peut ſe flatter de lui échapper. Preſque tous les ſcélerats fameux ont péri par la haine que leurs forfaits avoient allumée: aucun n'a joui tranquillement du fruit de ſes crimes; au milieu de leurs proſpérités même,

tous voyoient comme Denis, le poignard vengeur suspendu sur leur tête.

La haine n'a des effets aussi terribles que pour les méchants qui ont violé toutes les loix de la nature, qui ont perverti toutes les inclinations naturelles ; & par conséquent qui sont aussi malheureux que malfaisants ; que l'humanité n'ose ni entreprendre ni espérer de corriger, &, pour me servir des expressions de Seneque pour lesquels il est bon de ne pas être.

Si le méchant, sans attaquer la vie des autres ou sans ravir ce qui est nécessaire à leur bonheur nuit seulement à leur plaisir, ou veut les faire servir à son bonheur; la haine repousse ses efforts, & tâche de lui faire sentir le mal qu'il veut causer ; mais elle ne cherche point à détruire le malfaisant, comme Hobbes & Spinosa le prétendent.

L'homme qui n'agit que pour être heureux, ne fait auſſi que ce qui eſt néceſſaire pour le devenir.

Si le méchant qui veut nuire n'emploie que des moyens foibles, inſuffiſants, & petits : au lieu de l'attaquer on le mépriſe, ou l'on en rit ; la haine ſe change en averſion ou en dédain.

Lorſque l'homme peut ſoupçonner que celui qui fait du mal, n'a pas intention d'en faire, la haine ſe change en pitié, l'indulgence ſuccéde au premier mouvement de haine, on pardonne le mal qu'un homme fait par accident ou dans le delire. Un homme qui ſuit l'impreſſion de la nature, ne voit dans les malfaiſants de cette eſpece que des aveugles & des malheureux, & il eſt bien plus touché de leur ſort, qu'offenſé du mal qu'il en reçoit.

Enfin la haine s'appaiſe auſſi-



tôt que l'homme qui l'a fait naître ; se corrigeant s'efforce de réparer le mal qu'il a fait.

La haine est donc une force réprimante destinée à contenir le malfaisant, & dont la nature a confié la direction à la raison, à l'humanité, à l'équité : elles apprennent à l'homme que la nature ne l'a point fait méchant; que le malfaisant est souvent un homme offensé qui se venge, ou un aveugle qui s'égare, & qui ne voit pas le mal qu'il fait ; peut-être un malheureux que l'injustice, l'oppression, ou le besoin ont porté au mal, & certainement un homme à plaindre, s'il est assez malheureux pour être né méchant. Elles ne permettent à la haine que ce qui est nécessaire pour arrêter le mal, & rien contre l'homme.

Sans cesse la raison & l'humanité rappellent l'homme à lui-même, & lorsque la haine s'allume

au fond de son cœur, elles l'obligent à se regarder lui-même ; elles lui demandent s'il est sûr, qu'il n'est pas tel que l'homme qu'il poursuit, s'il n'a pas envers les autres, envers celui même qu'il hait le tort dont il se plaint, s'il se croit seul exempt des défauts qui le choquent dans l'homme qu'il hait ; s'il ne s'exagere pas les fautes qui excitent sa haine.

Spinosa reconnoit lui-même, que ces idées & ces réfléxions peuvent facilement prévenir la haine, la faire cesser, ou en arrêter les effets. Ainsi, lorsque les courtisans de Philippe Roi de Macedoine vouloient l'engager à punir Nicanor, qui se plaignoit & parloit mal de lui ; ce Prince leur répondit : » Ce Nicanor, qui se » plaint de moi est un homme de » bien, n'aurois-je point quelque » tort envers lui ? qu'on l'examine. » On trouva qu'en effet Nicanor

tout honnête-homme qu'il étoit, vivoit dans la plus extrême pauvreté. Philippe reconnut la vérité de ce qu'il avoit soupçonné, il envoya une gratification considérable à Nicanor. (1)

Renfermée dans les bornes que la nature lui prescrit, la haine est donc un principe de sociabilité, & non pas une cause de discorde & de guerre, puisqu'elle ne tend qu'à réprimer la méchanceté, à faire sentir à l'homme qu'elle est contraire à son bonheur, & par conséquent à le rappeller à la bienfaisance, comme au seul moyen d'obtenir le bonheur qu'il desire.

Aux principes que nous venons d'établir sur la haine, on opposera peut-être l'exemple des misantropes qui haïssent tous les hommes : mais la rareté de ces

(1) Plutar. Dits notables des anciens Rois.

exemples, & la surprise qu'ils excitent, prouve que leur haine pour les hommes n'est pas un état naturel, & justifient notre sentiment. Ces Misantropes sont des malades, comme nous le ferons voir, lorsque nous examinerons les causes qui rendent les hommes malfaisants.

ARTICLE IV.

De la colere.

C'EST par le plaisir & par la douleur, que l'homme connoît les objets utiles ou nuisibles à sa conservation, & la douleur est toujours proportionnée à la nature & à la qualité du danger qu'il éprouve. Lorsque la douleur est foible dans son origine & qu'elle s'accroît lentement, l'ame prévoit le péril, elle sait où il faut arrêter l'objet qui la cause, elle prend

des mesures pour l'écarter, ou pour l'arrêter.

Lorsque la douleur est subite, imprévue & capable de mettre le corps dans un péril imminent, l'ame s'irrite brusquement, attaque l'objet qui cause le péril, & s'efforce de le détruire, parce que n'ayant point apperçu de dégrés dans le mal qu'il cause, & son action étant imprévue, elle n'a pas le temps de graduer ou de mesurer ses efforts contre l'objet qui l'irrite.

La colere est donc une haine active, violente, impétueuse qui attaque & qui s'efforce de détruire sans retour & sans délai l'objet qui cause de la douleur.

Ainsi dans une douleur extrême & subite, la colere anime toutes les facultés de l'homme, elle multiplie ses forces, & les tourne contre l'objet qui la cause, aucun péril ne l'arrête, elle ne cesse

que par la destruction de cet objet.

Dans l'institution de la nature, tout ce qui fait ressentir à l'homme une douleur extrême, est capable de produire une mort soudaine & prompte; la colere qui accompagne cette douleur, qui réunit toutes les forces de l'homme contre l'objet qui la cause, qui ne lui permet pas de déliberer, qui fait disparoître à ses yeux le péril; une telle colere, dis-je, est certainement le moyen le plus efficace que la nature puisse employer pour la conservation de l'homme, dans un danger aussi pressant.

La colere tombe & s'évanouit aussi-tôt que la cause qui l'a produite, cesse. La colere n'est donc que défensive, lors même qu'elle est extrême, & dans l'institution de la nature, la douleur n'est extrême que dans le cas ou elle est capable de détruire le corps.

Comme la colere naît de l'impression douloureuse, subite & imprévue que produisent en nous les objets extérieurs, les hommes foibles & délicats; les femmes, les vieillards, les enfants sont communément plus sujets à la colere que les autres hommes. Exposés par leur délicatesse, par leur foiblesse & par leur inexpérience à être offensés ou blessés plus facilement, & souvent par ceux qui ne veulent ni leur nuire, ni leur déplaire, la nature leur a donné la colere comme une espece de sauve-garde qui avertit de leur foiblesse & de leur péril tout ce qui les environne, qui arrête l'homme indifférent qui les blessoit sans le vouloir, qui souleve toutes les ames sensibles contre le méchant, contre l'oppresseur; qui appelle à leurs secours tout ce qui peut les sauver: ainsi sans être dangereuse pour les autres, la co-

lere eſt utile à la ſûreté & au bonheur des hommes.

Si les hommes forts & robuſtes, ſi ceux qui ſont nés riches & puiſſants, ſi les Princes & les Souverains ſont ſi ſujets à la colere ; ſi leur colere produit des effets funeſtes à l'humanité, ce n'eſt point à la nature qu'il faut l'imputer ; ce n'eſt point la nature, c'eſt l'éducation qui rend tous ces hommes emportés, violents, faciles à irriter, terribles dans leurs emportements. C'eſt une vérité que l'antiquité nous a tranſmiſe ſous l'emblême d'Achille nourri de la moëlle des lions & des tigres. Ce n'eſt point la nature qui les a rendu ignorants, foibles, efféminés & vains ; ce n'eſt point elle qui a ſoumis à des hommes auſſi vicieux & auſſi incapables le bonheur & la vie des autres hommes.

Ne leur a-t-elle pas donné la raiſon pour les calmer, pour ré-



primer l'impétuosité de leur colere, en leur peignant ses effets, en leur faisant sentir leurs injustices ?

C'est cet empire naturel de la raison sur l'homme irrité, qu'Homere nous représente sous la fable de Minerve qui descend du Ciel pour empêcher Achille de tuer Agamemnon , lorsqu'il veut lui ôter Briséis ; elle le retient par les cheveux ; ses regards le font trembler & l'arrêtent ; alors elle lui dit : » C'est Junon qui m'envoie » pour vous persuader de réprimer » votre colere contre Agamem» non , elle vous aime tous deux, » & elle ne veut pas que votre » querelle soit funeste à l'un ou à » l'autre : modérez-vous & je vous » promets une récompense bien » plus grande que le plaisir que » vous aurez en vous livrant à vo» tre emportement. »

Voilà ce que la raison dit à tout homme puissant & irrité. Si

tous ne lui obéissent pas comme Achille, c'est que tous ont bien comme lui été nourris de la moëlle des tigres & des lions, & qu'ils n'ont pas été comme lui instruits par le Centaure-Chiron, à suivre les régles de la prudence, & à regarder l'injustice comme le plus grand des maux.

Quelquefois la colere a pour cause l'idée excessive que l'homme se fait de soi-même & de son mérite ; quiconque s'est formé cette idée de lui-même, est heureux par elle ; c'est une espece de tableau qu'il a sans cesse devant les yeux, & qu'il contemple avec délices : tout ce qui le contredit est inattendu, & tend à affoiblir l'idée qu'il a de sa personne : on attaque son bonheur dans son principe, il s'irrite & anéantiroit, s'il le pouvoit, l'homme qui ose douter de ses arrêts, comme l'assassin qui attaque sa vie.

Mais ce n'est point la nature qui donne à l'homme cette vanité : combien n'a-t-elle pas pris de précautions pour le rendre modeste ? Les bornes de son intelligence, la foiblesse de son esprit & de sa personne ; les égaremens de son cœur, osons le dire, les sottises de l'un & de l'autre, car il n'est point d'homme qui ne s'en reproche ; ne sont-elles pas autant de préservatifs contre la présomption & contre la vanité, qui rendent l'homme si facile à irriter, si dur pour ceux qui le contredisent, ou qui n'ont pas pour lui le dégré d'admiration qu'il croit mériter.

Ainsi dans l'ordre de la nature, toutes les fois que la colere est inutile & injuste, la raison & l'humanité la répriment & ne la laissent agir que, lorsqu'il est nécessaire pour la conservation & pour le bonheur de l'homme ; elle n'est donc point dans le systême de la

nature, un principe de discorde & de guerre, elle ne le devient que dans les hommes que l'éducation a pervertis, ou sur lesquels la raison n'a point d'empire, qui ont conservé la délicatesse & l'ignorance de l'enfance.

Il ne sera pas inutile d'opposer à ces petits hommes durs, violens & emportés, quelques exemples propres à réprimer leurs fougues.

Deux soldats se déchaînoient contre Antigone ; ils étoient auprès de sa tente, & il les entendoit ; il souleva la toile de la tente & leur dit : éloignez-vous, de peur que le Roi ne vous entende. (1)

Philippe de Macédoine recevant une Ambassade de la part des Athéniens, demanda aux Ambassadeurs ce qu'il pouvoit faire d'agréable aux Athéniens ? C'est

(1) Plutar. Dits not. des anciens Rois.



de vous pendre, répondit Démochares un des Athéniens : toute l'assemblée fut indignée de la réponse. Pour Philippe, il fit congédier Demochares & se contenta de dire aux autres envoyés : » Athé-
» niens, dites à vos Concitoyens
» que ceux qui tiennent de sem-
» blables discours, sont plus or-
» gueilleux que ceux qui les en-
» tendent sans les punir. (1)

Auguste supporta long-temps l'Historien Timagene qui lançoit contre lui des traits de satyre, que la malignité recueilloit. Ce Prince qui ne les ignoroit pas, l'avertit plusieurs fois, mais inutilement, d'être plus circonspect. Ne pouvant le corriger, il se contenta de lui défendre l'entrée de son palais.

Que tous ceux qui se croient offensés, dit Seneque en rappor-

---

(1) *Ibid.*

tant ces faits, se rappellent ces exemples, que chacun dise en soi-même, suis-je plus puissant & plus grand qu'Antigonus, que Philippe, qu'Auguste : cependant ils ont supporté patiemment la médisance, la raillerie, les outrages. Qui suis-je donc, pour que ce soit un crime si énorme que de me déplaire, de me contredire ou de m'offenser? (1)

La raison trouve toujours dans celui même qui nous offense, un motif pour ne pas nous irriter contre lui ; dans l'enfant, c'est son âge, dans une femme, c'est son sexe, dans un inconnu, c'est la franchise & la liberté, dans l'homme de notre société, c'est la familiarité.

Lors même qu'aucun de ces motifs n'excuse l'offense qu'on nous fait ; on trouve des raisons

(1) De irâ, *l.* 3. *c.* 23. 24.



de ne pas s'en irriter dans son propre intérêt : ainsi lorsque les courtisans vouloient engager Philippe à chasser un médisant qui le déchiroit, il leur répondit : Je m'en garderai bien, ce médisant iroit porter ailleurs ses médisances. Ainsi, lorsqu'on lui rapportoit les déclamations des Rhéteurs d'Athénes contre lui : Je leur suis obligé, répondit-il, sans leurs invectives, j'aurois peut-être été ce qu'ils me reprochent d'être. (1)

Une bonne éducation peut prévenir les effets de la colere ; telle étoit l'éducation des Lacédémoniens. Quand ils alloient combattre, ils dissipoient la colere avec le son des flûtes, & sacrifioient aux Muses afin de jouir de toute leur raison. Lorsqu'ils avoient mis l'ennemi en déroute,

---

(1) Plutar. Comment il faut retenir sa colere.

ils ne le pourſuivoient point, dit Plutarque, ils manioient & retenoient leur colere, auſſi aiſément que leurs épées. Cet empire ſur les premiers mouvements de la colere eſt un des principaux objets de l'éducation Chinoiſe. » Communément on ne voit rien » d'aigre, de dur ou d'emporté » dans leurs diſcours ou dans leurs » manieres ; & cette modération » ſe remarque juſque parmi les » gens du peuple. Je me trouvai » un jour, dit le Pere Fonteney, » dans un chemin étroit & pro- » fond, ou il ſe fit dans peu de » temps un grand embarras de » charettes ; je crus qu'on alloit » s'emporter, ſe dire des injures, » & peut-être ſe battre, comme » on fait ſouvent en Europe : mais » je fus fort ſurpris de voir des » gens qui ſe ſaluoient, qui ſe par- » loient avec douceur, comme s'ils » ſe fuſſent connus, & aimés de-

» puis



» puis long-temps, & qui s'ai-
» doient mutuellement à se de-
» barrasser. (1)

ARTICLE V.

Du desir que l'homme a de corriger celui qui lui a fait du mal.

LORSQU'UN homme que nous n'avons point offensé nous attaque ou nous blesse, nous jugeons qu'il est ennemi de notre bonheur, ou qu'il le compte pour rien, & qu'il peut nous sacrifier à ses caprices ou à ses fantaisies : lors même qu'il ne nous fait point de mal, nous en craignons de sa part.

Cet état de crainte est pénible ; & nous nous efforcons d'en sortir, en changeant cette disposition à

(1) Du Halde, description de la Chine, *t.* 2 *p.* 75.

nous faire du mal, que nous supposons dans l'homme qui nous en a fait de dessein prémédité, ou par insensibilité pour nous.

Nous avons prouvé que l'homme a naturellement de la répugnance à faire du mal à ses semblables, qu'il est naturellement leur ami, qu'il desire de procurer leur bonheur, & qu'il ne fait que le mal nécessaire, pour n'être pas malheureux lui-même. Ainsi, en ne suivant que les inspirations de la nature, nous nous efforçons de changer la disposition de l'homme qui nous a fait du mal, en lui rendant service, en lui témoignant de l'amitié. Si nos efforts pour nous concilier son amitié sont inutiles, nous jugeons qu'un intérêt plus puissant l'a porté à nous faire du mal; alors nous tâchons d'arrêter l'effet de sa mauvaise volonté, ou de son indifférence, en lui faisant sentir que

nous pouvons troubler son bonheur. Nous voulons donc qu'il éprouve du mal, & qu'il sache que c'est nous qui le causons, & qu'il ne l'éprouve que parce qu'il a le premier attaqué notre bonheur.

Le desir que nous avons de faire du mal à cet homme n'est point un sentiment de haine, c'est un desir de faire du mal à un homme qui nous en a fait, sans que nous l'ayons offensé, qui desire encore de nous en faire, & qui ne peut cesser de le desirer, que par la crainte d'éprouver de notre part le mal qu'il nous fait.

L'homme qui devient l'objet de ce desir, est un ennemi toujours armé, contre lequel il nous tient sans cesse dans un état de défense. Ce desir n'a point pour objet le passé, mais l'avenir; la nature ne le fait point naître dans le cœur de l'homme pour rendre le mal

qu'on lui a fait, mais pour empêcher qu'on ne lui en fasse. (1)

Le mal que nous voulons faire à celui qui nous en fait, n'est destiné qu'à changer la disposition dans laquelle nous sommes sûrs qu'il est encore de nous en faire; & dont nous ne pouvons éviter les effets qu'en lui faisant nous-mêmes du mal, puisque sa mauvaise volonté subsiste; quoique, pour la changer, nous ayons employé tous les moyens que la raison & la bienfaisance nous fournissoient.

Lors même que la nature autorise ce desir, elle condamne comme un sentiment inhumain & barbare, la satisfaction que l'homme éprouve en rendant le mal qu'on lui a fait.

Le desir de faire du mal à celui qui nous en a fait, lorsqu'il est renfermé dans les bornes que la na-

(1) Senec. de irâ, *l.* 2. *c.* 31.

ture lui prescrit, est donc bien différent de la vengeance qui n'a pour objet que de prouver notre supériorité sur celui qui nous a offensés. Ce dernier sentiment est inhumain & bas, condamné par la raison, désavoué & puni par la nature.

Tous les peuples ont cru que le desir de punir ne devoit poursuivre que l'homme dont le cœur étoit porté au mal, qui le commettoit de dessein prémédité, sans scrupule, & sans remords. Chez tous les peuples, les suppliants devenoient des hommes sacrés, c'étoient des amis, des freres réconciliés ; leur qualité seule de suppliant éteignoit la haine, & effaçoit jusqu'au souvenir du mal qu'on en avoit reçu, & le vindicatif implacable pour le suppliant, n'excitoit pas moins d'horreur que le barbare qui violoit les loix de l'humanité. Dans ces siécles que leur

antiquité nous fait regarder comme barbares, Jupiter étoit le protecteur des suppliants, comme des Hôtes, & les prieres étoient filles de Jupiter, elles excitoient sa colere contre le vindicatif qu'elles ne touchoient pas, elles attiroient sur lui la colere & la vengeance des Dieux. Toute l'histoire ancienne nous représente la qualité de suppliant comme un titre respectable & sacré. (1)

Cette clémence naturelle est un modérateur que la nature donne au desir que l'homme a de punir celui qui lui fait du mal. C'est elle qui a par-tout élevé des asiles, & qui les a rendu inviolables pour tous les malfaiteurs involontaires, pour tous ceux qui avoient commis le crime; séduits ou entraînés par la fureur momentanée d'une

(1) Odyss. *l.* 9. *v.* 269. Hesiod. op. *v.* 327. Antiquit. Hom. *l.* 3. *c.* 15.

passion ; mais dont le cœur étoit déchiré par les remords.

Les lieux sacrés répandus par toute la terre , n'apprennent-ils pas à tous les hommes , que l'ignorance & le repentir sont des asiles naturels qui doivent arrêter la vengeance ; les Furies qui poursuivent par-tout Oreste & qui n'entrent point dans le temple d'Apollon où il s'est réfugié , n'apprennent-elles point au vindicatif, à l'homme implacable, qu'il est plus cruel que les Furies ? (1)

La vengeance n'est donc point un sentiment inspiré par la nature, c'est l'ouvrage des passions, des préjugés, de l'erreur ou de l'éducation. Telle est l'origine de la vengeance inhumaine dans les nations guerrieres, dans les grands, dans les personnes foibles, dans

(1) Æneid. *l.* 4.

les hommes ſimples & ignorants ; lorſqu'on les a trompés.

Les peuples qui négligent la culture de la terre, & qui vivent de brigandage, s'occupent principalement dans leur éducation & dans leur morale, à rendre les hommes braves & intrépides ; c'eſt à ces qualités que l'on attache principalement l'eſtime, la conſidération & la gloire. Tout ce qui pourroit avoit l'apparence de la crainte, eſt condamné comme une foibleſſe, ou mépriſé comme une lâcheté. Un homme eſt également deshonoré en s'efforçant de gagner un ennemi, en pardonnant une injure, ou en la réparant, parce que ces actions ont pour principe la crainte de reſſentir du mal ou d'en faire ; crainte qui rendroit la nation moins terrible. La vengeance eſt donc cruelle & inhumaine chez ces peuples, par une ſuite de leur

éducation & de leur constitution politique, qui sont contraires à l'état naturel de l'homme, puisque nous avons vu que la nature a departi à tous les hommes ce qui étoit nécessaire pour subsister par toute la terre, sans nuire à leurs semblables. Tels furent les Arabes, les Gaulois, &c.

Telle est la vengeance entre les hommes armés. Les hommes qui portent une arme dans la société, declarent qu'ils sont d'une grande délicatesse sur les égards; qu'ils exigent du respect, des menagements, & qu'ils traiteront en ennemis ceux qui leur refuseront ce qu'ils croient qu'on leur doit. Ils déclarent qu'ils prétendent être rédoutables & se faire craindre. Voilà naturellement les prétentions des hommes armés dans une société; voilà les idées & les sentiments qui s'établissent dans leur esprit & dans leur cœur.

Le plus léger manquement dans l'étiquette de reſpect & de politeſſe que ces hommes ſe ſont faite, leur prouve qu'on n'a point pour eux cette crainte qu'ils prétendent inſpirer ; ils exigent une réparation qui puiſſe prouver que celui qui les a offenſés les craint. L'homme par lequel ils ſe prétendent offenſés, ne peut leur accorder cette ſatisfaction, ſans ſe deshonorer : car un homme armé qui craint un autre homme armé comme lui manque de courage, & ſe rend mépriſable dans une nation où la profeſſion des armes eſt honorée ; ce qui, pour le dire en paſſant, prouve que c'eſt une contradiction d'autoriſer le port d'armes, & de défendre les duels.

Le port d'armes qui eſt le principe de cette vengeance, eſt une abſurdité. Il eſt également contraire à la nature & à la raiſon, que l'homme ſoit armé dans une



ſociété, au milieu de ſes Concitoyens, où tout le monde eſt ſous la protection & ſous la ſauve-garde des loix, où les loix ſeules doivent rendre le Citoyen malheureux, ou perſonne n'a droit ſur la vie du Citoyen. L'homme armé dans la ſociété ſe déclare le tyran de tout ce qui n'eſt pas armé, & l'ennemi de tout ce qui l'eſt; il déclare qu'il ne reconnoît point l'autorité des loix, qu'il verſera le ſang de ſes Concitoyens pour la plus legere omiſſion, ſi on ne reſpecte pas tous ſes caprices, ſi l'on ne lui accorde pas toutes ſes prétentions; il n'eſt ni dans l'état naturel de l'homme ni dans l'état de Citoyen : c'eſt un tigre au milieu des hommes.

Les ſouverains & les grands ſe vengent avec inhumanité, parce qu'ils ont étouffé le ſentiment de leur égalité naturelle avec les autres hommes. Lorſque les Rois de

l'Orient se furent persuadés qu'ils étoient d'une nature supérieure aux autres hommes, ils ne mirent point de bornes à leurs rigueurs contre ceux qui les offensoient, parce que l'offense leur parut si grande qu'elle ne pouvoit mériter de pardon, & qu'elle étoit digne de toutes les peines. L'humanité qui arrête la vengeance n'agissoit plus en faveur du malheureux, par lequel ils se croyoient offensés, parce qu'il n'y a plus de sentiment d'humanité dans l'homme qui se croit d'une nature supérieure aux autres; comme il n'y en a point dans l'homme pour l'animal qui le blesse, pour l'insecte qui le pique.

Dans les nations où les Grands sont assez ignorants & assez malheureux pour se croire naturellement d'une espéce différente des autres hommes; leur vengeance est encore excessive & inhumaine.

par les mêmes raisons : elle l'est jusque dans le noble d'hier pour le Paysan, parce que les Patentes qui l'ont anobli ont effacé en lui le sentiment de son égalité naturelle avec le paysan.

Enfin, la vengeance est souvent excessive dans les personnes foibles, & dans les ignorants que l'on a trompés.

Il est bien difficile de rassurer une personne foible contre la crainte du puissant qui l'a blessée ou offensée. Le sentiment contitinuel & vif de sa foiblesse ; le souvenir du mal qu'on lui a fait, lui rend suspectes toutes les protestations de réconciliation, de zéle & d'amitié. Pour se procurer cette sécurité sans laquelle nous avons vu qu'il n'y a point de bonheur pour l'homme ; la personne foible anéantit, si elle le peut, le fort qui l'a blessée, qui pourroit encore la rendre malheureuse, s'il

existoit, & dont l'existence seule la rend en effet malheureuse par la crainte qu'il inspire. La destruction du puissant qui a fait du mal au foible, se presente à son esprit, non comme une vengeance, mais comme le seul moyen d'échapper au péril.

Il en est de même des hommes ignorants & simples qu'on a trompés, le peu d'étendue de leur esprit les empêche de sentir la force des raisons qu'on leur donne pour les rassurer ; la vraisemblance & la possibilité sont pour eux une même chose ; ils ne voient point de dégrés dans les vraisemblances, rien ne peut les empêcher de craindre un homme qui leur a fait du mal, ils ne sont en sureté que par sa mort : sa vie les rendroit malheureux, comme nous avons vu que la crainte des animaux carnaciers, rend les hommes qui sont désarmés, assez mal-

heureux pour s'enfoncer dans des précipices & dans des cavernes, afin de se dérober à cette crainte.

Voilà l'origine de ces vengeances cruelles & inhumaines, que Mandeville regarde comme l'effet d'un prétendu instinct pour la supériorité.

Le pouvoir de faire du mal n'est pas la puissance à laquelle l'homme aspire naturellement: par sa constitution organique, il ne peut voir souffrir un autre homme sans être malheureux, & il est porté par une disposition naturelle à faire du bien à ses semblables: le mal des autres n'est nécessaire pour satisfaire aucun de ses besoins; ainsi, dans l'institution de la nature, ce n'est point en faisant du mal, mais en faisant du bien, que l'homme tend à la supériorité, & qu'il cherche à s'assurer de la condescendance des autres hommes à ses desirs, com-

me le prétend Mandeville; cet écrivain avoit pris les vices de son siécle, pour des dispositions naturelles: il pouvoit, par la force de cette logique, prouver que Londres a toujours été, & que les premiers habitans de l'Angleterre étoient habillés, & se nourrissoient comme les Anglois de notre siécle.

Je ne nie pas que l'homme ne voie avec plaisir dans sa vengeance une preuve de sa supériorité sur celui qui l'a offensé; mais dans l'ordre de la nature, cette preuve de sa supériorité ne lui plaît que comme un garant de sa sécurité: c'est à l'homme vain, foible & malfaisant par une suite de la mauvaise constitution de ses organes, que la vengeance plaît comme spectacle; l'homme simple ne desire de punir celui qui lui a fait du mal, que pour le corriger, pour se reconcilier avec lui,

& pour pouvoir aimer un homme qu'il étoit forcé de haïr. Ames dures & vaines, qui prétendez qu'il eſt naturel de haïr ſon ſemblable & ſon ennemi ! voyez Scipion verſer des larmes, lorſqu'on lui amene Syphax chargé de chaînes. Voyez-le délier lui-même les chaînes de ce malheureux prince, le conſoler, & le traiter comme un ami. (1)

Seneque connoiſſoit bien mieux la nature humaine, que Mandeville : la puiſſance de nuire eſt exécrable, dit-il, & contraire à la nature de l'homme, puiſqu'il n'eſt rien que la bienfaiſance ne lui ſoumette. Voyez, continue-t-il, voyez les élephans domptés, les taureaux dociles à la voix d'une femme & d'un enfant ; les dragons apprivoiſés, ramper dans les maiſons ſans faire de mal : nous n'é-

(1) Vie de Scipion.

craſerions ni les viperes, ni les ſerpens, ſi nous pouvions les apprivoiſer comme les autres animaux. (1)

Lorſqu'Adrien fut parvenu à l'empire, un de ſes plus cruels ennemis craignoit ſon reſſentiment; l'empereur en l'appercevant, lui cria: Vous voila en ſûreté, *evaſiſti*. (2)

Les Egyptiens s'étoient emportés avec fureur contre Conſtantin; ils l'avoient outragé, ils avoient inſulté ſa ſtatue, & en avoient défiguré la tête à coup de pierres: ce déſordre excita la colere des courtiſans; ils s'efforcerent d'exagérer le crime des Egyptiens, & preſſoient l'empereur de les punir avec la derniere rigueur, pour la ſûreté de ſa perſonne, & pour l'honneur de l'em-

(1) Senec. *ibid.*
(2) Spartian in Adriano.

pire. Conſtantin, fatigué de leurs diſcours, porta ſa main ſur ſa tête, & dit : Je ne me ſens ni mal ni bleſſure. (1)

On voit dans le code Théodoſien une loi, par laquelle l'empereur ſe réſerve la connoiſſance des médiſances, des railleries, & des libelles faits contre lui, & défend expreſſément d'en punir les auteurs, parceque, dit cet empereur, » s'il en ont uſé ainſi par légereté d'eſprit, il faut de mon » côté uſer de mépris; ſi c'eſt par » folie, je leur dois dela commiſération, & ſi c'eſt pour m'offenſer, je leur pardonne. (2)

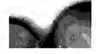
Louis XII, à ſon avénement au trône, déclara qu'il pardonnoit à tous ceux qui l'avoient offenſé. Lorſqu'il entra dans Gènes, dont les citoyens lui étoient infidéles,

(1) Chriſoſt. *t.* 1. hom. 20,

(2) Cod. Theod. *t.* 3, *n.* 43.

il prit pour devise la reine des abeilles, avec cette inscription; *notre roi n'a point d'aiguillon*; & il pardonna aux Génois.

La clémence d'Adrien, de Constantin, de Théodose, de Louis XII, ont-elles affoibli leur autorité, ébranlé leur puissance, ne prouve-t-elle pas mieux leur grandeur, la supériorité, l'élévation de leur courage, que la mort ou l'exil de leurs ennemis? La vraie grandeur n'est pas de commander à vingt ou à cent mille forcenés, qui sont toujours prêts à faire tous les maux qu'on leur ordonnera de faire, c'est de ne les employer que pour le bonheur de l'humanité: l'homme qui se venge cruellement, a été vivement blessé, il craint de l'être encore: l'homme qui pardonne ne craint pas: le pardon prouve donc en effet la puissance & la grandeur, mieux que la vengeance: une



pierre jettée dans une grande mer, dit le poëte Sadi, n'excite point une tempête, ni une injure dans une grande ame.

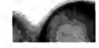
Les anciens ne prononçoient point le nom de Jupiter, sans lui donner les attributs de la bonté, & de la puissance qui le rendoient le premier des dieux, mais jamais ils ne l'ont appellé très-puissant, qu'ils ne l'aient auparavant qualifié très bon. Jupiter, *Optimus*, *Maximus:* voila ses titres pour mériter les hommages des hommes.

Ce n'étoit point par le spectacle des nations vaincues ou enchaînées, qu'Antonin représentoit la grandeur & la puissance impériale, c'étoit sous l'emblême de la foudre qui reposoit sur un coussin, c'est sous ce symbole qu'il a voulu que les médailles le fissent connoître à la postérité.

Ce que nous avons dit, prouve

que dans l'inſtitution de la nature, le deſir de faire du mal à l'homme qui nous en a fait, eſt un principe de Sociabilité, puiſqu'il tend à détruire dans l'homme le deſir de faire du mal, & qu'il eſt bien différent de la vengeance : la vengeance eſt une barbarie que la nature déſavoue ; c'eſt l'ouvrage du préjugé, de l'erreur, de l'éducation ; & tel eſt l'ordre de la nature que l'homme ne peut franchir les bornes qu'elle a preſcrites au deſir de punir celui qui a fait du mal, ſans s'expoſer aux plus grands maux.

Voyez dans l'hiſtoire des malheurs de l'humanité, ceux que la vengeance a produits, vous y trouverez des meurtres, des empriſonnemens, des parricides, des villes ravagées, des trônes renverſés, des empires floriſſants convertis en déſerts : par-tout vous voyez la vengeance également



funeste à celui qu'elle anime, & à celui qui en est l'objet : par un ordre immuable de la nature, l'excès & le malheur s'accompagnent constamment : elle a voulu que les effets funestes de la vengeance apprissent aux hommes qu'elle ne leur permet que le mal nécessaire pour rétablir l'ordre de la société ; qu'au-delà de ce qui est nécessaire pour corriger le malfaisant, elle a placé le désordre, les malheurs, les remords pour punir le vindicatif.

La nature a voulu que ces malheurs mêmes fussent utiles à l'humanité : elle a, comme nous l'avons vu, doué l'homme de raison & de mémoire ; la mémoire conserve les faits qui l'intéressent ; la raison en découvre les causes : elle lie les idées des causes & celles des effets : elle devient prévoyante : l'homme éclairé par la raison & par l'histoire, voit l'idée

de la vengeance avec l'image des effets funestes qu'elle a produits; il ne peut ni éprouver le desir de faire du mal, ni sentir naître audedans de lui-même les premiers mouvemens de la vengeance, sans que l'image effrayante de ces effets, s'offre à son esprit. L'humanité, la clémence que la vengeance avoit étouffées, renaissent dans le cœur de l'homme offensé; elles prennent en quelque sorte sous leur protection l'homme qui a fait du mal, & ne permettent contre lui que ce qui est nécessaire pour le faire rentrer dans l'ordre, en changeant la disposition qu'il paroissoit avoir à faire du mal.

Une génération transmet à la génération suivante, ses observations, ses expériences: ainsi par une institution sage de la nature, les malheurs produits par la vengeance deviennent des exemples

&

& des leçons utiles à toute la terre : le plaisir d'instruire, & le besoin de connoître, les communiquent à tous les hommes, & les conservent dans tous les siécles.

C'est ainsi que la curiosité de l'esprit, qui ne paroît aux hommes superficiels, que l'effet de l'oisiveté & le partage des hommes inutiles, se lie avec le systême de la Sociabilité, & contribue au bonheur des hommes, non-seulement par le plaisir qu'elle leur procure, mais encore par la terreur qu'elle inspire au méchant.

L'historien, le littérateur, le philosophe qui consacre & qui rappelle la mémoire des effets de la vengeance, est un moniteur zélé qui apprend au méchant, au vindicatif le malheur qu'il se prépare : il ouvre à ses yeux l'abîme dans lequel il va se précipiter, & que son ignorance lui ca-

choit : ſi les malheurs que produit la vengeance ſont inutiles, ce n'eſt qu'à cette portion d'hommes qui ne font point uſage de leur raiſon.

Nous avons découvert juſqu'ici ſix inclinations dans l'homme conſidéré comme ſenſible, ou comme penſant, l'humanité, la reconnoiſſance & l'amitié, la haine, la colère & le deſir de corriger celui qui nous a fait du mal : trois le portent à s'unir à ſes ſemblables, & à procurer leur bonheur : trois tendent à l'empêcher de s'en ſéparer, & de leur faire du mal ; elles ſont toutes dans le cœur de chacun des hommes, pour le porter à la bienfaiſance, & pour le ſoulever contre la méchanceté : les trois premieres produiſent dans le cœur de chaque homme un poids, une force intérieure qui le conduit à la paix, & qui le rend bienfaiſant par l'attrait du plaiſir :

les trois dernieres produisent hors de chaque homme une puissance redoutable qui l'éloigne de la méchanceté par la terreur, par les désagrémens, & par le malheur.

ARTICLE SIXIEME.

Des Jugemens des hommes sur le principe de leurs actions, & des sentimens d'amour & de haine, d'estime & de mépris qui les accompagnent.

TOUT ce qui cause de la douleur est l'objet de l'aversion & de la haine de l'homme; tout ce qui lui procure du plaisir, est l'objet de son amour.

S'il n'étoit que sensible, il attaqueroit ou fuiroit l'objet qui lui cause du mal, & s'approcheroit de l'objet qui lui cause du plaisir.

Mais l'homme est capable de

raisonner, de comparer entre eux les objets qui agissent sur ses organes, d'en rapprocher les idées, de reconnoître leur liaison & leurs rapports, & par conséquent de découvrir les causes ou les principes qui les déterminent à faire du bien ou du mal : voyons les effets de cette recherche sur l'esprit & sur le cœur de l'homme.

L'homme n'est point naturellement méchant ; aucun des besoins qu'il reçoit de la nature, ne le porte à faire du mal : lorsqu'il le voit commettre, il suppose dans le cœur du malfaisant, de l'indifférence pour les autres, ou un penchant à leur nuire, penchant qu'il ne tient point de la nature, & qui se présente à l'esprit ; premiérement comme une dégradation de l'homme ; secondement comme une qualité mauvaise & odieuse.

L'idée de la méchanceté est

donc toujours accompagnée d'un ſentiment de haine & d'indignation ou de mépris ; elle ne s'offre jamais à ſon eſprit, que comme un mal ; il craint d'être méchant ; il eſt en garde contre tous les mouvemens de ſon cœur, qui le portent à faire du mal : ce n'eſt pas ſeulement par une indulgence naturelle qu'il n'eſt pas malfaiſant, c'eſt par réflexion, par principe ; ce n'eſt pas ſeulement l'humanité qui l'empêche de nuire, c'eſt l'autorité de la raiſon, c'eſt l'amour propre éclairé.

Il eſt aiſé de concevoir comment les actions utiles au bonheur de la ſociété, produiſent des jugements & des ſentiments oppoſés : un eſprit droit qui recherche ce qui détermine un homme à faire du bien aux autres, juge qu'il eſt animé de deſir de les rendre heureux ; il voit en lui un être qui ſemble oublier ſon propre bon-

heur, & négliger d'en jouir, pour s'occuper du bonheur des autres: il voit dans le bienfaiſant une qualité qui le rend ſupérieur aux autres hommes: il voit que la bienfaiſance lui procure un plaiſir qui lui fait oublier tous ſes avantages. Il ſe forme dans ſon eſprit un jugement, par lequel il prononce que la bienfaiſance eſt une qualité eſtimable, & une ſource de bonheur.

Tous les hommes jugent donc naturellement qu'il eſt bon d'être bienfaiſant; & ce jugement devient un principe qui s'unit à la bienfaiſance naturelle, & qui dirige les actions de l'homme vers l'utilité des autres.

En douant l'homme du ſentiment de l'humanité, la nature ne permet pas qu'il ſoit malfaiſant ou inſenſible pour le malheureux qui l'invoque; en rendant agréable pour lui le bonheur des autres, elle l'empêche de le troubler; en

lui accordant la raiſon qui fait eſtimer la bienfaiſance comme une qualité précieuſe, comme un avantage, elle l'oblige pour ainſi-dire à ſortir de lui-même, à chercher ſon bonheur dans les actions qui rendent ſes ſemblables heureux, & elle récompenſe le bienfaiſant par un plaiſir plus délicieux & plus pur que les plaiſirs des ſens: elle attache aux objets du luxe & de la volupté, la ſatiété, le dégoût & l'ennui, mais elle unit inſéparablement le plaiſir à la bienfaiſance.

Lorſque Xerxès eut propoſé une récompenſe à ceux qui inventeroient un nouveau plaiſir; chaque découverte que l'on faiſoit épuiſoit la reſſource de ſon bonheur, & le rendoit moins capable d'être heureux: le bonheur de Tite au contraire, augmentoit à meſure qu'il multiplioit ſes bienfaits.

Ainsi l'homme, en reflechissant sur le principe de ses actions, connoît par la lumiere de la raison, que la nature attache le bonheur à la bienfaisance, qu'il en est la récompense, & que le bonheur qu'il procure aux autres, est la mesure de celui qu'il ressent : ce jugement devient un principe qui dirige les actions de chaque homme vers le bonheur des autres, lorsqu'il n'y est pas déterminé par un plaisir présent & actuel, lors même qu'il faut essuyer quelque dégoût, ou vaincre quelque répugnance, parcequ'il rend présent à l'esprit le bonheur attaché aux actes de bienfaisance : la vûe de ce bonheur fait disparoître le désagrément capable d'arrêter la bienfaisance naturelle, par le moyen des jugements que l'homme porte sur ses actions, la nature tend à rendre dans chaque particulier la bienfaisance aussi



utile qu'elle le peut être au bonheur général; elle empêche que l'homme n'emploie à se procurer un bonheur personnel & particulier, les talents & les forces qu'elle lui accorde.

Personne ne voit un malheureux sans éprouver de la douleur, ni un homme heureux, sans ressentir du plaisir : quiconque est témoin d'une action de bienfaisance, éprouve donc du plaisir, & partage en quelque sorte le bienfait; il juge que l'homme bienfaisant qu'il voit, est supérieur aux hommes inutiles & insensibles; il pense avec plaisir à ses qualités; il desire de s'unir à lui, de lui être utile, de lui faire connoître tous les jugements qu'il porte sur sa personne, d'augmenter & de fortifier, s'il le peut, les dispositions de son cœur pour la bienfaisance.

La réunion de toutes ces affec-

tions, est ce que l'on nomme estime, c'est-à-dire, un sentiment refléchi de respect, un desir sincere d'être utile à l'homme bienfaisant, un commencement d'amitié tendre & confiante; qui tend à unir à lui tous ceux qui le connoissent, à les rendre dociles à ses impressions, émulateurs de ses qualités, imitateurs de ses vertus.

Un homme bienfaisant est un centre vers lequel l'estime porte tous les hommes: sa présence féconde le principe de la bienfaisance naturelle: ses actions sont pour ainsi dire des semences de vertus qu'il jette dans tous les cœurs.

C'est ainsi qu'Orphée réunit & adoucit les hommes Sauvages; que Thesée animé par l'exemple d'Hercule, fit la guerre aux méchans. (1)

(1) Plutarq. Vie de Thesée.

On n'accorde point cette estime à l'homme qui fait des actions utiles, mais qui les fait par un intérêt personnel; on n'éprouve point ce sentiment de vénération & d'attachement pour l'homme vain, pour le mercenaire, pour l'ambitieux, pour l'intriguant.

Lorsque l'homme ne fait pas le bien, par un sentiment de bienfaisance pure & généreuse, il donne nécessairement quelque indice de vanité, d'intérêt, ou de cupidité: lors même qu'il fait du bien, ou qu'il rend service, il ne peut être toujours en garde, pour cacher ses vrais motifs; il y a nécessairement des occasions où il les manifeste sans y penser, sans s'en appercevoir, & même quelquefois malgré lui; en un mot, il est impossible qu'agissant toujours par un esprit d'intrigue, de cupidité, d'ostentation & de

vanité, il masque toujours ces motifs, & qu'il les dérobe toute sa vie aux réflexions de ses amis, aux recherches de ses ennemis, aux yeux de tous ceux avec lesquels il vit : on découvre donc le véritable principe de ses actions : on juge qu'il desire de paroître bienfaisant, & qu'il n'a point de plaisir à l'être ; que ce sont les éloges ou la célébrité qu'il aime, & non pas les hommes ; qu'il seroit malfaisant, si en faisant du mal, il acquéroit de l'argent, du crédit ou de la célébrité : il se présente alors à l'esprit comme un homme qui n'a ni élévation, ni grandeur d'ame, ni force dans le caractere ; que le plus petit obstacle peut empêcher de faire le bien ; que le plus foible éloge peut engager à faire le mal ; qui prétend au titre de grand homme, à l'amour, à la vénération, à l'admiration du public, & qui n'est qu'un pau-

vre petit homme, esclave du plus vil intérêt, la dupe ou le joüet, d'un adulateur, d'un complaisant, d'un valet; il est odieux, ridicule & méprisable, & chacun craint de lui ressembler, & de faire le bien par les motifs qui le font agir: ainsi l'examen que l'homme fait du principe de ses actions, & de celles des autres hommes, est une espèce de censure naturelle que chacun exerce sur tous les hommes, & sur lui-même; qui fait naître dans toutes les ames l'aversion & le dégoût pour la vanité, pour l'ostentation, pour l'intrigue, & pour tout ce qui peut altérer la bienfaisance naturelle.

La nature ne veut donc pas seulement que l'homme fasse le bien; elle veut encore qu'il le fasse par un sentiment de bienfaisance pur & généreux, afin qu'il soit plus constamment &

plus invariablement bienfaisant.

Ce sont ces principes qui ont toujours dirigé le public dans la distribution de son estime & de son amour : il n'importe pas seulement au public que les hommes fassent du bien ; il importe à son bonheur, qu'ils le fassent par un principe de bienfaisance & de vertu : il refuse son estime aux actions héroïques mêmes, lorsque l'homme qui les fait, a donné lieu de soupçonner qu'elles peuvent n'avoir pas la vertu pour principe : ainsi, lorsque Thémistocles refugié chez Xerxès, aima mieux se donner la mort, que de commander l'armée de ce Monarque contre les Athéniens, qui l'avoient banni, sa mort ne l'honora point; on soupçonna qu'il avoit redouté les talens de Cimon, qui commandoit alors les forces d'Athènes, & qu'il avoit craint de ternir par

quelque défaite, la gloire qu'il s'étoit acquise. (1)

Les talens d'Alcibiade, ses exploits militaires, les services qu'il avoit rendus à sa patrie, ne lui obtinrent point cette estime dont jouirent Aristide & Phocion.

N'espérez donc pas d'obtenir l'estime du public, si vous n'êtes bienfaisant, qui que vous soyez, & quelque talens que vous ayez: vous pourrez exciter l'admiration; vous ne serez jamais recommandables, fussiez-vous accablé de distinctions, & comblé de richesses; vous ne serez aux yeux du public qu'un mercenaire récompensé, & jamais un homme illustre. Jamais votre nom n'excitera cette estime accompagnée de respect & d'amour qu'excite le nom des hommes bienfaisans.

On délibéroit à Sparte sur le

(1) Plutarq. Vie de Thémistocle.

parti qu'il falloit prendre dans des circonstances difficiles & dangereuses : un Spartiate sans probité, proposa un parti sage, & le seul qui pût sauver Lacédemone : on approuva son avis, mais on le fit proposer dans l'assemblée par un citoyen vertueux, parceque Sparte ne vouloit pas devoir son salut à un homme sans vertu. (1)

C'est ainsi que le public juge les talens, même dans les nations moins vertueuses que les Lacédémoniens : dans ces nations même où la corruption régne, le public toujours incorruptible, éprouve toujours un dépit secret, lorsqu'il pense qu'il doit ses succès & son bonheur à un homme sans bienfaisance & sans vertu, dont il admire les talens, dont il méprise le cœur, & qu'il craint.

Les grands talens sont une es-

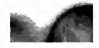
(1) Plutarq. Vie de Lycurgue.

pèce de puiſſance, & la puiſſance ſans la bienfaiſance eſt un fléau; ou peut le devenir, elle eſt par conſéquent toujours odieuſe.

N'eſpérez pas que la poſtérité ſoit plus indulgente: qui que vous ſoyez, la renommée lui fera paſſer vos actions & vos ouvrages, les louanges données à vos actions & à vos ouvrages, & le mépris ou l'indignation pour votre perſonne, ſi vous avez mérité l'un ou l'autre. Le tribunal de l'hiſtoire exiſte chez tous les peuples; mille monumens, mille écrits perpétueront vos injuſtices, ſi vous en avez commis; vos vices, ſi vous en avez eu: le ſouvenir de vos vices & de vos injuſtices s'unira inſéparablement à votre idée; en ſe rappellant votre caractere, chacun dira comme les Lacédemoniens, pourquoi cet homme a-t-il fait telle action honorable & vertueuſe? c'eſt ainſi que le temps nous a tranſmis

l'avarice de Seneque, & les choses admirables qu'il a dites sur le mépris des richesses ; en admirant ses écrits, tous les lecteurs ne disent-ils pas : pourquoi cet homme a-t-il si bien écrit sur le désintéressement & sur la bienfaisance ? la beauté de ses idées, le charme de son style n'excite aucun intérêt pour sa personne.

La gloire des succès, la supériorité des talents ont-elles pu dérober les hommes fameux à l'aversion & au mépris, à la haine & à l'indignation que méritoient les vices de leur cœur, la bassesse de leur ame ? nous sentons-nous affectés des mêmes sentimens, lorsque nous lisons l'histoire de Timoléon & de Sylla, d'Epaminondas & de Marius, d'Alexandre le Grand & de Cambyse, de Scipion & d'Annibal, de Charlemagne & de Bajazet, de Louis XI & de Louis XII.



Le régne d'Auguste ne nous intéresse-t-il pas, principalement par les traits de clémence & de bonté que l'histoire nous en raconte, par la paix qu'il fit régner sur la terre, & par la comparaison secrette que nous faisons de son gouvernement avec l'état de Rome, sous le triumvirat & sous les Empereurs qui lui succéderent.

Ne disons donc pas aux hommes célébres & fameux, que le temps fera disparoître leurs vices; apprenons-leur au contraire, qu'il les révélera tous, qu'aucune adresse ne peut en dérober la connoissance au public, ni les soustraire à sa censure : que le public juge encore aujourd'hui les morts, comme il les jugeoit chez les Egyptiens; que si le public ne les prive plus aujourd'hui de la sépulture, comme faisoient autrefois les juges de l'Egypte; comme eux il imprime à leur mémoire

une flétrissure éternelle, & que tandis que l'adulation & la bassesse chargent leurs tombeaux de titres fastueux & magnifiques, le public attache à leurs noms des épithètes avilissantes, des surnoms déshonorans, & odieux. Apprenons ces vérités à tous les hommes qui aspirent à la célébrité, à une réputation durable; qu'elles rendent la bienfaisance inséparable des talents, & qu'elles fassent trembler le méchant au milieu même de ses succès.

ARTICLE VII.

Du desir de l'estime & de la crainte du mépris.

L'ESTIME renferme une idée avantageuse de la personne qui en est l'objet, de l'empressement pour lui plaire, des témoignages extérieurs de ces sentiments, pro-

portionnés aux qualités, aux talents de la personne qu'on estime, à leur utilité pour la société.

Rien n'est donc plus intéressant pour l'homme, que de mériter l'estime des autres. Les avantages qu'elle procure, & l'amour du bonheur en allument le desir dans tous les cœurs.

L'enfant ambitionne l'estime de ses supérieurs, & de ses pareils; le Sauvage pour l'obtenir dans sa nation, s'expose aux plus grands périls; il veut même mourir avec celle de ses ennemis: il endure sans se plaindre, les tourments les plus cruels; il expire en chantant.

Presque toutes les nations anciennes avoient des Poëtes destinés à transmettre à la postérité, les actions héroïques des guerriers; par-tout les peuples ont regardé l'amour de l'estime comme la puissance créatrice des talents, com-

me un principe fécond en vertus morales & civiles : par-tout l'amour de l'estime a donné une action, une force, une constance à l'épreuve des périls, invincible aux passions, capable de balancer l'empire des besoins primitifs, & souvent supérieure à l'amour de la vie.

Nous avons vu que les hommes n'accordent de l'estime, accompagnée d'attachement, de respect & de zèle, qu'aux talents, à la puissance, à la force consacrées par la bienfaisance au bonheur des autres. Ainsi le desir de l'estime, fait naître les talents utiles ; il les développe ; il les tourne tous vers le bonheur de l'humanité.

Un homme estimé voit une multitude d'hommes, au bonheur desquels il contribue ; il jouit du bonheur qu'il procure, puisque, par son organisation, il ressent le bonheur des autres : il voit ceux dont il mérite l'estime, veiller à sa



ſûreté, concourir à ſon bonheur : il voit ces ſentiments dans ceux dont il a mérité l'eſtime ; il les y voit, dis-je, lors même qu'ils ne lui en donnent point de témoignages extérieurs : ſon ame n'éprouve jamais cette inertie, cette langueur inſéparable de la ſatiété, & du loiſir de l'homme puiſſant & conſidérable, mais inutile : le bonheur de ceux dont il a mérité l'eſtime, l'intéreſſe ; il s'en occupe, il cherche de nouveaux moyens de le procurer.

Le Grand, le Magiſtrat, le Citoyen diſtingué, qui a obtenu l'eſtime du public, qui deſire de la conſerver & de l'augmenter, croit ſes devoirs trop importans, ſes obligations trop étendues, pour chercher ſon bonheur dans les amuſements, dans les diſtinctions, dans l'éclat que procurent le luxe & les richeſſes : les palais, les équipages ſomptueux ou élé-

gants, les fêtes, les spectacles ne sont à ses yeux que les ressources de l'ennui & de la vanité ; ainsi l'amour de l'estime est en même temps, & un principe de vertu, & un préservatif contre la cupidité, contre les passions & contre le luxe qui rendent les hommes ennemis du bonheur général & injustes.

Par ce que nous avons dit sur la nature de l'estime ; les avantages qu'elle procure, consistent, premierement, à mettre sous les yeux de l'homme qui l'obtient un spectacle agréable, en lui offrant des hommes heureux ; secondement, en le rendant cher & précieux aux autres hommes, & par conséquent en méritant une protection particuliere de leur part, pour ses talents & pour sa bienfaisance : dans l'institution de la nature, le desir de l'estime ne va point au-delà de ces avantages ;

ges; & tous les hommes utiles peuvent ſans s'exclure, & ſans ſe nuire, jouir de l'eſtime du public, & des avantages qu'elle procure.

Comme l'eſtime embraſſe, non-ſeulement tout ce qui eſt utile à l'humanité en général, mais encore ce qui eſt utile aux particuliers; elle eſt la protectrice de tous les hommes utiles & bienfaiſants; elle excite la haine & l'indignation contre ceux qui veulent leur nuire ou les rabaiſſer: ainſi le deſir de l'eſtime developpe les talens utiles, & porte tous les hommes de talent & de mérite à aider ceux qui deſirent de les imiter, ou même de les égaler.

Voilà quels ſont les effets du deſir de l'eſtime; il porte l'homme à conſacrer ſes talents, ſes lumieres & ſes forces au bonheur général.

L'homme qui ne deſire point l'eſtime des autres, & qui ne fait

rien pour la mériter, n'excite point leur attention. Perſonne ne voit en lui les qualités pour leſqueles l'homme s'eſtime ſoi-même, ni aucune des inclinations utiles au bonheur des hommes; il eſt nul par rapport aux autres hommes; ils ne lui témoignent ni eſtime ni attachement; il eſt au milieu d'eux, comme s'il n'étoit pas; on ſe détourne à ſon approche, comme à la rencontre d'une borne, ou d'un obſtacle; il eſt vil, il eſt mépriſable, il rentre dans la claſſe des animaux, il n'a plus de défenſeurs, de protecteurs, d'amis, ni de ſemblables; il retombe en quelque ſorte dans le néant; il ne peut réflechir ſur ſon état, ſans en être effrayé, ſans deſirer de mériter l'eſtime & l'attachement des autres hommes, ſans s'efforcer de l'obtenir: la crainte de l'aviliſſement & du mépris, arrache donc l'homme à la pareſſe & à

l'inertie; elle l'empêche de se faire un bonheur particulier, &, pour ainsi dire, solitaire; elle l'oblige à s'occuper du bonheur des autres.

Si l'homme est puissant, la crainte du mépris l'empêche d'abuser de sa puissance, & de négliger d'en faire usage pour le bonheur général. Les hommes, comme nous l'avons dit dans l'article précédent, réflechissent sur le principe de leurs actions, & de celles des autres hommes; ils ne peuvent voir que l'homme puissant abuse de son pouvoir, ou néglige de l'employer pour le bonheur général; sans juger qu'il fait peu de cas de l'estime des hommes, & qu'il est insensible à leurs malheurs; il n'a plus à leurs yeux rien de ce que les hommes estiment, & de ce qu'ils aiment dans eux-mêmes & dans les autres hommes; il est donc avili & dégradé dans leur esprit; ils le jugent in-

digne du respect & des égards attachés à sa place ou à sa dignité ; ils jugent qu'il posséde injustement sa puissance, ils ne lui sont soumis, ils ne le respectent qu'extérieurement & avec répugnance, parce que l'homme se croit avili & dégradé, lorsqu'il obéit à l'homme qu'il méprise : l'homme puissant qui s'est avili par l'abus de sa puissance, rencontre par tout le dedain, l'insulte & l'outrage ; il se voit environné d'ennemis ; sa puissance s'évanouit ; il tombe en effet dans l'état de foiblesse, où l'homme désarmé seroit au milieu des bêtes feroces ; dans cet état où l'homme sent si vivement le besoin de se concilier l'estime & l'attachement de ses semblables, où il est porté à les aimer.

Si au lieu de se les attacher par la bienfaisance, il veut les contenir par la terreur ; tout se ligue

contre lui ; tout conſpire à ſa perte : rien n'eſt donc plus funeſte au bonheur de l'homme puiſſant ; que l'aviliſſement ou le mépris ; & par l'ordre immuable de la nature, l'homme puiſſant tombe dans l'aviliſſement, lorſqu'il abuſe de ſon pouvoir, ou qu'il néglige de l'employer pour le bonheur général.

Les Hiſtoires de toutes les nations atteſtent ces effets de l'aviliſſement & du mépris. Il n'en eſt point qui n'offre des Citoyens, des Magiſtrats, des Grands, des Souverains mêmes que l'aviliſſement a dépouillés de leur puiſſance, & fait rentrer dans le néant : malgré le reſpect des anciens Aſſyriens pour leurs Rois, ils mépriſerent Sardanapale ; il tomba dans l'aviliſſement, parce qu'il n'employoit ſa puiſſance qu'à ſatisfaire ſa ſenſualité, ſon luxe & ſa paſſion pour la débauche ; il perdit l'empire & la vie. Ce fut

le mépris qui arma les peuples & les conjurés contre Astyages, contre Xerxès, contre Vitellius, contre Julien, contre Heliogabale, contre Gallien, &c. Ce fut le mépris & l'avilissement qui précipita de leur thrône Childeric, Venceslas, Sanche de Portugal, Edouard & Richard second, Henri VI. &c.

Le mépris éteint tous les sentiments qui rendent le magistrat, le grand & l'homme riche, aimable & cher à ses concitoyens, sa supériorité leur devient odieuse, incommode, & bientôt insupportable; il ne trouve ni confiance ni docilité, il ne peut remplir les devoirs de sa charge ou de sa place, il en est en effet dépouillé par le mépris & par l'avilissement; & si malgré le mépris du public il ose conserver sa place, il devient l'objet de l'horreur & de l'indignation générale.

Les effets de l'avilissement sont donc effrayants pour tous les hommes puissants, & la crainte de l'avilissement & du mépris les oblige à consacrer leur puissance & leur autorité au bonheur général.

Par le desir de l'estime, la nature éleve l'homme à la puissance ; par la crainte du mépris, elle l'empêche d'abuser de la puissance à laquelle il s'est élevé : par l'avilissement & par le mépris elle le dépouille de sa puissance, s'il persévere dans l'abus qu'il en fait.

Cette même crainte fait rentrer dans l'ordre de la bienfaisance l'homme vain & glorieux ; l'homme d'ostentation & de faste qui ne se complaisent que dans des distinctions extérieures & puériles, qui veulent plutôt causer de l'étonnement & obtenir des éloges & des hommages, que mériter cet attachement, ce res-

pect intérieur qu'inspirent la bienfaisance & la vertu.

Les hommes sont portés naturellement à aimer & à estimer ; tout homme qui ambitionne l'estime des autres, attire leur attention : ils la donnent cette attention à tout ce qui leur paroît extraordinaire, utile & singulier.

Mais nous avons vu qu'ils recherchent les principes & les motifs des actions des hommes, & qu'ils les découvrent ; ils reconnoissent donc bientôt que le glorieux, l'homme vain & fastueux, n'a aucune des qualités estimables, qu'il se soucie peu de l'estime, ou qu'il prétend l'obtenir par des moyens que la raison condamne, par des choses qui ne supposent aucune des qualités, qui dans l'ordre de la nature, doivent faire naître l'estime. La prétention de ces hommes à l'estime, & à la considération, est une injure faite

au public. On ne se contente donc pas de mépriser le glorieux, l'homme vain & fastueux, on veut qu'il sache qu'il est en effet méprisé, on veut qu'il soit ridicule & méprisable à ses propres yeux, & par les choses par lesquelles il espéroit obtenir du respect & de la considération, on se venge par ce moyen, de l'injure qu'il a faite, de la fatigue qu'il a causée inutilement, & de l'illusion qu'il a voulu faire.

Par le mépris, l'homme est en quelque sorte anéanti dans l'esprit des autres; par la dérision & par le dedain, on l'anéantit en quelque sorte à ses propres yeux, on veut le forcer à se mépriser lui-même, on lui fait sentir qu'il ne peut rien contre les autres, & qu'ils peuvent tout contre lui, qu'ils ne prenent aucun intérêt à sa conservation & à son bonheur. (1)

(1) Voilà pourquoi le railleur & le persiffleur

Il n'est point pour l'homme vain, de spectacle plus affligeant: pour s'en garantir, il est forcé d'imiter les hommes estimables, & de se concilier le public par des actes de bienfaisance, par des procédés honnêtes, auxquels il ne se seroit jamais porté sans la crainte du mépris. Le desir de l'estime & la crainte du mépris, sont donc dans ces hommes le supplément de la bienfaisance naturelle, & deux motifs puissants qui agissent sans cesse sur l'homme pour le rendre utile à la société.

---

qui attaquent les hommes de cette espece font rire & plaisent, ce sont des especes de correcteurs, ou d'exécuteurs de l'animadversion publique. Nous applaudissons alors au persifflage & à la raillerie que nous méprisons & qui nous indigne lorsqu'elle a pour objet l'homme honnête & estimable, parce qu'alors nous voyons dans le railleur & dans le persiffleur un homme qui n'a pas assez d'esprit pour discerner ce qui est ridicule de cequi ne l'est pas & qui n'estime pas plus l'homme honnête, simple, modeste & vrai, que le glorieux, que le singulier, que l'homme vain & faux.



La crainte du mépris n'est pas seulement un motif qui porte l'homme à se rendre utile aux autres : elle est un principe réprimant pour le vicieux, & pour le méchant. Le mépris comme nous l'avons vu, anéantit l'homme vain & inutile, aux yeux de la société : il le place dans la classe de ces reptiles dont on ignore l'existence. Mais ce mépris manifesté à l'homme qui veut nuire, le tire de l'oubli, l'expose à l'indignation publique. La flétrissure attachée à sa personne, l'anéantit pour ainsi dire à chaque instant, & lui fait sentir son anéantissement ; on ne lui laisse d'existence que pour sentir son néant ; pour le faire connoître à tous les hommes, & pour leur apprendre qu'on n'a connu l'existence de l'homme flétri, que par l'effort qu'il a fait pour nuire aux autres. Chaque instant lui fait sentir qu'il

n'exiſte que par la clémence de la ſociété, ou plutôt qu'elle ne le conſerve que pour ſervir d'exemple & d'épouvantail au vice & à la méchanceté.

La corruption ne peut jamais aller juſqu'à rendre le vicieux indifférent ſur cet état: les ſupplices & les tortures ſont plus effrayantes pour l'imagination, mais elles ſont en effet moins terribles.

Une des loix de Charondas ordonnoit que tous ceux qui ſeroient convaincus de calomnie, ſeroient conduits par les rues, portant ſur la tête une couronne de romarin, comme pour faire voir à tout le monde qu'ils étoient au premier rang de la méchanceté. Pluſieurs de ceux qui furent condamnés à cette fâcheuſe eſpece de triomphe, ſe donnerent la mort pour prévenir l'ignominie.(1)

(1) Diod. *l.* 12.

Ce sage Législateur connoissant le pouvoir de la crainte du mépris sur le cœur humain, l'avoit substituée autant qu'il avoit pu, aux supplices : ainsi au lieu que les autres Législateurs avoient décerné la peine de mort, contre ceux qui quittoient leur rang à l'armée, ou qui refusoient de prendre les armes pour le service de la patrie, Charondas les condamnoit à être exposés trois jours de suite dans la place publique en habit de femmes.

Ce fut en developpant cette crainte dans l'ame des Athéniens ou plutôt en la ranimant qu'Epiménide rendit Athènes soumise à tout ce qui étoit juste; ce fut pour que jamais ce sentiment ne s'affoiblît, qu'il érigea dans Athènes un temple à l'ignominie & à l'impudence. (1)

---

(1) Il paroît que Ciceron s'est trompé sur

C'étoient deux divinités protectrices que le foible invoquoit contre l'oppresseur : deux divinités vengeresses qui annoncoient au puissant qui abusoit de sa force, au riche injuste qui étouffoit

---

l'esprit de cet établissement. » Ce qui n'est pas » supportable, dit-il, c'est qu'Athènes ait élé» vé un temple à l'ignominie & à l'impuden» ce ; car s'il est à propos de consacrer les ver» tus, il est indigne que l'on fasse le même » honneur aux vices. (de legib. *l.* 2. *c.* 8.)

Pour juger s'il a raison, remontons à l'origine de cet établissement. Cylon ayant voulu s'emparer de la citadelle d'Athènes, & son entreprise n'ayant pas réussi, il prit la fuite, & ses compagnons se réfugierent dans le temple de Minerve qui étoit un asile sacré : l'Archonte Megaclés leur persuada de venir se présenter en jugement ; & comme ils ne pouvoient se résoudre à quitter leur asile, il leur conseilla d'attacher un fil à la statue de la Déesse, leur faisant entendre, que pendant qu'ils tiendroient ce fil, ils ne seroient pas moins en sureté que dans le temple de Minerve ; mais le fil s'étant rompu quand ils furent devant le temple des Furies, Megaclès & ses collégues les massacrerent. Cette action infâme souleva beaucoup de monde, les partisans de Cylon reprirent le dessus, la discorde étoit

dans son cœur la crainte du mépris, que la honte & l'infamie seroient leur partage.

Les hommes puissants & riches sont ordinairement environnés de flatteurs & d'hommes intéressés,

dans Athenes & tous les esprits étoient troublés par des craintes superstitieuses. Pour rétablir le calme, on appella Epimenide : ce fut dans cette circonstance qu'il dédia une chapelle à l'ignominie. Nest-il pas clair que l'action de Megaclès engagea Epimenide à faire cette dedicace pour inspirer de l'horreur pour les actions inhumaines, pour la perfidie, pour la trahison ?

Epimenide, en arrivant à Athènes, se lia d'une amitié très-étroite avec Solon, & disposa les esprits à recevoir ses loix ; il avoit la réputation d'un homme saint & aimé des Dieux ; auroit-il voulu rendre l'impudence & l'ignominie respectable ? Enfin il est constant qu'Epimenide calma la ville, &, comme dit Plutarque, qu'il la sanctifia & la rendit soumise à tout ce qui étoit juste & paisible. Epimenide eût-il produit de semblables effets en inspirant du respect pour l'impudence & pour l'ignominie ? n'étoit-ce pas parce que l'on n'avoit pas craint l'ignominie dans Athènes qu'on y avoit violé la foi donnée ? *Voyez* Plutar. Vie de Solon.

trop corrompus pour désapprouver leurs actions, trop foibles & trop craintifs pour leur en inspirer de la honte. Le temple de l'impudence & de l'infamie leur disoit tout ce que les complaisants n'osoient pas même leur insinuer ; il leur apprenoit qu'une divinité plus puissante qu'eux exciteroit dans tous les cœurs le mépris & l'indignation pour eux, & donneroit à tous les hommes le courage de manifester ces sentiments & de les couvrir d'opprobre & d'infamie.

Les anciens honoroient du nom de valeur, non l'exemption de crainte, mais au contraire la crainte de tout reproche, & la peur de l'infamie ; ils pensoient que ceux qui étoient les plus timides pour les loix étoient les plus vaillants & les plus intrépides contre les ennemis, & que ceux qui craignoient le plus la mauvaise répu-

tation craignoient le moins la douleur, les peines & les blessures. (1)

On regardoit cette crainte comme un sentiment inspiré par une divinité bienfaisante, comme un guide qui devoit toujours accompagner les hommes & présider à leurs entreprises, comme un maître qui faisoit rentrer dans le devoir ceux qui s'en écartoient. C'étoit pour obtenir ce sentiment pour leurs armées que Thesée, qu'Alexandre offroient des sacrifices à la peur. (1)

La politique a donc dans le desir de l'estime & dans la crainte du mépris, deux moyens puissants pour rendre les hommes utiles à la société, pour arrêter les vices dangereux : elle peut avec ces deux ressorts, créer les talents &

(1) Plutar. vie d'Agis.
(2) Vie de Thesée & d'Alexandre.

lès vertus, corriger ou contenir les vicieux. Elle a dans l'eſtime une ſource inépuiſable de récompenſes qui n'appauvriront jamais l'état ; dans le mépris, dans l'ignominie, des punitions plus terribles que les ſupplices, mais qui conſervent les citoyens & qui les portent à faire de grands efforts pour effacer leur honte. La politique qui emploie ces deux reſſorts au lieu de l'argent & des ſupplices, eſt donc une politique conforme à la nature, & la politique qui ne porte à des actions utiles que par l'argent ou par la volupté, qui n'arrête le méchant que par les ſupplices, eſt une politique contraire à la nature, & par conſéquent fauſſe & dangereuſe ; le déſordre eſt à ſon comble dans un état où l'homme riche & puiſſant, où l'homme conſtitué en dignité, où le Magiſtrat oſe braver le blâme & l'indignation du



public, ou celui qui l'a encourue jouit des honneurs & des privilé-ges qui font la récompenfe des fervices rendus à la patrie.

Article VIII.

De la crainte de la haine.

Un homme qui fait du mal, excite la haine de celui qui le fouffre, & de ceux qui en font les témoins; s'il a l'habitude de nuire, on juge qu'il eft méchant, qu'il a du plaifir à faire fouffrir les autres, ou qu'il ne craint point de fe procurer des plaifirs aux depens de leur bonheur.

Cette idée eft accompagnée d'un fentiment de haine pour le méchant; lors même qu'il ne fait point de mal, fa préfence inquiéte tous ceux qui le connoiffent, & par conféquent il en eft hai:

s'il est puissant, il fait trembler ; & met en fuite l'homme vertueux, le foible, & le malheureux, comme le faucon qui plane sur les campagnes, épouvante & disperse les oiseaux : jamais il ne jouit du plaisir de contempler sur les visages, la satisfaction qu'inspire la présence d'un homme bienfaisant, jamais il ne voit dans ceux qui l'environnent, cette gaieté franche & libre qui apprend à l'homme puissant, combien on l'aime, combien on le révere, combien il est en sureté, bien mieux que le maintien humble & timide.

Le méchant lit sur tous les visages, l'inquiétude & la défiance, ce spectacle, est certainement un malheur; l'homme capable de le voir sans souffrir est un monstre que la nature n'a point encore produit, & qui ne peut exister que dans les Romans. Mais ce

ſpectacle n'eſt pas le plus grand malheur pour le méchant : l'inquiétude & la triſteſſe qui accablent tout ce qui l'approche, lui annoncent qu'il eſt environné d'ennemis dont il ignore les deſſeins & les vues, qui par conſéquent ſont redoutables, parce qu'il n'eſt point d'homme qui n'ait aſſez de force pour nuire lorſqu'il le veut : perſonne n'eſt terrible ſans inquiétude, & celui qui ſe fait craindre, craint auſſi. (1)

Ces vérités ſont fondées ſur la nature de l'homme, elles ſont immuables comme ſon eſſence : les circonſtances, l'adreſſe peuvent contenir la haine, & ſuſpendre ſes effets pendant quelque temps, mais jamais elles ne la détruiſent. La haine & l'averſion que le méchant contient tant qu'il

(1) Senec. Ep. 105.

eſt redoutable, éclate & agit; auſſitôt que ſon pouvoir s'affoiblit, tout ſe déchaîne contre le méchant ſans force, & il n'eſt point de méchant que l'inconſtance des choſes humaines, ou la vieilleſſe ne dépouillent de tout ce qui le rendoit terrible. La fable du lion accablé de vieilleſſe, & mourant ſous les coups de l'âne, eſt l'emblême fidéle, du ſort qui attend tout homme qui s'eſt rendu l'objet de l'averſion & de la haine, ou par inſenſibilité pour le reſte des hommes ou par ſa méchanceté : car les Egoïſtes ſans nuire poſitivement ſont hais, & c'eſt à eux que convient ce que dit Seneque de certaines perſonnes qui ont eu de la haine, & qui n'avoient point d'ennemis. (1)

Le malheur de l'Egoïſte, du Miſantrope, du Méchant, n'in-

(1) Senec. Ep. 105.

téreſſe perſonne, parce qu'on ſuppoſe leur inſenſibilité, leur aigreur, leur méchanceté toujours ſubſiſtantes; on les voit comme des ennemis de l'humanité que le temps enchaîne, & qu'il ne corrige pas; qui tâchent d'exciter une compaſſion qu'ils n'ont jamais ſentie; qui regardent comme un ſot celui qui s'attendrit ſur leur ſort, & comme une dupe celui que le ſpectacle de leurs maux, & leurs diſcours engagent à les ſecourir: l'averſion & la haine accompagnent toujours leur préſence & leur idée; ils n'ont point de part à cette ſenſibilité tendre & compatiſſante, que la nature inſpire pour le malheureux: les autres hommes ne les voient point comme leurs ſemblables; ils n'ont pour ſoutien, pour appui, pour conſolateurs que des mercénaires avides, qui les tyranniſent, & qui vengent la nature & l'humanité.

L'homme qui réflechit, apprend donc qu'en faiſant naître l'averſion & la haine, l'égoïſte, le miſantrope, le méchant ſe retranchent toute conſolation dans les malheurs inſéparables de la vie humaine; que par l'inſtitution même de la nature, la méchanceté, la dureté produiſent l'averſion & la haine, & que l'homme qui en eſt devenu l'objet, eſt néceſſairement malheureux.

Comme l'homme n'eſt point méchant naturellement, & par goût pour le mal; mais par quelques cauſes qui le font ſortir de ſon état naturel, & qui le portent à chercher ſon bonheur perſonnel dans le malheur des autres; l'expérience du malheur attaché aux actions qui font naître la haine, eſt propre à contrebalancer, ou même à vaincre l'attrait qui ſéduit l'homme, & qui le porte à faire du mal; elle peut le faire

rentrer

rentrer dans l'ordre, réprimer la méchanceté, corriger la dureté, donner de l'activité à l'égoïste, & lui faire faire par intérêt des actes de bienfaisance qu'il n'auroit point faits par sentiment.

L'homme dur & méchant à qui la crainte de la haine n'empêche pas de faire le mal, soulève insensiblement tous les hommes qui lui sont soumis, & tous ses concitoyens. Les plaintes, les murmures, les complots lui annoncent qu'il est environné d'ennemis: il devient soupçonneux, & bientôt redoutable à tous: ses confidens, ses favoris; ceux même qu'il appelle ses amis sont dans un danger & dans une crainte continuelle; il n'est point d'instant où la haine publique & particuliere n'agisse pour détruire une puissance funeste à tous: or, il n'y a point d'homme qui puisse résister long-temps à cet effort continuel

de la haine générale. Ainsi, par l'ordre immuable de la nature, lorsque la crainte de la haine n'arrête pas le méchant, la haine le détruit : comment donc a-t-on pensé que la nature fait naître l'homme féroce & méchant?

ARTICLE IX.

De la Conscience.

TOUS les peuples ont pensé qu'il y avoit au-dedans de l'homme une loi qui lui prescrivoit ce qu'il devoit faire ; & un juge qui l'approuvoit, ou qui le condamnoit, selon qu'il la suivoit ou qu'il la violoit.

» La loi naturelle, dit Ciceron,
» est éternelle & universelle ; elle
» appelle également à leur de-
» voir, & l'homme juste & bienfai-
» sant qui lui obéit, & le méchant
» qui la méprise : on ne peut ni

» lui oppoſer une autre loi, ni re-
» trancher aucun de ſes précep-
» tes, ni l'abréger; aucune puiſ-
» ſance ne peut en diſpenſer: elle
» n'a beſoin ni de Commenta-
» teurs, ni d'Interprètes: elle eſt
» la même à Rome & à Athènes,
» par toute la terre & dans touts
» les temps; c'eſt le maître de
» touts les hommes, leur juge &
» leur ſouverain: l'homme ne
» peut, ni mépriſer la nature, ni
» être indocile à ſa voix, ſans ſe
» rendre malheureux. (1)

Près de neuf ſiécles avant Ciceron, cette doctrine étoit chez les Grecs un dogme religieux qui leur ſemble commun avec toutes les nations. Heſiode dit que les Dieux avoient envoyé ſur la terre Nemeſis & la Pudeur, pour repréſenter à l'homme la difformité du crime qu'il veut com-

(1) Cic. Fragm. edit de Gruter.

mettre, & pour l'en détourner. (1)

Si ce sentiment de pudeur & d'humanité, ne le détournoit pas du mal; il n'évitoit pas les remords & la peine qui suivent le crime : c'est ce que l'on enseignoit, tantôt sous la fable de Nemesis & de la pudeur qui, dans le siécle de fer, remontent en habit blanc vers les cieux, & laissent les hommes en proie à leurs passions, aux maux & à la douleur, tantôt sous l'emblême d'une autre Nemesis vengeresse inexorable & terrible, de tous les crimes, tantôt sous l'allégorie des Furies.

Nemesis étoit fille de l'Océan & de la Nuit, pour marquer que les crimes qu'elle punit, sont l'effet des richesses & de l'ignorance volontaire de la loi naturelle : elle avoit une couronne, parce que son empire embrasse toute la na-

---

(1) Hesiod. Theogon. v. 223. op. v. 200.

ture; elle étoit suivie par des cerfs, parce qu'elle remplit de terreur les méchants, & qu'elle les rend timides & pusillanimes; elle tenoit à la main un frêne, parce que les crimes qui font naître les remords dans le cœur des méchants, arment les autres hommes contre lui: elle avoit les sceaux de la victoire, parce que rien ne peut lui résister, parce qu'elle dissipe toutes les illusions, tous les prétextes, toutes les erreurs dont le méchant enveloppe sa conscience; à côté d'elle étoit un vase dans lequel étoient renfermés des Ethiopiens, parce que son empire s'étend sur toute la terre, & qu'il n'y a point d'homme qui fasse le mal sans violer la loi de la nature. (1)

Lorsque les Grecs, vainqueurs à Marathon, trouverent dans le

(1) Constant. lexic. natalis comes Mytol.

camp des Perses un bloc de marbre, destiné par Xerxès à perpétuer la mémoire de ses exploits en Grèce ; ils ne le consacrerent, ni à Jupiter, ni à Mars, ni à Minerve, mais à Nemesis, divinité vengeresse des actions injustes inspirées par l'orgueil.

Pour les Furies, elles étoient chargées de punir les meurtres, les parricides, & tous les crimes que produit la haine, l'envie, l'amour injuste des richesses & des voluptés : elles étoient armées de torches ardentes & couvertes de serpents qui n'étoient que les emblêmes des remords & des reproches de la conscience ; elles étoient vierges, parce que jamais personne n'avoit pu les corrompre. (1)

Cette morale étoit la morale

(1) Orest. in Euripid. Cic. pro. Roscio. Erasme, Adag.

du peuple, comme la morale du philoſophe; les cérémonies reli-gieuſes, pour la plûpart, étoient dans leur inſtitution deſtinées à l'enſeigner au peuple, ou plutôt à dévélopper dans toutes les ames les principes de ſociabilité; c'étoit la morale & la politique miſes en action, gravées dans la mémoire du peuple par l'appareil des fêtes, & rendues reſpectables par l'autorité de la Religion: les plus ſtupides pouvoient l'entendre, parce qu'on la rendoit ſenſible.

Mais cette loi, cette conſcience ne ſont-elles pas l'ouvrage de l'éducation & du préjugé? cette loi exiſte-elle dans l'ame, comme la loi de Moïſe ſur les tables? veut-on faire renaître les idées innées?

Ne nous engageons ni dans la queſtion des idées innées, ni dans l'examen de la maniere dont cette

loi peut exister dans l'ame humaine : considérons l'homme indépendamment de toute éducation & de toute instruction ; examinons-le en lui-même, & voyons si ses besoins, ses inclinations, ses facultés seules ne le conduisent pas à cette loi ? si aussitôt qu'il réfléchit, il n'éleve pas lui-même dans son cœur le tribunal de la conscience ; car cela suffit pour que la loi naturelle & la conscience soient des principes naturels de sociabilité, & non pas des préjugés.

Tout ce qui a de l'influence sur le bonheur de l'homme, fixe son attention ; il veut connoître sa nature, ses rapports avec son bonheur, & la maniere dont il le procure, ou dont il l'empêche : entraîné par cet intérêt, il est forcé de sortir de lui-même, pour rechercher quelles sont les sources du bonheur que la nature destine

à l'homme, & ce qu'il doit faire pour y arriver.

Il voit sans peine que le bonheur n'est point arbitraire, que la nature ne le distribue point au hasard : il juge que l'homme ne peut être heureux qu'en cherchant le bonheur dans les objets auxquels la nature l'attache : chaque homme découvre par réflexion & par sa propre expérience, tout ce que nous avons dit sur les besoins & sur les inclinations de l'homme ; il connoît qu'il éprouve de la douleur toutes les fois qu'il en cause aux autres ; & qu'au contraire, il est heureux lorsqu'il contribue à leur bonheur : il voit que le plaisir & le bonheur sont attachés à la bienfaisance ; que le chagrin & le malheur sont inséparables de la méchanceté ; il conclud que par une loi générale de la nature pour être heureux, il ne faut point faire aux autres ce que nous ne vou-

drions pas qu'on nous fît; & qu'il faut leur faire le bien que nous voudrions qu'ils nous fissent, si nous étions dans leur état.

Toutes ces idées sont nécessairement liées avec l'effort que l'homme fait pour découvrir les causes du bien & du mal qu'il éprouve : il ne peut réfléchir sur cet objet, sans qu'elles se présentent à lui; il n'y a point d'homme par conséquent qui les ignore, ou qui ne puisse les découvrir sans instruction & sans maître.

L'homme qui réfléchit sur les causes & sur les principes de son bonheur, découvre donc au-dedans de lui-même une loi naturelle, une regle qui doit diriger ses actions, une loi fondée sur l'ordre établi par la nature, sur l'essence même de l'homme; indépendante des opinions & de l'éducation, immuable, universelle comme la nature; loi par consé-

quent à laquelle il faut qu'il conforme ses actions, s'il veut être heureux.

L'idée d'une loi à laquelle il faut que l'homme conforme ses actions, renferme l'idée de devoir, d'obligation & d'ordre : l'homme qui regle sa conduite sur cette loi, fait ce qu'il faut faire pour être heureux ; il suit l'ordre établi par la nature : celui qui ne regle pas ses actions sur cette loi, ne fait pas ce qu'il faut faire pour être heureux ; il va contre l'ordre de la nature, malgré ses besoins & ses penchants, malgré la lumiere de la raison qui lui fait connoître la nécessité de suivre cet ordre.

L'homme qui suit la loi naturelle & qui réfléchit sur ses actions, juge qu'il a suivi l'ordre de la nature, & qu'il a obéi à la raison ; il juge qu'il est dans la disposition la plus favorable pour le bonheur, & qu'il est assez éclai-

ré, assez docile à la raison pour marcher d'un pas ferme dans la route que la nature trace à l'homme, & pour remplir sa destination : il prend une idée avantageuse de ses qualités personnelles & de ses lumieres ; il s'estime, il s'aime, il aime son existence, & il est heureux ; car c'est être heureux que d'aimer son existence, & d'en être content ; l'homme qui s'aime & qui s'estime, parce qu'il fait ce que la raison & la nature inspirent, trouve au-dedans de lui-même un spectacle délicieux ; il ne peut y rentrer sans être content : le temps & l'habitude n'émoussent point cette satisfaction intérieure, aucune puissance ne peut la troubler ; elle s'accroît par les accidens, par les années qui sont le supplice de l'homme voluptueux & frivole : l'homme heureux par le témoignage de sa conscience voit

groſſir ſans ceſſe la ſomme de ſon bonheur ; le plaiſir qu'il a éprouvé, reſte au fond de ſon cœur, tandis que le plaiſir du voluptueux & de l'homme de luxe, s'anéantit avec l'inſtant qui l'a vu naître.

Cette ſatisfaction n'eſt, comme on le voit, ni l'indifférence de l'Egoïſte, ni la ſublimité chimérique de l'Enthouſiaſte, ni l'orgueil dur & tyrannique du Phariſien, ni la complaiſance altière & faſtueuſe du Stoïcien pour lui-même ; c'eſt un ſentiment qui rend l'ame tranquille & contente, ſans lui ôter rien de ſon activité, de ſa ſenſibilité pour les malheureux, de l'eſtime due aux autres hommes, & du deſir de procurer leur bonheur, puiſque ce n'eſt qu'en faiſant du bien, en méritant l'eſtime des autres hommes qu'il parvient à cette ſatisfaction.

Un homme que la raiſon éleve

à ces idées, qui éprouve ce sentiment, qui connoît que la nature ne l'a point fait pour être puissant, riche ou magnifique, mais pour être heureux en contribuant au bonheur des autres : s'il est riche & puissant, il n'est heureux qu'en consacrant ses richesses & sa puissance au bonheur des hommes; s'il n'est ni riche, ni puissant, il voit sans envie les grandeurs & les richesses : il emploie dans tous les états où il se trouve, toutes ses forces pour procurer le bonheur des hommes; heureux par le témoignage qu'il se rend lui-même, d'avoir rempli le premier devoir de l'homme, la bienfaisance, l'humanité, l'indulgence : ainsi l'homme trouve dans sa conscience un motif pour être bienfaisant, lors même que la haine, l'indifférence ou l'injustice de ses semblables, paroissent autoriser son insensibilité pour leurs malheurs.

C'est en vain que les disciples de Socrate, les larmes aux yeux, le conjurent de sortir de la prison, de s'échapper & de se dérober à la mort; il regarde comme un mal, une vie qu'il ne conserveroit qu'en désobéissant aux loix, dont l'autorité fait le bonheur du peuple qui le condamne. (1)

Phocion, dont les talents & les vertus avoient été si utiles à sa patrie, est condamné à mourir; & il défend à son fils de jamais chercher à venger sa mort.

Le juste Aristide banni d'Athènes pour ses vertus, sort sans se plaindre; & levant les mains au Ciel, prie les Dieux que jamais le mauvais état des affaires d'Athènes & ses malheurs, n'obligent les Athéniens de se souvenir de lui. (1)

---

(1) Plat. in Crit.

(2) Plutar. Vie de Phocion, vie d'Aristide.

Si l'homme qui ſuit la loi naturelle prend une idée avantageuſe de ſes qualités perſonnelles, l'homme qui voit que ſes actions ne ſont pas conformes à cette loi, prend de ſes qualités, de ſa raiſon & de ſes lumieres une idée déſavantageuſe ; il ſe regarde comme un malade, ou comme un fou, ſur lequel la raiſon & la nature n'ont point d'empire ; il ſe condamne & ſe mépriſe, il ſe hait : une action contraire à la loi naturelle, ſe préſente donc comme une action qui rend l'homme odieux & mépriſable à ſes propres yeux, & qui attire ſur lui le mépris, l'indignation & la haine des autres hommes : toutes les actions de cette eſpece ſe préſentent donc à l'homme comme des malheurs ; il les met au nombre des maux ; il craint de les commettre, comme il craint une maladie.

Si malgré cette crainte, l'hom-

me fait le mal, c'eſt qu'il eſt entraîné par une paſſion qui fixe toute ſon attention ſur ſon objet, qui tend un voile ſur tous les autres objets, qui fait taire tout autre intérêt que celui de la paſſion, qui ſuſpend toutes les inclinations naturelles de l'homme.

Mais l'accès de la paſſion eſt un état violent qui ne peut durer, & qui ſe détruit lui-même : l'image de la douleur qu'il a cauſée, du ſang qu'il a répandu, s'offre alors à l'eſprit de l'homme ; elle le fait ſouffrir, elle l'afflige ; car, par ce que nous avons dit ſur la ſenſibilité de l'homme, il ne peut voir ſouffrir ſon ſemblable, ſans reſſentir de la douleur : ainſi l'image du mal qu'il a fait, gravée dans ſa mémoire, lui fait reſſentir de la douleur ; & il voit qu'il eſt la cauſe de cette douleur, il ſe hait donc, comme auteur du mal qu'il éprouve : cette haine & l'image du mal

qu'il a fait, fixent son attention & dominent dans son ame.

Toutes les fois qu'il y a dans l'esprit une idée principale, un sentiment dominant; toutes les idées particulieres, tous les sentiments qui ont rapport à cette idée principale, à ce sentiment, renaissent & s'unissent à l'idée principale, au sentiment dominant, & s'offrent à l'esprit.

Ainsi, le souvenir des qualités de la personne à laquelle on a fait du mal; les idées de devoir, d'humanité, de justice, de loi naturelle qui s'étoient éclipsées pendant l'emportement de la passion, se réunissent à l'image du mal que l'homme a commis; il voit qu'il ne l'a commis que parce qu'il a été indocile & rebelle à la voix & aux ordres de la nature, parce qu'il a fermé les yeux à la lumiere de la raison: il ne souffre pas seulement par l'image du

mal qu'il a fait, mais encore parce qu'il se voit avili & dégradé ; il est obligé, non-seulement de se haïr, mais encore de se mépriser ; il voit qu'il a mérité la haine & l'indignation de tous les hommes ; tous les principes de Sociabilité se réunissent pour lui rendre l'existence amère & fâcheuse.

Lorsqu'un objet a fait une impression forte & profonde sur l'ame ; toutes les idées qui ont rapport à cet objet, le lui rappellent ; ainsi tout ce qui a quelque ressemblance avec la personne à laquelle on a fait du mal, ou avec les circonstances & les lieux dans lesquels on l'a commis, fait renaître l'image de cette action, force l'homme à se condamner & lui rappelle qu'il est devenu l'objet de la haine de tous les hommes : l'image du mal qu'il a fait, le poursuit donc par-tout, & partout elle est accompagnée de re-

mords & de douleur ; tout semble s'animer pour lui reprocher son crime : ainsi l'idée d'un homme, sa rencontre rappellent à Caïn le meurtre d'Abel, & il croit que tous les hommes sont armés pour le tuer : ainsi Bessus tue les petits d'une hirondelle, parce qu'il croit que par son chant elle lui reproche son parricide. (1)

Cette image du crime ne permet pas à l'homme de reposer ; elle s'offre à lui dans son sommeil : ainsi, Apollodore songe qu'il est écorché par les Scythes, plongé dans une marmite bouillante, & qu'il entend son cœur murmurer & lui dire, *c'est moi qui cause tous ces maux.* (2)

Ces avertissements, ces ordres, ces reproches, ces remords sont, comme on voit, des actes de l'es-

(1) Plutar. Pourquoi la justice divine differe la punition des grands crimes.

(2) *Ibid.*

prit qui se rend témoignage à soi-même, d'avoir suivi ou violé la loi qu'il doit suivre ; & comme l'homme ne peut être indifférent sur son bonheur, il ne peut l'être sur la conformité de ses actions avec la loi qu'il doit suivre : son esprit examine donc nécessairement, si ses actions sont conformes à leur régle ; & l'esprit appliqué à cet examen, est ce que l'on nomme la conscience : la conscience n'est donc pas une chimère & un effet du préjugé ; elle existe dans tous les hommes, excepté dans les stupides, dans les imbécilles, dans les enfants, ou dans ceux qui n'ayant jamais réfléchi sur eux-mêmes, se sont tenus dans l'état de l'enfance.

Résumons ce que nous avons dit sur ce sujet. L'homme porte au-dedans de lui-même une loi, qui dirige ses actions ; il y a des biens & des maux qui le portent

à rechercher cette loi, une raison qui l'éclaire pour l'y conduire, une conscience qui l'approuve ou qui le condamne, & qui le rend heureux ou malheureux, lorsqu'il l'observe ou qu'il la transgresse : ainsi, par le moyen de la raison & de la conscience, la nature porte l'homme à faire du bien aux autres hommes, & l'empêche de leur nuire, lorsqu'il n'est ni animé par l'espérance de leur estime & de leur amour, ni arrêté par la crainte de leur haine & de leur vengeance, elle l'oblige d'être bienfaisant, lors même qu'il éprouve les effets de la méchanceté des hommes : elle lui donne dans sa raison, dans sa conscience, dans la loi naturelle, une source de plaisir & de bonheur que rien ne peut altérer, une consolation dans tous les maux attachés à la condition humaine, un dedommagement de tout ce que le caprice de la

ortune ou l'injustice des hommes peuvent lui ôter, & une récompense certaine & plus grande que tous les sacrifices qu'il fait à la nature, pour procurer le bonheur des hommes; car la vertu, comme le dit un Ancien, n'a point de plus grand théâtre que la conscience. (1)

ARTICLE X.

Du desir de perpétuer sa mémoire; & de la crainte des jugements de la postérité.

LA nature fait naître l'homme foible & désarmé, elle lui donne pour premiere loi le besoin de se nourrir, & elle ne lui accorde qu'une durée très courte. Il se perpétue comme les animaux par l'impulsion du besoin, sans pré-

---

(1) Tusculan. quest. *l.* 2.

voir les effets de ce besoin. N'est-ce pas un paradoxe que de prétendre que la nature a déposé dans cet animal le desir de se survivre à lui-même, & d'exister dans le souvenir des autres hommes ?

Ce paradoxe devient une vérité simple lorsqu'on réfléchit sur la nature humaine. Le desir de perpétuer sa mémoire après sa mort, naît de tous ces principes qui semblent le combattre.

La foiblesse de l'homme, ses besoins, ses desirs, toutes ses inclinations le portent à rechercher ses semblables, & lui en rendent la compagnie, les secours & l'amitié nécessaires.

La mort qui enleve à l'homme la compagnie, l'amitié, le secours des autres hommes, est donc le phenomène le plus terrible, le fléau le plus funeste à l'humanité, & par conséquent l'objet essentiel de la curiosité. Il n'est pas possible que

que dans l'inſtitution de la nature l'homme voie mourir, un pere tendre, une épouſe chérie, ſes enfants, ſes amis, ſes voiſins, ſes concitoyens, ſes aſſociés, ſans chercher les cauſes de leur mort, & les moyens de prévenir ce malheur.

La mort naturelle ne change rien dans la configuration extérieure du corps, aucune de ſes parties n'eſt anéantie, mais toutes ſont privées de mouvement. Le ſpectacle de la mort, conduit donc naturellement & néceſſairement l'homme à juger que le corps humain ne contient pas eſſentiellement le mouvement, la ſenſibilité & la penſée, qu'il les reçoit d'un principe étranger, & que la ſéparation de ce principe d'avec le corps eſt la mort.

Le ſpectacle de la mort conduit donc néceſſairement tout homme qui réfléchit, à ſuppoſer des Etres

invisibles, actifs, intelligents, qui donnent au corps humain le mouvement & la vie, mais qui n'en sont pas inséparables, & qui subsistent lorsqu'ils en sont séparés: car l'esprit ne se porte point naturellement à les supposer anéantis; rien ne le conduit à cette supposition, il n'a point d'idée de l'anéantissement, il n'en connoît la possibilité qu'à l'aide du raisonnement, & parce qu'il voit que ni l'esprit de l'homme, ni son corps n'existant nécessairement, ils peuvent cesser d'être; mais il ne peut se représenter le passage de l'existence au néant. Ce principe existoit dans le corps humain pendant le sommeil, sans être apperçu, l'homme connoît qu'il peut encore exister après la mort, quoiqu'il ne soit ni visible, ni sensible par son action sur le corps: ainsi dans l'ordre de la nature, l'homme suppose que le principe qui animoit

ſon corps exiſte encore après la mort.

Comme cette ame eſt le principe du mouvement, de la ſenſibilité, de la penſée, l'eſprit humain ſuppoſe qu'elle conſerve les affections, les deſirs, les inclinations qu'on a obſervées en elle avant ſa ſéparation d'avec le corps.

L'homme eſt donc porté naturellement à croire qu'il exiſte après la mort, & qu'il conſerve ſes goûts & ſes inclinations.

Quoi qu'il en ſoit au reſte de ce que je dis ſur la ſuite des idées par leſquelles je ſuppoſe que l'eſprit humain eſt conduit naturellement à reconnoître l'exiſtence d'un principe intelligent diſtingué du corps, & qui exiſte lorſque le corps n'eſt plus animé : il eſt certain que tous les hommes ſont arrivés à cette croyance, & que l'idée d'une ame qui ſurvit au corps, eſt une des premieres idées

que l'efprit humain acquiere?

Si nous remontons vers les temps les plus reculés, & que nous parcourions tous les fiécles depuis l'époque la plus voifine de l'origine des fociétés jufqu'à nos jours, nous trouverons que tous les hommes ont cru que les bornes de cette vie, n'étoient pas les limites de leur exiftence. (1)

Nous trouvons cette croyance dans toutes les contrées de la terre actuellement habitées, & chez une infinité de nations dont les idées différentes nous repréfentent en quelque forte à la fois, & dans un feul tableau tous les différents fiécles, & tous les états par lefquels l'efprit humain a paffé,

(1) Il feroit trop long & inutile de rapporter toutes les preuves de ce fait, elles font répandues dans tous les Auteurs qui ont traité de l'immortalité de l'ame, dans Voffius fur l'idolatrie, *l.* 1. Dans M. Huet, queft. Alnet. *l.* 2. *c.* 8. Dans Marsham can. chron. *fec.* 21.

Par tout, je trouve cette croyance modifiée par des idées particulieres, par des préjugés d'éducation, par des opinions contradictoires, par des erreurs opposées; mais il n'est point de peuple, point de nation où je ne la trouve.

Je ne la trouve méconnue ou ignorée que par des hommes stupides & féroces, & qui ne réfléchissent point; ou par des hommes qui ont abandonné cette croyance, comme Epicure, parce qu'ils n'ont pu comprendre comment ce principe peut exister dans le corps, comment il peut s'unir à lui, comment il peut opérer les mouvements. Ces deux classes d'hommes, sont également hors de l'ordre de la nature: les premiers ne réfléchissent pas, & les seconds en réfléchissant se sont persuadés que leur esprit est trop grand, trop vaste, trop pénétrant pour que ce qui est vrai

puiſſe leur échapper, & réſiſter à la ſagacité de leur eſprit, lorſqu'ils veulent bien y penſer. Malgré ces deux claſſes d'hommes, nous aſſurons que tous les hommes croient que l'ame humaine ſurvit au corps.

Je n'examine ici, ni ſi cette croyance eſt vraie, ni quel dégré de vraiſemblance donne au dogme de l'immortalité de l'ame, le conſentement univerſel des hommes ſauvages & policés : je ne le regarde que comme un fait, & je dis qu'il ne peut avoir ſon origine que dans un penchant commun à tous les hommes, dans une cauſe qui les détermine à rechercher quel eſt leur ſort après leur mort, & que l'ordre des phenomènes eſt tel, qu'il conduit naturellement tout homme qui réfléchit, à croire qu'il a une ame qui exiſte indépendamment de ſon corps, & qui, lorſqu'elle en eſt en effet ſéparée, conſerve ſon activité,



ſon intelligence & ſa ſenſibilité.

L'homme qui ſait que ſa durée s'étend au-delà des bornes de cette vie, & qu'il conſerve après la mort, ſon intelligence & ſa ſenſibilité, croit qu'il peut jouir après cette vie, du plaiſir que procure le ſpectacle du bonheur des autres; celui de leur eſtime & des témoignages de leur tendreſſe.

L'homme pénétré de ces idées eſt porté naturellement & par inſtinct aux actions qui peuvent lui aſſurer l'eſtime & l'amour de la poſtérité. Cette eſpérance ſans le détacher de la vie, le conſole de la néceſſité de mourir, & ſans inſpirer le fanatiſme tend à conſacrer tous les talents, toutes les facultés, tout le pouvoir de l'homme au bonheur de ſes amis, de ſes concitoyens, de tous les hommes. Elle eſt plus puiſſante que l'attrait de la volupté, plus forte que la crainte de la mort. Elle

peut dans les malheurs extrêmes produire des actions de la vertu la plus héroïque.

Le prix de la vie présente disparoît aux yeux de l'homme immortel; une mort illustre qui procure un grand bonheur aux autres, qui assure leur estime, leur admiration & leur amour, est pour l'homme immortel le plus grand des biens.

C'étoit cette espérance qui animoit & qui soutenoit les Héros bienfaisants de l'antiquité dans leurs entreprises & dans leurs fatigues; c'est elle qui a formé dans l'ame d'Alexandre le Grand, le projet de composer de tous les hommes une seule famille, de bannir de la terre la haine, la discorde, les malheurs, & d'y faire regner la paix & le bonheur.

» Entre les hommes les plus parfaits, dit Ciceron, ne sont-ce

» pas ceux qui se croient nés pour
» assister, pour défendre les au-
» tres hommes ? Hercule est au
» rang des Dieux, il n'y fût jamais
» arrivé, si pendant qu'il étoit sur
» la terre, il n'eût pris cette route.
» Je vous cite là un exemple an-
» cien, & que la religion de tous
» les peuples a consacré; mais tant
» de grands hommes, qui ont ré-
» pandu leur sang pour notre ré-
» publique, pensoient-ils autre-
» ment ? Pensoient-ils dis-je, que
» le même jour qui termineroit
» leur vie, termineroit aussi leur
» gloire ? Jamais sans une ferme
» espérance de l'immortalité, per-
» sonne n'affronteroit la mort pour
» sa patrie.

» Thémistocles pouvoit couler
» ses jours dans le repos, Epami-
» nondas le pouvoit, & sans cher-
» cher des exemples dans l'anti-
» quité, ou parmi les étrangers,
» moi-même je le pouvois; mais

» nous avons au-dedans de nous ;
» je ne ſais quel preſſentiment des
» ſiécles futurs ; & c'eſt dans les
» eſprits les plus ſublimes, dans les
» ames les plus élevées qu'il eſt le
» plus vif, & qu'il éclate d'avanta-
» ge. Sans ce preſſentiment ſeroit-
» on aſſez fou pour vouloir paſſer
» ſa vie dans les travaux & dans
» les dangers?

» Je parle des grands ; & que
» cherchent auſſi les Poëtes ? Il
» n'eſt pas juſqu'aux artiſans qui
» n'aſpirent à l'immortalité. Phidias
» n'ayant pas la liberté d'écrire
» ſon nom ſur le bouclier de Mi-
» nerve, y grava ſon portrait, &
» nos philoſophes, dans les li-
» vres mêmes qu'ils compoſent ſur
» le mepris de la gloire, n'y met-
» tent-ils pas leur nom ?

» Puis donc que le conſente-
» ment de tous les hommes eſt la
» voix de la nature, & que tous
» les hommes quelque part qu'ils

» soient, conviennent qu'après » notre mort il y a quelque chose » qui nous intéresse, nous devons » aussi nous rendre à cette opi» nion, & d'autant plus qu'entre » les hommes, ceux qui ont le » plus d'esprit, le plus de vertu, » & qui par conséquent savent le » mieux où tend la nature, sont » précisement ceux qui se don» nent le plus de mouvement pour » mériter l'estime de la posté» rité. (1)

Je n'ai point rapporté ce long passage comme une décision, je ne cite point Ciceron comme un docteur, mais comme un témoin de l'existence & des effets du penchant naturel que l'homme a pour vivre dans la mémoire de la postérité; eh quel témoin que Ciceron! Personne ne connoissoit mieux l'histoire, personne n'avoit plus

(1) Cic. de senectute.

médité sur les ressorts que doit employer la politique, & sur les principes qui conduisent au bonheur. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit des philosophes qui regardoient ce desir comme un préjugé : cependant il n'hésite point, il assure que le desir de l'immortalité est un penchant naturel, la voix de la nature. Il regarde les philosophes qui pensent le contraire, comme de petits philosophes. (1)

Ce sentiment n'étoit pas particulier à Ciceron ; c'étoit ainsi que pensoient les plus illustres Romains. Ces citoyens philosophes qui avoient si profondément réfléchi sur le cœur de l'homme, & sur les principes de la croyance politique, regardoient ce penchant comme un des plus grands bienfaits de la nature, & comme le germe de toutes les vertus.

---

(1) *Ibid.* Minuti Philosophi.

Le desir de perpétuer sa mémoire est si naturel à l'homme, qu'il agit en lui, même indépendamment de la croyance de son immortalité. L'homme qui ne croit pas que l'ame survive au corps, & qui desire de mériter l'estime, veut que cette estime soit plus durable que sa personne. La postérité se présente nécessairement & toujours à son esprit : c'est sa présence qui anime & qui soutient tous les hommes dans la carriere pénible de la gloire ; c'est à son tribunal qu'il en appelle, & qu'il cite les injustes, les méchants, les jaloux ; c'est son équité qui le rassure contre ses ennemis ; ce sont ses louanges prévues qui le consolent de l'indifférence & de l'insensibilité de ses contemporains, des dedains des sots, des clameurs de la cabale ennemie.

Ces efforts que l'esprit fait pour se persuader que le souvenir des

défauts & des vices, s'enfoncera dans l'abîme du temps, & que les productions des talents & du génie passeront seules aux races futures : ne sont-ils pas un effet de la crainte secrette des jugements de la postérité, devant laquelle on ne veut pas paroître vicieux & méchant ?

Le desir de faire passer sa mémoire à la postérité, n'est donc pas seulement un motif qui tend à féconder tous les talents, à produire des vertus éclatantes ; c'est encore un principe réprimant qui peut contenir le méchant & corriger le vicieux.

Tels étoient les effets de cette crainte chez les Egyptiens : il y avoit en Egypte un tribunal où l'on jugeoit les morts. Ce jugement se faisoit en présence de tout le monde, & l'attente de ce jugement retenoit chaque particulier dans l'exacte observation



de ses devoirs : les Rois mêmes subissoient ce jugement. Quelques-uns, sur la décision du peuple, ont été privés d'une sépulture honorable, & leur exemple n'a pas moins servi pour contenir les Rois, que la sagesse des loix, parce que tous craignoient la honte & l'infamie que le jugement du peuple après leur mort pouvoit attacher à leur nom. (1)

Tous les penchants que nous avons découverts dans l'homme, tendent à produire l'union, la paix & le bonheur sur la terre, & il n'est point d'homme dont le cœur soit insensible à ces motifs.

Mais ils n'agissent pas tous avec une force égale sur tous les hommes & dans tous les temps.

La bienfaisance & le desir de l'estime qui portent à contribuer au bonheur des hommes, ne les

(1) Diod. *l.* 1 *sect.* 2. trad. de Terasson.

portent pas tous à sacrifier leur repos au bonheur des autres. L'amitié parfaite qui fait qu'un homme se dévoue pour un ami, ne le détermine pas à se dévouer pour chacun des autres hommes.

L'espérance de l'immortalité rend l'homme capable de se dévouer pour tous les hommes, d'affronter tous les périls, de surmonter toutes les difficultés pour procurer leur bonheur ; elle produit dans le cœur de l'homme un courage, un mépris de la vie, un enthousiasme qui n'a pour objet que le bonheur des hommes, parce qu'il est guidé par toutes les inclinations naturelles, qui toutes tendent à faire regner la paix & le bonheur sur la terre.

Par ce desir de vivre dans la postérité, la nature porte l'homme à faire les plus grands efforts pour le bonheur de ses contemporains, & à préparer la félicité

de ſes neveux; elle développe, elle crée tous les talents, elle les emploie, elle les conſacre tous au bonheur de l'humanité.

Par la crainte des jugements de la poſtérité, la nature oppoſe une barriere aux paſſions armées de la force, elle fait éclipſer aux yeux de l'homme tous les objets de la cupidité, elle le dépouille de ſa puiſſance, & le cite chargé de ſes vices aux pieds d'un juge terrible & inexorable.

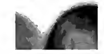
Ce deſir, cette crainte ſont le ſupplément de tous les penchants que la nature donne à l'homme pour vivre en ſociété, ou plutôt le deſir de vivre dans la poſtérité, la crainte de ſes jugements, donnent à tous les penchants que nous avons découverts dans l'homme, une force capable de ſurmonter toutes les difficultés qui peuvent arrêter la bienfaiſance, de ſacrifier tous les intérêts qui peuvent

diviser les hommes. Gardons-nous donc d'affoiblir une croyance qui dirige toutes les forces de l'homme vers le bonheur général, & qui met dans les sociétés politiques un fond inépuisable de récompenses & de punitions éternelles, dont elles seules sont les dispensatrices.

Article XI.

L'homme est naturellement religieux, & la religion vers laquelle il est porté par un penchant naturel, le conduit à des idées, & lui inspire des sentiments qui changent en loix tous les principes de la sociabilité que la nature a déposés dans son cœur.

Nous avons vu que le besoin de connoître, est aussi naturel à l'homme que le besoin de se nour-



rir : il applique, pour ainſi dire, l'homme à tout ce qui a quelque rapport avec ſes beſoins phyſiques, avec ſa conſervation, avec ſon bonheur.

Le monde, au centre duquel il eſt placé, offre à ſa curioſité l'objet le plus propre à la ſatisfaire, ſoit par la magnificence du ſpectacle qu'il préſente, ſoit par les rapports eſſentiels des objets qu'il renferme avec le bonheur de l'homme : les fruits le nourriſſent, les aſtres l'éclairent & l'échauffent ; tous les élements agiſſent ſur lui, l'incommodent ou lui ſont utiles, menacent ou conſervent ſa vie.

Le beſoin de connoître eſt joint dans l'homme au don de la mémoire, & à la faculté de comparer les objets de ſes connoiſſances, de connoître leurs rapports, leurs différences, leurs liaiſons. Les rapports qu'il découvre entre

les objets qu'il compare, augmentent ses connoissances, étendent ses vues, élevent son ame, aggrandissent son être & lui procurent une satisfaction supérieure aux plaisirs des sens, comme nous l'avons fait voir, lorsque nous avons examiné la nature & les effets du besoin que l'homme a de connoître.

Ainsi, il n'y a point d'homme à qui la nature n'ait donné des motifs suffisants pour s'occuper du spectacle qu'elle offre, pour en découvrir la fin, pour connoître les avantages qu'il doit y chercher; & l'homme abandonné à lui-même, à ses facultés, pressé par ses besoins, dirigé par ses desirs, doit se dire, & s'est en effet dit à lui-même : quelle vertu secrette fait éclore les plantes, developpe les fleurs, & forme les fruits qui couvrent la terre & qui chargent les arbres? quelle force fait sortir des

fontaines du ſein de la terre? quel ouvrier a formé les aſtres qui l'éclairent & qui l'échauffent? quelle cauſe produit les vents qui la rafraîchiſſent, & qui tranſportent les nuages? quelle puiſſance ſe fait entendre dans les Cieux, les ébranle, obſcurcit les aſtres, embraſe l'air, & lance la foudre ſur la terre?

Voilà l'effet infaillible de la curioſité de l'homme; voilà les objets ſur leſquels la raiſon eſt forcée de s'exercer; & parmi les Sauvages, dont les voyageurs modernes font mention, il n'en eſt point qui n'ait ſur tous ces phénomènes, ſes explications & même ſon ſyſtême; ſi l'on excepte quelques hommes féroces que le haſard raſſemble comme des troupeaux d'animaux.

Mais à qui l'eſprit humain attribuera-t-il ces effets, ces phénomènes?

Déterminé dans cette recherche par l'intérêt qu'il a de connoître cette puiſſance qui produit des phénomènes dont ſon bonheur & ſa conſervation dépendent, il recherche comment elle les produit, & ce qu'elle eſt.

Cette puiſſance n'étant ſenſible que par ſes effets, il ne peut la connoître qu'à l'aide du raiſonnement, qu'en comparant ce qu'il veut connoître avec ce qu'il connoît : il compare donc les effets de cette cauſe qu'il ne connoît pas immédiatement, avec les effets d'une cauſe qu'il connoît intimement avec les effets qu'il produit lui-même.

Ces phénomènes dont il cherche la cauſe, ſont des corps agités & tranſportés ; il voit, il ſent qu'il produit le mouvement de ſes bras, de ſes pieds, qu'il tranſporte ſon corps, qu'il le déplace, qu'il arrange les corps qui l'environ-

nent, qu'il donne à tous ces mouvements plus ou moins de rapidité, ſelon qu'il le veut; il juge qu'une cauſe ſemblable met en mouvement les différents corps dans les phénomènes de la nature; il voit le monde rempli de génies ou d'eſprits.

Mais ces eſprits font couler les rivieres, agitent les mers, dirigent les aſtres, font luire le ſoleil, dominent ſur les élements.

L'homme compare naturellement la puiſſance de ces eſprits avec ſa force; & il trouve ces puiſſances infiniment ſupérieures à lui; il eſt étonné, il eſt effrayé, il conçoit pour elle une vénération religieuſe; car l'admiration eſt un ſentiment d'étonnement qui naît en nous, à la vue d'un objet ſingulier & différent de tout ce que nous avons connu, le reſpect, un ſentiment d'étonnement & de frayeur qui naît à la vue d'un

objet qui posséde des qualités au-dessus de notre nature; & la vénération religieuse est un sentiment d'amour pour un objet qui est supérieur à notre nature, & qui nous fait du bien.

Telles sont les idées, tels sont les sentiments que les biens de la terre & les phénomènes inspiroient aux hommes simples avant la naissance des Arts & des Sciences; ils rapportoient à des divinités bienfaisantes, tous les biens dont ils jouissoient, tous les événemens heureux : ils ne jouissoient d'aucun sans leur en faire hommage, sans éprouver pour ces divinités des sentiments d'amour & de reconnoissance : tous les repas étoient précédés d'un sacrifice, & terminés par des hymnes : ils croyoient que les vices étoient en horreur aux Dieux; qu'ils veilloient sur le juste, sur l'innocent, sur l'homme vertueux;

&

& qu'ils poursuivoient jusqu'après la mort l'injuste & le méchant, comme nous l'avons fait voir dans les articles précédents, & comme on peut s'en convaincre par la lecture des anciens. (1)

Il est de la nature de l'admiration & de l'amour de fixer l'attention de l'homme sur l'objet qui les fait naître : ainsi, par une suite de sa constitution, ou de sa nature, l'homme est déterminé à s'efforcer de connoître ces puissances, à rechercher les motifs qui les font agir, & les moyens de les diriger, s'il est possible.

L'homme ne peut fixer longtemps son attention sur le rapport des phénomènes de la nature avec son bonheur, sans juger que c'est pour son utilité que ces

---

(1) Feitius en a recueilli une grande partie dans les antiquités d'Homere. *l.* 1. 2. 3. *c.* 4.

puissances couvrent la terre de tout ce qui est nécessaire au bonheur du genre humain : la bienfaisance de ces êtres est donc le premier objet qui s'offre à l'esprit de l'homme, dans les puissances auxquelles il attribue le gouvernement du monde ; il suppose dans ces puissances une inclination bienfaisante ; elles deviennent l'objet de l'amour & de la reconnoissance que nous avons vû que la nature a déposée dans le cœur de l'homme pour tout ce qui lui fait du bien avec dessein ; il loue la puissance bienfaisante, la bonté généreuse de ces génies ; il desire de leur plaire ; il croit qu'il leur plaît en les imitant ; il devient bienfaisant par une suite nécessaire du sentiment d'amour, de reconnoissance & de respect que lui inspirent les bienfaits de ces esprits ou de ces génies : il craint de leur déplaire, & il croit qu'on

leur déplaît par la méchanceté : l'idée des puiſſances à laquelle il eſt parvenu par une ſuite de réflexions, & par des diſpoſitions naturelles, changent donc en devoirs religieux & en loix ſacrées, l'humanité, la bienfaiſance, & toutes les inclinations ſociales qu'il reçoit de la nature.

Déterminé par ſon intérêt & par le beſoin de connoître, à la recherche de la puiſſance & des opérations des génies qui gouvernent le monde, des motifs qui les font agir, des idées qui les dirigent ; l'homme reconnoît facilement la liaiſon des phénomènes ; il voit ſans peine que la cauſe qui agite l'air, produit auſſi les pluies ; que le ſoleil qui éclaire, & qui échauffe, éleve auſſi l'eau ; que l'eau devient plante, animal ; que la plante & l'animal périſſent, ſe deſſechent & redeviennent eau, terre ; & il apperçoit ſans peine

qu'une chaîne invisible lie toutes les parties de la nature, & qu'il y a un premier moteur qui a tout formé, tout dirigé : les premiers Philosophes furent conduits à la connoissance d'un premier moteur, d'un principe universel, par la vue superficielle & générale de la nature. (1)

On trouve cette idée d'un premier moteur, d'un principe universel des êtres, d'un esprit tout puissant chez les nations les plus anciennes, même chez celles qui n'avoient ni Arts ni Sciences ; soit que le premier principe lui-même, l'esprit qui a produit tout, ait donné cette idée aux premiers hommes qu'il a formés ; soit que l'homme ne puisse réfléchir sur le Spectacle de la Nature, sans arriver à cette idée. (2)

---

(1) Voyez l'examen du Fatalisme *t.* 1.

(2) Voyez le discours préliminaire du dictionnaire des héréfies, *c.* 1.

Ce premier moteur à l'idée duquel l'homme s'éleve, pour peu qu'il réfléchiſſe, offre à ſon eſprit l'objet le plus grand & le plus important à connoître : l'idée des puiſſances motrices auxquelles il attribuoit les phénomènes, l'avoit étonné ; l'idée d'un moteur univerſel, d'une intelligence, cauſe & principe de tous les êtres, le ravit en admiration : rien n'eſt plus intéreſſant pour l'homme, que de connoître les vues de cette intelligence dans la formation du monde, & ſes deſſeins ſur le genre humain.

L'homme voit par-tout cette puiſſance infinie, par-tout il la voit bienfaiſante & occupée du bonheur de l'homme.

L'idée d'un être ſuprême qui a rempli le monde des monuments de ſa bonté, n'eſt pas une ſpéculation ſtérile ; elle remplit l'ame d'admiration, d'amour, de recon-

noissance ; elle y allume le desir de lui plaire, en imitant sa bonté, qui est l'attribut sous lequel il semble qu'il se soit plu à se faire connoître aux hommes.

On ne peut douter qu'il ne les aime ces hommes, qu'il ne veuille leur bonheur, & par conséquent qu'il n'aime ceux qui leur font du bien, qu'il ne haïsse ceux qui leur font du mal ; en un mot, pour me servir des expressions de Marc-Antonin, on ne peut douter que l'esprit qui gouverne le monde, ne soit un esprit de société qui veut lier tous les hommes par une mutuelle concorde & bienveillance. (1)

Ainsi la croyance d'un être suprême qui a formé le monde, change en loix tous les sentiments d'humanité & de bienfaisance qu'il reçoit de la nature ; & ces loix imposent à l'homme l'obligation la plus étroite, la moins suf-

(1) *L.* 4. *n.* 22.

ceptible d'exception, & qu'il est impossible d'éluder, puisqu'en ne l'observant pas, on déplaît à l'être suprême, dont la puissance & la connoissance embrassent toute la nature.

La haine que cet être suprême a pour les méchants, ne permet pas de douter qu'il ne les punisse: la prospérité passagere & apparente de quelques méchants, n'est point une difficulté contre la justice vengeresse que l'homme suppose dans l'être suprême & bienfaisant; car l'homme ayant reconnu qu'il avoit une ame qui survit à son corps, & qui conserve sa sensibilité; cette idée s'unit naturellement à l'idée d'un être suprême qui condamne & qui hait le crime; & l'homme croit naturellement qu'à cette vie, succéde une autre vie, dans laquelle les bons seront récompensés, & les

méchants punis par l'être créateur du monde.

Sous cet être ſuprême, nul bien n'eſt ſans récompenſe, & nul crime impuni : il eſt donc en effet le Légiſlateur des hommes, & les inclinations ou les averſions naturelles, l'humanité, la bienfaiſance, l'horreur pour le crime, ſont des loix gravées dans le cœur de l'homme par l'auteur de ſon être, par cet être ſuprême qui voit tout & qui peut tout, qui compte & récompenſe les ſacrifices faits à la bienfaiſance, & qui prépare des châtiments à toute action contraire au bonheur de la ſociété.

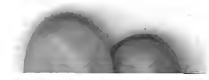
Voilà donc une barriere contre les paſſions qui ſeroient plus fortes que les ſentiments d'humanité ; un frein pour les méchants, que le ſecret, l'adreſſe ou la puiſſance dérobent à la ſévérité des loix ; un motif pour faire le bien,

infiniment plus puiſſant que toutes les récompenſes de la ſociété civile, le complément de la morale & de la politique, puiſqu'il ne laiſſe jamais, ni la bienfaiſance oiſive, ni la méchanceté heureuſe & ſans inquiétude.

Si l'homme uniquement occupé à jouir des bienfaits de la nature, néglige d'en rechercher l'auteur, il eſt bientôt arraché à ſon indifférence par les tempêtes, par les éclairs, par les volcans; en un mot, par tous les phénomènes terribles que produiſent dans l'atmoſphere, & ſur la terre, le mêlange & le choc des élements: il eſt obligé de lever les yeux vers le Ciel, de ſe demander d'où viennent ces mouvements effrayants, d'en rechercher la cauſe, de ſe mettre dans la chaîne des idées qui conduiſent à la connoiſſance de l'être ſuprême,

renumérateur des bons, & vengeur des méchants.

Si les passions, la guerre, des besoins pressants, empêchent quelques hommes de s'élever à la croyance de l'être suprême, & les retiennent dans le Polythéisme; ils voient au moins dans les tempêtes, dans les éclairs, dans le tonnerre l'image de la colere & du courroux; ils jugent qu'ils ont irrité les puissances qui gouvernent les élements; ils rentrent au-dedans d'eux mêmes; ils interrogent leur conscience; ils croient que le mal qu'elle leur reproche, allume le courroux de ces puissances, & attire les fléaux qui les affligent; ils voient, en un mot, dans la nature des puissances vengeresses du crime, que leur raison & leur conscience condamnent: c'est ce qui est arrivé chez tous les peuples qui sont tombés dans le Polythéisme.



Lorſque l'homme reconnoît l'exiſtence d'une intelligence ſuprême, qui a créé le monde, & qui le gouverne par des loix générales, & qu'il regarde les tempêtes, les volcans, les orages, non comme l'effet d'une volonté particuliere de l'être ſuprême, mais comme une ſuite des loix générales établies dans la nature; il voit cependant ces phénomènes comme des malheurs; & le malheur, quelle qu'en ſoit l'origine, rappelle naturellement & néceſſairement l'homme à lui-même, l'oblige à réfléchir ſur ſon état & ſur ſa deſtination, à chercher des conſolations & des adouciſſements à ſes maux; il eſt forcé de deſcendre dans ſa conſcience; il ſe demande s'il n'a pas en effet mérité ce fléau, ce malheur. L'idée de la juſtice de l'être ſuprême, s'offre à ſon eſprit: comme il n'eſt point d'homme qui ſoit exempt de fautes, il n'eſt par

conséquent point de temps où ces phénomènes ne soient utiles à la correction des hommes & au bonheur de la société. Tel est l'effet naturel de ces phénomènes, de ces malheurs dont on tire avec tant d'assurance des difficultés contre la bonté de l'être suprême.

Il est aisé de voir, par tout ce que nous avons dit, que la nature conduit elle-même l'homme à la connoissance de l'être suprême : ses besoins, sa foiblesse, l'amour de sa conservation, le portent à rechercher l'origine des phénomènes, c'est-à-dire, à les rapprocher, à les lier, à les rapporter à une cause : il ne peut concevoir cette cause que comme une intelligence ; l'idée de cette intelligence fixe son attention ; il examine les phénomènes, il apperçoit qu'ils sont liés par une cause générale, ou du moins qu'ils

dépendent d'elle, & il regarde cette cause comme une intelligence qui embrasse la nature.

La curiosité humaine ne peut avoir d'objet plus intéressant que la connoissance de cette intelligence : sa bienfaisance est le premier attribut qui s'offre à ses recherches ; & il faut que l'homme conçoive cette intelligence comme bonne, comme ennemie des méchants ; & de-là naissent les peines & les récompenses de l'autre vie : il est donc vrai que l'homme est naturellement religieux, & que la religion vers laquelle il est porté, le conduit à des idées, & lui inspire des sentiments qui changent en loix tous les principes de Sociabilité que nous avons découverts dans son cœur.

Cette vérité toute certaine, toute claire qu'elle est, a pourtant des contradicteurs, & elle est trop importante pour ne pas exa-

miner leurs difficultés: il me semble qu'elles peuvent se réduire à quatre chefs. 1.° Il n'est pas aussi facile à l'homme que nous le prétendons, d'arriver à la connoissance de l'être suprême, qui récompense la vertu, & qui punit le crime. 2.° L'expérience est contraire à ce que nous avançons sur l'inclination naturelle de l'homme pour la religion. 3.° La religion vers laquelle l'homme est porté naturellement, n'est point dans la société un principe réprimant, & un motif pour la vertu. 4.° La religion est une invention de la politique.



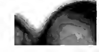
§. I.

Des raisons qui font douter de la facilité que nous supposons dans l'homme, pour s'élever à la connoissance d'un Etre suprême, qui récompense la bienfaisance, & qui punit la méchanceté.

» Il n'y a, dit M. Bayle, rien de » plus facile, que de connoître » qu'il y a un Dieu, si nous n'en» tendons par ce mot, qu'une » cause premiere & universelle. » Le plus grossier paysan est con» vaincu que tout effet a sa cause; » & qu'un très-grand effet suppose » une cause dont la vertu est très» grande. Pour peu qu'il réfle» chisse, ou de soi-même, ou par » l'avertissement de quelqu'un, il » voit clairement cette vérité. Le » consentement général ne souf» fre aucune exception à cet

» égard là ; on ne trouve, ni au-
» cun peuple, ni aucun particu-
» lier qui ne reconnoiſſe une
» cauſe de toutes choſes : tous les
» Athées, ſans en excepter un
» ſeul, ſigneront ſincerement
» avec tous les Orthodoxes, cette
» thèſe : *Il y a une cauſe premiere, univerſelle, éternelle, qui exiſte néceſſairement, & qui doit être appellée Dieu.*

» Tout eſt de plein pied juſques
» là, perſonne ne fera un inci-
» dent ſur ces mots ; & il n'y a
» point de Philoſophes qui faſſent
» entrer plus ſouvent le nom de
» Dieu dans leur ſyſtême, que les
» Spinoſiſtes ; mais de-là, vous
» devez conclure que ce n'eſt
» point dans cette thèſe ſi évi-
» dente, que conſiſte le vrai état
» de la queſtion ; un formulaire
» que les Sectateurs de la fauſſe-
» té enſeignent, conjointement
» avec ceux de la vérité, eſt une



» chose captieuse, & nécessaire-
» ment défectueuse ; il ne suffit
» donc point de connoître qu'il y
» a un Dieu, il faut de plus déter-
» miner le sens de ce mot, & y
» attacher une idée ; il faut, dis-
» je, rechercher quelle est la na-
» ture de Dieu ; & c'est-là où
» commence la difficulté : c'est
» un sujet que les plus grands Phi-
» losophes ont trouvé obscur, &
» sur lequel ils ont été partagés
» en plusieurs sortes de sentiments
» fort contraires ; on les a insul-
» tés sur leurs divisions ; on leur a
» reproché qu'ils ne savoient à
» quoi s'en tenir ; les uns niant
» qu'il y eût des Dieux, les autres
» qu'ils se mêlassent de rien, d'au-
» tres soutenant leur existence &
» leur providence, quelques-uns
» leur assignant des figures & des
» places ; & discourant de leurs
» actions & de leur vie, & tous
» alléguant des raisons probables

» qui pouvoient être un attrait &
» une amorce pour la crédulité de
» leurs auditeurs.

» Il ne peut point être facile à
» l'homme de connoître claire-
» ment ce qui convient, ou ce qui
» ne convient pas à une Nature
» infinie. Agit-elle nécessaire-
» ment, ou avec une souveraine
» liberté d'indifférence ? connoît-
» elle par un acte simple & pur,
» le présent, le passé & l'avenir,
» le bien & le mal, un homme
» successivement juste & pécheur ?
» est-elle infiniment bonne ? Elle
» le doit être : mais d'où vient le
» mal ? Est-elle immuable, ou
» change-t-elle ses résolutions,
» fléchie par nos prieres ? est-elle
» étendue, ou un point indivisi-
» ble ? si elle n'est point étendue,
» d'où vient donc l'étendue ? Plu-
» sieurs autres questions sembla-
» bles qui se présentent à l'esprit
» humain, l'étonnent & l'embar-

» raſſent; les incompréhenſibilités » l'arrêtent à chaque pas : s'il ſe » tourne d'un côté, pour éviter » des incompréhenſibilités appa- » rentes, il en rencontre qui ne » ſont pas moindres.

» On trouvera ſans aucune pei- » ne un centre d'unité à l'opinion » de tous les hommes, pourvu » que l'on ſe contente de ce for- » mulaire général : *Dieu exiſte...* » Mais ſi vous allongez le formu- » laire, en y ajoutant, que Dieu a » formé le monde ; vous voyez » ſortir tout auſſitôt du centre de » l'unité, quelques ſectes de Phi- » loſophes ; les Atomiſtes qui ont » précédé Epicure, ceux qui l'ont » ſuivi, les Phyſiciens qui ont pré- » cédé Anaxagoras.

» Vous verriez ſortir du même » centre pluſieurs Philoſophes, ſi » vous ajoutiez au formulaire : » *Dieu gouverne le monde, & diſ-* » *penſe les événements.*

» Si vous exprimiez dans le formulaire qu'il n'y a qu'un Dieu, » vous révolteriez tout le Paganisme ; & il a été un temps où le » petit nombre des signatures » vous eût étonné.

» Si vous déclariez que Dieu » est totalement distinct de l'étendue ; je ne sais si vous trouveriez » des souscriptions : la plupart » des anciens Philosophes vous » contrediroient ; tous les esprits » populaires vous répondroient » au milieu même du Christianisme, que puisque Dieu est partout, il faut qu'il soit étendu. » Il est étendu virtuellement, & » non formellement, leur répondriez-vous ; mais ils vous répliqueroient que l'étendue virtuelle » est une chose dont on n'a » aucune notion, & que personne n'a jamais connue.

» Abrégeons, & contentons-nous de dire qu'à mesure que

» vous allongeriez votre formu-
» laire, vous verriez multiplier
» les opinions, & sortir du centre
» de l'unité un plus grand nom-
» bre de gens; les uns d'un côté,
» les autres d'un autre; vous ver-
» riez même que ceux qui se-
» roient sortis par la même porte,
» se diviseroient ensuite, & ne
» s'accorderoient guères mieux
» ensemble, qu'avec ceux qui
» étoient sortis par un autre en-
» droit: tout sera rempli de non-
» conformistes.

» Ne direz-vous pas enfin, que
» cela témoigne que le sujet de la
» question n'est point si aisé que
» vous l'aviez cru; qu'il faut, au-
» tre chose que des yeux pour le
» décider; que ceux qui en ont
» voulu juger sur l'étiquette du
» sac, je veux dire par là simple
» considération du Ciel, sont tom-
» bés dans la folie de croire que
» les astres sont des Dieux?

» Ceux qui trouvent tant de
» clarté & tant de facilité dans
» notre queſtion, jugent des an-
» ciens ſiécles par le nôtre; mais
» il faudroit conſidérer que ce
» qui nous eſt ſi facile & ſi mani-
» feſte, parce que Dieu nous a
» fait la grace de nous commu-
» niquer ſa révélation, ne l'étoit
» pas à ceux qui n'avoient pour
» guide que la nature : l'eſprit
» humain abandonné à lui-mê-
» me, s'égare facilement ſur une
» mer auſſi vaſte & auſſi profon-
» de que celle-là; nous reſſem-
» blons à ceux qui s'étant ſervi
» d'un bon téleſcope, s'imagine-
» roient que les autres hommes
» auroient facilement vu les Sa-
» tellites de Jupiter s'ils avoient
» voulu; reconnoiſſons plutôt que
» la choſe eſt en elle-même très-
» difficile, & n'allons point cher-
» cher des motifs d'erreur dans la
» ſenſualité des errants; ils vous

» diroient à leur tour que nous » errons par des motifs d'inté- » rêt. (1)

Voyons si cette longue objection contient en effet quelque chose d'assez difficile pour autoriser le ton dogmatique avec lequel on la propose.

M. Bayle convient qu'il n'y a rien de si facile que de connoître qu'il y a une cause universelle : le plus stupide paysan est, selon lui, convaincu, que tout effet a une cause, & qu'un très-grand effet suppose une cause dont la vertu est très-grande ; il convient que pour peu qu'il réfléchisse, ou par soi-même, ou par l'avertissement de quelqu'autre, il voit clairement cette vérité ; c'est qu'il y a une cause de toutes choses.

Il est donc question de savoir

(1) Continuation des pensées sur la Comete, *t.* 1, §. 20. & 21. *p*, 79.

si l'homme arrivé à cette idée s'y tiendra ; & si supposé qu'il veuille acquérir sur cette cause une connoissance plus étendue, il se jettera dans ce labyrinthe de questions obscures où Bayle le conduit ; & si au lieu d'examiner ses attributs métaphysiques, il ne s'efforcera pas plutôt de connoître quels sont ses desseins dans la formation du monde, & sur-tout dans la production des phénomènes qui ont un rapport immédiat avec le bonheur de l'homme.

Il n'y a certainement pas d'objet plus intéressant pour l'homme, que la connoissance de cette cause universelle, & de ses desseins. Il n'est donc pas possible qu'un homme s'arrête à cette idée, & qu'il ne cherche pas à connoître cette cause & ses desseins, pour peu qu'il fasse usage de sa raison, ou que la nécessité de se nourrir, ou quelque passion n'absorbe

n'absorbe point toutes ses facultés : l'amour de son bonheur, son intérêt, fixeront nécessairement toute son attention, & tous les efforts de sa curiosité sur cette cause & sur les rapports qu'elle peut avoir avec le bonheur de l'homme.

La premiere idée qui se présentera à lui sur la nature de cette cause ; c'est qu'elle est intelligente, qu'elle est un esprit, comme nous l'avons prouvé dans cet article : aussitôt qu'il se sera assuré que cette cause est une intelligence, son intérêt le plus pressant sera de connoître pourquoi elle produit des phénomènes funestes au bonheur de l'homme, & comment il pourra les détourner, c'est-à-dire, qu'il cherchera les moyens de plaire à cette intelligence, & de se concilier ses faveurs ; il sera donc religieux aussitôt qu'il sera arrivé à la connoissance de cette

cause ou de cette intelligence : avant qu'il abandonne la recherche des moyens de lui plaire, & de mériter ses faveurs, il faudra qu'il ait fixé un culte.

Un homme qui vient de découvrir une cause toute puissante qui produit tous les phénomènes, & de laquelle dépend son bonheur ou son malheur ; a-t-il quelque motif, quelqu'intérêt à rechercher, *ce qui convient ou ne convient pas à une nature infinie ; si elle agit nécessairement, ou avec une liberté d'indifférence ; si elle connoît, aime, hait par un acte pur & simple, le présent, le passé, l'avenir, le bien & le mal ; un même homme successivement juste & pécheur.*

D'ailleurs, les questions qu'un homme se propose d'éclaircir, sont toujours liées aux idées qu'il a acquises ; ce n'est que par les idées qu'il a, qu'il s'éleve à celles

qui lui manquent : y a-t-il dans le paysan grossier & stupide, quelqu'idée qui le conduise à toutes les questions que M. Bayle prétend qu'il élevera lorsqu'il sera parvenu à connoître une cause universelle ?

Les Philosophes anciens qui annoncerent l'existence de l'être suprême aux peuples barbares & féroces, ne les conduisirent point à cette vérité par les discussions abstruses, par lesquelles M. Bayle prétend qu'il faut passer pour arriver à la connoissance d'un être suprême qui gouverne le monde : nous ne voyons point que ceux auxquels ils l'annoncerent, leur aient fait aucune des questions, dont M. Bayle fait l'énumeration ; aucun des Missionnaires ne nous dit que les peuples auxquels ils ont annoncé le vrai Dieu, leur aient fait ces questions.

Dans quelqu'espece de recher-

che que ce soit, l'esprit humain saisit les premieres apparences, & s'y tient jusqu'à ce que quelque difficulté l'oblige à les abandonner & à retourner sur ses pas ; ainsi l'esprit humain, à la premiere vue des phénomènes, les attribueroit à des génies différents ; & n'abandonneroit ce sentiment pour adopter la croyance d'une cause universelle, qu'autant que la liaison des phénomènes l'obligeroit de les attribuer à une seule cause : de même lorsqu'il examine ce que c'est que cette cause & sa maniere d'agir, il suppose que c'est un esprit ; & comme il sentiroit & qu'il croiroit qu'il agit librement, il supposeroit aussi que l'intelligence suprême ou la cause universelle agit librement ; il ne mettroit en question sa liberté, qu'autant qu'il découvriroit quelque raison, de douter si elle est en effet libre de la liberté qu'il lui

auroit attribuée ; toutes les questions que M. Bayle suppose, que l'esprit doit examiner avant de croire une intelligence toute-puissante qui gouverne le monde, sont donc en effet postérieures à cette croyance : on le voit par ceux que M. Bayle fait sortir de son prétendu centre d'unité : ce ne sont point des hommes simples & ignorants, ou qui commencent à rechercher quelle est l'intelligence qui a produit le monde : ce sont des Scholastiques exercés ; encore leurs divisions ne les empêchent-elles pas de reconnoître l'existence d'une intelligence suprême, parce qu'en effet, ce n'est point de la décision de ces questions que dépend la persuasion de la croyance d'un être suprême.

Enfin, voici à quoi se réduit la difficulté de M. Bayle. L'homme ne peut par la considération de la

nature, connoître facilement qu'il y a un Dieu qui gouverne le monde, parce qu'avant d'attribuer la formation & le gouvernement du monde à cette intelligence, il faut savoir si elle est étendue ou un point indivisible, si elle connoît, veut, aime, hait par un acte simple, le présent, le passé & l'avenir, le bien & le mal; un homme successivement juste & pécheur.

C'est à peu près comme si l'on prétendoit qu'on ne peut faire un levier, une poulie, un ressort, connoître leurs proprietés, & les qualités des corps sans avoir examiné s'il y a des corps, si la matiere existe, si elle est divisible à l'infini, ou composée d'atômes indivisibles, si le mouvement est possible, si c'est une qualité ajoutée au corps, &c. parce que dans la physique de l'école, on examine toutes ces questions, avant de

traiter des loix du mouvement & de la méchanique.

M. Bayle étoit bien plus versé dans la philosophie de l'école, que dans la connoissance de la marche de l'esprit humain, dont il avoit étudié l'histoire bien plus en Sophiste, qui cherche des arguments & des difficultés, qu'en Philosophe observateur qui étudie les faits pour s'éclairer.

Nous ne craignons point d'assurer que la marche que nous avons fait faire à l'esprit humain, est infiniment plus naturelle que celle de M. Bayle; qu'elle est même la seule naturelle, & que celle de M. Bayle est absurde & ridicule.

Dans la suite des idées que nous avons fait acquérir à l'homme, nous lui avons donné pour motif & pour guide son intérêt, ses besoins, & les connoissances qu'il tire de lui-même: M. Bayle

au contraire, fait parcourir à l'homme une suite de questions, dont aucune ne l'intéresse, même comme objet de curiosité, dont aucune n'a rapport à ses besoins, & auxquelles la curiosité oisive n'a pu arriver qu'après beaucoup de siécles; c'est un fait qui ne sera contesté d'aucun des Philosophes qui ont étudié l'histoire de l'esprit humain. Les difficultés de M. Bayle n'affoiblissent donc point ce que nous avons dit sur la facilité que l'homme a de connoître l'intelligence suprême qui a créé le monde, & qui le gouverne.

» Mais, dira-t-on, comment vou-
» lez-vous que les Sauvages, que les
» peuples que Dieu avoit laissé mar-
» cher dans leurs voies, eussent la
» facilité de connoître l'existence
» d'un être suprême; sans parler
» des Sauvages, considérez les na-
» tions policées : les femmes sont

» la moitié de ces peuples, les sol-
» dats, les artisans & le reste de la
» populace sans aucune applica-
» tion aux Sciences, font plus des
» trois quarts de l'autre moitié: y
» a-t-il quelqu'apparence que ces
» hommes, ces femmes pussent
» trouver d'elles-mêmes les preu-
» ves de l'existence d'un Dieu,
» Créateur du monde, dont la
» loi doit servir de régle aux
» hommes. Croira-t-on que le
» paysan, le manouvrier, le ma-
» telot, le bucheron, le charbon-
» nier, trouvassent dans l'ordre, &
» dans l'examen de la nature, des
» preuves de l'existence de Dieu,
» & qu'ils le reconnussent s'ils n'é-
» toient pas instruits. (1)

Je réponds qu'il peut y avoir un degré d'abrutissement qui ne permette pas à l'homme de réflechir, qu'il est possible qu'il soit

(1) Bayle, *ibid.*

tellement pressé par les besoins de la vie, qu'ils ne lui permettent pas de réflechir sur lui-même, sur son origine, sur la cause des phénomènes : ces connoissances n'intéressent point un homme opprimé, dont la vie n'est qu'un cercle de peines, de fatigues & de douleurs, qui ne se dérobe au sentiment de son malheur, que par des excès qui lui ôtent la raison ; & pour me servir des expressions de M. de Fontenelle, dont les moments de loisir sont employés à reprendre des forces pour prolonger leur malheureuse situation ; pendant ces instants, ils ne s'occupent qu'à se remonter pour souffrir.

Il y a peu d'apparence qu'un tel homme s'éleve par lui même aux preuves de l'existence d'un être suprême : il le pourroit cependant ; & s'il ne le peut pas, ce n'est pas qu'il ne soit né avec un

penchant qui le porte à rechercher l'auteur de son être; ce n'est pas que la nature n'ait répandu autour de lui mille motifs qui l'y portent, mille moyens qui l'y conduisent; c'est que l'injustice des hommes, ou la dépravation volontaire de son cœur le retiennent dans l'ignorance & dans l'indifférence sur une vérité qui l'intéresseroit, & qui seroit à sa portée s'il étoit dans son état naturel: pour s'en convaincre, il ne faut que se rappeller ce que nous avons dit dans la premiere Section, sur la facilité que l'homme a de satisfaire ses besoins primitifs, sur le loisir qui lui reste lorsque ces besoins sont satisfaits, sur le besoin qu'il a de connoître, lorsque ses besoins physiques sont satisfaits: dans cet état de nature, l'homme a beaucoup de loisir pour s'éclairer, & un desir très-vif de s'éclairer; croit-on que

dans cet état il soit impossible à l'homme de s'élever par la seule contemplation de la nature, à la connoissance d'un être suprême, qui a formé le monde.

L'homme célébre de qui M. Bayle emprunte l'objection que nous examinons présentement, reconnoît que les Philosophes à qui Dieu avoit fait connoître son existence, pouvoient la faire connoître aux autres hommes. (1)

Plusieurs le firent en effet, Pythagore, Zamolxis, Zalucus, persuaderent cette vérité à plusieurs peuples; & sans nous arrêter à reprocher à M. Bayle, de contredire ici ce qu'il a dit au commencement de ce que nous avons cité de lui, nous conclurons de ces exemples, que les hommes les plus grossiers peuvent être instruits sur cet objet.

(1) Dénonciation du péché philosophique.

Mais qu'eſt-ce que le Philoſophe fait pour les inſtruire ? ſinon de leur faire faire réflexion ſur ce qu'ils ont ſous les yeux ; & ſur quoi la guerre qu'ils ſe faiſoient, leur ferocité, leur vie agitée & vagabonde, les empêchoient de porter leurs regards, & de faire réflexion.

Il en eſt ainſi du payſan, du charbonnier ; ſi dans les ſociétés qui ont une religion, il eſt ſi mal inſtruit de l'exiſtence de Dieu, c'eſt que les hommes chargés de les inſtruire, ſont ſans goût pour leur devoir, ou ſans talent pour le remplir, ou qu'enfin ceux qui ſont chargés d'inſtruire, ſont dans un degré de miſere, qui les abrutit ; c'eſt que quelquefois ceux même qui par état, devroient aimer & reſpecter cette portion infortunée de l'humanité, la mépriſent.

Enfin, s'il eſt des hommes que les haſards, les beſoins de la vie,

l'ignorance, l'habitude de l'inapplication, empêchent de s'élever d'eux-mêmes à la connoiſſance de l'être ſuprême ; le plaiſir que l'homme éprouve lorſqu'il communique ſes idées, la ſatisfaction qu'il goûte en élevant ſes ſemblables à la connoiſſance de l'être ſuprême ; les récompenſes deſtinées à ceux qui le font connoître, ne permettent pas à l'homme qui eſt rempli de la grandeur de ſon idée, de voir avec indifférence les hommes qui vivent dans l'ignorance, ou dans l'oubli de l'être ſuprême.

La nature, en donnant à cet homme tous ces motifs, l'établit apôtre de l'exiſtence de Dieu ; ce fut par ces motifs que tant de Philoſophes l'annoncerent aux nations Sauvages ; c'étoient ces motifs qui animoient Socrate, lorſqu'il attaquoit le Polythéiſme ; c'étoient ces motifs qui le

soutenoient contre ses persécuteurs, qui lui firent envisager la mort sans effroi, qui la lui rendirent précieuse.

Ce n'est donc point à la nature qu'il faut imputer l'ignorance, dans laquelle les hommes vivent à l'égard de l'être suprême. C'est aux passions, aux vices, aux désordres des hommes qui étouffent ou qui arrêtent le penchant qu'elle leur donne vers la religion, qui rend inutiles toutes les précautions que l'être suprême a prises, pour n'être ignoré de personne.



§. II.

Examen de la difficulté que l'on tire de l'expérience, contre ce que nous avons dit, du penchant naturel de l'homme vers la religion.

Si l'homme, dit-on, a un penchant naturel vers la religion ; si la religion est si conforme à la raison, si toutes les facultés de l'homme, tous ses besoins l'y conduisent : pourquoi a-t-on vu des peuples, des nations policées & éclairées comme les Seres, qui n'avoient ni temples, ni autels, ni sacrifices ; & qui punissoient un acte de religion comme un crime ? Pourquoi cette croyance de l'Etre suprême s'est-elle si horriblement défigurée & même éteinte ? Pourquoi le Polythéisme qui

lui succéda s'éteignit-il, au point de n'être que la religion de la plus vile populace? Pourquoi trouve-t-on tant de nations sans aucune connoissance de la divinité, sans culte, sans aucun sentiment de religion?

Je réponds que l'Auteur d'où l'on a tiré l'exemple des Seres, ne dit pas que ces peuples n'avoient point de religion, il paroît au contraire qu'ils en avoient une, qu'ils la supprimerent, ou que peut-être ils la changerent, apparemment pour quelqu'abus que les prêtres en avoient fait, puisqu'on punissoit l'homme qui offroit un sacrifice, comme on punissoit un meurtrier. (1)

Peut-être aux sacrifices qu'ils défendirent substituerent-ils un autre culte?

C'est ainsi qu'en Ethiopie, les

---

(1) Euseb. præp. Evang.

Prêtres de Méroé exerçoient sur les peuples un empire absolu. Ils faisoient la paix & la guerre, ils exerçoient sur les Rois même, droit de vie & de mort : » Quand » il leur en prenoit fantaisie, ils » dépêchoient un courrier au Roi, » pour lui ordonner de mourir. » Ils lui faisoient dire que les » Dieux l'avoient ainsi réglé, & » que ce seroit un crime que de » violer un ordre qui venoit de » leur part. Ils ajoutoient plusieurs » autres raisons qui surprenoient » aisément les hommes simples, » prévenus d'une ancienne coutu- » me, & qui n'avoient pas assez » de force d'esprit pour résister » à ces commandements injustes. » En effet, les premiers Rois se » sont soumis à ces cruelles ordon- » nances, sans aucune autre con- » trainte que celle de leur propre » superstition. Ergamenes qui re- » gnoit du temps de Ptolomée

» second, & qui étoit instruit de
» la philosophie des Grecs, fut
» le premier qui osa secouer ce
» joug ridicule ; ayant pris une
» résolution vraiment digne d'un
» Roi. Il s'en vint avec son armée
» attaquer la forteresse où étoit
» autrefois le temple d'or d'Ethio-
» pie : il fit égorger tous les Prê-
» tres, & institua lui-même un
» nouveau culte. (1)

C'est à ces causes, ou à de semblables qu'il faut attribuer l'affoiblissement, ou les altérations de la religion, & non à un penchant naturel des hommes vers l'irréligion.

Toutes les nations, comme nous l'avons dit, avoient des colléges de Prêtres, chargés de découvrir par l'étude des phénomènes, les moyens de mériter les

(1) Diod. *l.* 3. trad. de Terrasson, *t.* 1. *p.* 344.

bienfaits de l'Etre suprême, ou d'appaiser son courroux.(1)

Ces moyens n'arrêterent point le cours des loix de la nature; la foiblesse de l'homme, la curiosité de son esprit, son inquiétude naturelle, son imagination, l'ignorance, substituerent au culte de l'Etre suprême, transmis par la tradition, mille systêmes arbitraires, mille pratiques imaginaires, une religion superstitieuse, remplie d'absurdités, & souvent d'impostures.

Quelquefois même, les sages qui voulurent adoucir les mœurs des hommes féroces, pour arrêter plus promptement & plus efficacement les maux qui desoloient l'humanité, pour se concilier sur les esprits un empire capable d'en imposer à la méchanceté, & de

---

(1) Voyez le discours préliminaire du diction. des heresies, c. 1.



rompre subitement l'habitude du désordre, attribuerent toutes les loix qu'ils proposoient, à des puissances rédoutables, par lesquelles ils assuroient qu'ils étoient inspirés. Radamanthe & Minos se retiroient dans une caverne, dans laquelle ils disoient que Jupiter leur dictoit des loix. Lycurgue supposa des oracles, & Numa feignit qu'il étoit inspiré par les Dieux.

Les sages qui répandirent ces illusions, n'avoient pour objet que le bonheur des hommes; la simplicité de leurs mœurs, l'innocence de leur vie, leur éloignement pour la domination hautaine & tyrannique, leur bienfaisance & leurs vertus, ne permettoient pas de soupçonner de fourberie dans des hommes en qui l'on ne voyoit aucun intérêt, aucune raison pour tromper. On reçut donc avec vénération tout ce qu'ils enseignerent, on se soumit à tout ce

qu'ils prescrivoient, comme à des ordres émanés du Ciel.

La politique qui trouva dans ces illusions un principe capable d'arrêter ou de mouvoir le peuple à son gré, les consacra & ne voulut point d'autre religion. Le Polythéisme qui fut la religion de presque tous les peuples, devint un systême d'impostures, de fraudes & de supercheries mêlées de quelques vérités morales.

Il n'étoit donc pas possible que cette religion ne s'affoiblît & ne s'éteignît, même dans beaucoup d'esprits, supposé que l'esprit humain s'éclairât & que la puissance religieuse devînt suspecte, incommode, ou odieuse, & c'est ce qui est arrivé par plusieurs causes; touchons-en quelques-unes autant que la nature de cet ouvrage le permet.

1°. Le sacerdoce fut d'abord honoré, & souvent joint à la sou-

veraineté; chez les Egyptiens les Rois se tiroient de l'ordre des Prêtres, ou de l'ordre des gens de guerre, parce que l'un étoit révéré pour la valeur, & l'autre pour la sagesse; & celui qui étoit tiré de l'ordre des gens de guerre, incontinent après son élévation étoit admis dans l'ordre des Prêtres, on lui communiquoit tous les secrets de la philosophie. (1).

En Mysie, le grand-Prêtre de Jupiter avoit le titre & l'autorité de Roi. (2)

Mais le sacerdoce ne rendoit pas le souverain inaccessible à l'erreur & aux passions; le souverain entrainé par les passions employa la religion pour les satisfaire, il devint odieux, & l'on conçoit aisément qu'il y eut des hommes qui, pour restreindre l'autorité tempo-

(1) Plutarq. sur Isis.
(2) Mem. de l'acad. des inscrip. *t.* 2. *p.* 421.

relle du Pontife, attaquerent la religion qui lui servoit d'appui. Or cette religion étoit dans une infinité de lieux, un Politheïsme absurde, un tissu d'impostures & de supercheries ridicules. Les ennemis des Rois Pontifes, purent donc affoiblir la croyance de la religion.

Lorsque les Pontifes n'avoient pas la souveraineté temporelle, on leur rendoit de grands honneurs, ils avoient des priviléges magnifiques, ils possédoient des richesses immenses. (1)

Le Pontife étoit la premiere personne de l'état après le Roi, & dans quelques endroits il portoit la couronne plusieurs fois l'année. (2)

(1) Caton d'Utique chargé d'aller conquérir le Royaume de Chypre sur Ptolomée, pour l'engager à le céder sans effusion de sang, lui proposa en dedommagement la grande Prêtrise de Venus, dans l'Isle de Paphos. (Plutar. vie de Caton d'Utique.)

(2) A Arricie, le Prêtre de Diane portoit le

N'est-il

N'est-il pas possible que le Pontife ait été tenté de retenir & de conserver la couronne ? n'est-il pas possible que cette cérémonie même lui ait fait regarder la souveraineté temporelle comme l'appanage naturel du sacerdoce ? n'est-il pas possible qu'il ait cherché à recouvrer ses anciens priviléges, à rendre à sa place son ancienne dignité, son autorité primitive ? n'a-t-il pas pu regarder l'autorité dont le Roi jouissoit comme une usurpation ? ces idées n'ont-elles pas pu le conduire à former des projets, des intrigues, des complots, pour dépouiller le Roi de son autorité ? n'a-t-il pas

titre de Roi, le Prêtre de Bellone avoit le même privilége en Cappadoce. A Tyr le Prêtre d'Hercule portoit la couronne, il étoit la seconde personne de l'état. Chez les Tralliens il avoit un palais égal à celui du Roi. On sait quelle étoit leur autorité chez les Germains. Voyez sur tous les lieux que j'ai cités, Strabon, Tacite. Voyez aussi Alex. ab Alex. *l.* 2. *c.* 8.

pu faire parler les oracles en faveur de ſes prétentions, ſuppoſer des prodiges, employer des preſtiges pour engager les peuples dans ſes intérêts ?

Pour conſerver ſon autorité, le ſouverain temporel a naturellement attaqué l'autorité du ſacerdoce. Comme ſa puiſſance étoit fondée ſur la perſuaſion du peuple, il a cherché à rendre ſuſpects les prodiges, les oracles, les préſages qui le rendoient vénérable pour les peuples, & terrible pour le ſouverain. Il a attaqué la perſonne même du Pontife, & par conſéquent affoibli dans l'eſprit du peuple des ſentiments de religion qui avoient pour fondement principal, les prodiges, les préſages, les oracles, la vérité & la ſainteté du Pontife.

2°. Les Prêtres étoient conſeillers naturels des Rois. En Egypte, par exemple » le Roi aſſiſtoit tous





» les jours aux sacrifices qu'on of-
» froit aux Dieux : quand les vic-
» times avoient été amenées à l'au-
» tel, le grand-Prêtre debout, &
» en présence de tout le peuple,
» demandoit aux Dieux à haute
» voix qu'ils conservassent le Roi
» & répandissent sur lui toutes sor-
» tes de prospérités, parce qu'il
» gouvernoit ses sujets avec justi-
» ce. Il inséroit ensuite dans sa
» priere, un denombrement de
» toutes les vertus propres à un
» Roi, en continuant ainsi : *parce*
» *qu'il est maître de lui-même*,
» *magnanime*, *bienfaisant*, *doux*
» *envers les autres*, *ennemi du*
» *mensonge. Ses punitions n'éga-*
» *lent point ses fautes*, & *ses ré-*
» *compenses passent les services.*

» Après avoir dit plusieurs cho-
» ses semblables, il condamnoit
» les manquements où le Roi étoit
» tombé par ignorance : il est vrai
» qu'il en disculpoit le Roi même,

» mais il chargeoit d'exécrations » les flateurs & tous ceux qui lui » donnoient de mauvais conseils : » le grand-Prêtre en usoit de cette maniere, parce que les avis » mêlés de louanges, sont plus » efficaces que les remontrances, » pour porter les Rois à la crainte des Dieux & à l'amour de la » vertu.

» Ensuite de cela, le Roi ayant » sacrifié & consulté les entrailles » de la victime, le lecteur des livres sacrés lui lisoit quelques actions, quelques paroles remarquables des grands hommes, » afin que le souverain de la république ayant l'esprit plein d'excellents principes, en fit usage » dans les occasions qui se présenteroient à lui. »

Les cérémonies de la religion étoient donc pour les Rois qui négligeoient leurs devoirs des leçons importantes, des reproches



mortifiants, des avis redoutables contre les courtisants, contre les flatteurs, contre les ministres qui allumoient ses passions, qui servoient ses goûts, qui abusoient de son autorité. Les passions des souverains & l'intérêt des ministres, des courtisants concouroient donc dans beaucoup d'occasions & dans beaucoup de lieux, pour affoiblir le respect de la religion, & tendoient à substituer à ses cérémonies augustes un culte purement extérieur, des hommages pour les Dieux, sans instruction pour les hommes. On crut avec ces pratiques extérieures honorer les Dieux, obtenir leurs faveurs, appaiser leur courroux, sans qu'il fut nécessaire d'être juste, humain & bienfaisant.

3.° Les pontifes avoient un empire absolu sur tout ce qui avoit rapport à la religion & au culte des Dieux : s'ils furent ava-

res, ils n'accorderent le soin des temples qu'à prix d'argent : des hommes avares acheterent ces places, inventerent des prodiges, des présages sinistres, pour engager le peuple à offrir des sacrifices, on employa mille tours d'adresse, mille supercheries pour augmenter le nombre des victimes.

Il étoit d'usage de ne rien entreprendre d'important, sans avoir consulté les entrailles de la victime ; pour que l'on pût tirer de cette inspection quelques conjectures, il falloit que l'animal immolé fût bien nourri, & sur-tout que les entrailles fussent en bon état : ainsi, l'on immoloit victime sur victime, jusqu'à ce qu'on en trouvât une bien conditionnée : or les prêtres, en ouvrant les entrailles, arrachoient subtilement quelque viscère, & rendoient le sacrifice inutile, il falloit recommencer.

Ces supercheries ne purent être ignorées, & les Poëtes comiques les exposerent sur le théâtre. Athenée rapporte un fragment de comédie, dans laquelle Euphron avoit mis sur la scène un sacrificateur qui disoit : » Des vieillards de Tenedos, sacrifiant le » cinquieme jour, après une longue navigation, un chevreau » maîgre & petit, dont on ne » pouvoit rien emporter, & dont » la chair étoit blanche ; je contraignis le cuisinier d'en fournir » deux autres... Oui, répond un » interlocuteur ; mais c'est, que » pendant qu'on regardoit le » foyer, tu glissas la main par » dessous, sans que l'on s'en apperçût, & qu'ayant jetté les rognons dans une fosse, tu causas » bien du bruit ; ils dirent que le » chevreau n'avoit point de rognons ; ils en tuerent un autre, » & je t'ai vu moi-même man-

» ger le cœur du ſecond. (1)

La cupidité des miniſtres de la religion ſe réunit donc avec toutes les cauſes précédentes, pour faire perdre de vue l'objet principal de la religion, & pour la faire dégénérer en une ſuperſtition choquante, & appuyée ſur des impoſtures groſſieres : quand une fois on eut perdu de vue l'objet primitif & eſſentiel de la religion, & qu'elle fut réduite à une ſuite de pratiques, qui n'avoient pour objet que de ſe rendre propices les divinités qui pouvoient ſervir les hommes, ou leur nuire dans leurs deſſeins, on abandonna ces pratiques, & tout principe de religion s'éteignit dans les hommes qui découvrirent l'impoſture des miniſtres, & la fauſſeté des effets qu'ils attribuoient aux cérémonies de la religion.

---

(1) Athenée, *l.* 9.

4.° Le pouvoir des hommes qui présidoient à la religion, étoit quelquefois supérieur à toute autre autorité. Tel étoit le pouvoir que donnoit à Rome la qualité d'Augure : il séparoit les comices & les assemblées dès le commencement de leur tenue, quelque Magistrat qui les eût convoquées ; il annulloit tous les actes de quelqu'autorité qu'ils fussent émanés ; il suspendoit toute entreprise, de quelque nature qu'elle fût, & il la suspendoit par ces seuls mots, *à un autre jour*.

Il ordonnoit aux Consuls d'abdiquer leur magistrature ; il accordoit ou défendoit à son gré, de traiter avec le peuple, & cassoit les loix qui n'avoient pas été juridiquement proposées ; enfin, rien n'étoit valide, rien n'étoit solide sans son autorité. (1)

(1) Cic. de legib. *l.* 2. *c.* 12.

La nature humaine ne comporte pas la possession d'une aussi grande autorité sans en abuser, sur-tout lorsqu'elle n'est qu'entre les mains d'un seul homme : pour jouir d'une semblable puissance, sans la rendre odieuse ; il ne suffit pas d'avoir des lumieres & de la vertu, il faut presqu'être infaillible & impeccable : or, la qualité d'augure & aucun titre sur la terre, ne donne ces attributs & ces prérogatives : l'autorité excessive des ministres de la religion devint despotique & odieuse aussitôt qu'on la vit dirigée vers leur aggrandissement, employée pour leur intérêt ; on crut leurs instructions, leurs loix dictées par l'ambition ; on les regarda comme des piéges tendus à la crédulité, comme des maximes qui préparoient la servitude : la religion dans la bouche du ministre, ne s'offrit que comme système de po-

litique ambitieuse, qui tendoit à tout soumettre au ministre de la religion; tout devint suspect dans les ministres, & incertain dans la religion; pour des esprits superficiels, pour des hommes capables de sentir l'abus que le ministre faisoit de la religion & de son autorité; trop peu instruits pour distinguer la religion de ce que l'intérêt, l'ignorance & l'ambition y avoient ajouté; & trop défiants pour ne pas confondre les vues du ministre avec l'objet de la religion: telle fut peut-être la conduite des Seres par rapport aux ministres de leur religion; & telle fut en partie celle d'Egamènes par rapport aux prêtres de Méroé.

5.° Les hommes, en étudiant les phénomènes de la nature, avoient enfin découvert leurs liaisons, leurs rapports; ils les avoient observés dans leur origine, dans leurs progrès, dans leurs décroif-

ſements; ils avoient obſervé qu'ils ſuivoient des loix, qu'ils étoient l'ouvrage du mouvement, & la production des éléments combinés; les hommes étoient devenus Phyſiciens; & parmi les Phyſiciens, pluſieurs avoient regardé la matiere, les élements, & une force motrice attachée à ces éléments, comme la cauſe & comme le principe de tout.

Les hommes imbus de ces opinions, n'avoient que du mépris pour le Polythéiſme; & parmi eux pluſieurs n'allerent point au-delà des principes qu'ils avoient imaginés ſur l'origine & ſur la nature de l'homme: il fut à leurs yeux une production ſemblable à toutes les productions de la nature; il fut un être qui naiſſoit, croiſſoit, dépériſſoit & mouroit, pour ſe changer en d'autres corps: il n'y eut pour ces hommes, ni Dieux, ni récompenſes, ni châti-

ments après cette vie ; tout ce qu'on racontoit des Oracles des Dieux, des apparitions, ne s'offroit que comme une collection de puérilités, qu'il ne falloit réfuter que par le ridicule ; & c'est ce qui produisit les plaisanteries de Diagoras, & de plusieurs Philosophes, sur la religion Païenne, & l'irréligion de plusieurs sectes. (1)

Leurs principes & leurs railleries irriterent les simples, les ignorants, les superstitieux & les personnes sages, qui, en condamnant les abus qui défiguroient la religion, en conservoient les principes, & croyoient que, malgré les erreurs qui la défiguroient, elle étoit utile aux sociétés ; mais ces abus, ces railleries firent beaucoup d'irréligieux ; » ces cérémo» nies ridicules, dit Plutarque,

(1) Voyez l'examen du Fatalisme, t. 1.

» qui attirent les simples & les in-
» firmes en superstition, jettent les
» hommes aigus d'entendement
» ou audacieux en des pensées
» bestiales & pleine d'impiété. (1)

6.° L'établissement des sociétés qui avoit procuré aux hommes le loisir nécessaire pour observer la nature, avoit donné naissance aux arts, au luxe, qui avoit allumé dans le cœur des personnes riches & puissantes, mille passions funestes au bonheur des sociétés; il avoit fait commettre mille forfaits, mille noirceurs, mille crimes que leur conscience leur reprochoit, & qui devoient être punis dans l'autre vie : la justice vengeresse des Dieux, étoit pour eux un bourreau; le desir qu'ils avoient d'écarter cette idée chagrinante, leur fit adopter comme des vé-

(1) Plutarque sur Isis.

rités démontrées, comme des dogmes précieux & consolants, tout ce que les Philosophes dont nous avons parlé pensoient sur la nature de l'homme, & sur les Dieux.

Souvent ces Philosophes ajoutoient à leur doctrine sur les Dieux, sur la nature de l'homme, & sur l'origine du monde, des principes de morale solides, honnêtes, utiles à la société; plusieurs même les pratiquoient; mais dans les siécles où la corruption régnoit, où le luxe avoit infecté toutes les conditions; les hommes voluptueux qui sont presque toujours superficiels, & qui n'ont, ni étendue, ni force dans l'esprit, ne saisissoient dans les systêmes des Philosophes, que ce qui flattoit leurs passions, & les délivroit de la crainte des châtiments de l'autre vie. Ils adopterent donc ce que ces Philosophes

pensoient sur l'origine du monde, sur les Dieux, sur la nature de l'homme, sur son état apres la mort, non comme des vérités qu'ils concevoient, & dont ils s'étoient assurés par le moyen du raisonnement; mais comme des faits qui leur auroient été racontés par des voyageurs : ainsi, sans acquérir aucune idée de plus, sans sortir de leur ignorance; ces hommes se crurent philosophes précisément, parce qu'ils avoient adopté sans raisonner, un point de la croyance de quelques Philosophes : leur nouvelle qualité leur laissa tous leurs vices, & ne leur ôta que les remords.

Toutes ces causes d'affoiblissements dans la croyance religieuse du Paganisme, s'étoient réunies chez les nations où les Sciences avoient pénétré, & où le luxe régnoit : tel étoit l'état de Rome, lorsque Juvenal disoit, que per-

ſonne ne croyoit, ni les Dieux, ni les Enfers.

La religion n'étoit cependant pas éteinte dans l'empire Romain ; un nombre conſidérable de perſonnes reconnoiſſoient un être ſuprême, dont la Providence gouvernoit le monde, qui avoit préparé des récompenſes pour les bons, & des châtiments pour les méchants : dans tous les temps cette croyance avoit eu beaucoup de Sectateurs ; c'étoit la croyance de tous les initiés aux grands myſteres, & c'étoit la croyance de tous ceux qui avoient adopté la philoſophie de Pythagore, de Platon, de Zenon, & le nombre en étoit conſidérable ; il renfermoit les hommes les plus reſpectables par leurs vertus & par leurs lumieres.

A l'égard des Sauvages qui ſont ſans religion, on ne peut pas plus conclure de leur exemple, que

l'homme n'a pas un penchant naturel vers la religion, qu'on en pourroit conclure, que naturellement il n'est pas raisonnable : ces Sauvages sont dispersés, errants, vivants au hasard, toujours en guerre, & continuellement entre le péril & le besoin, n'ayant jamais, ni le temps, ni l'occasion de réfléchir sur la nature; & par conséquent en qui le penchant naturel vers la religion, ne se développe point.

Aussitôt qu'ils pourront réfléchir, ils deviendront religieux; tous les peuples qui jouissent de quelque loisir, se sont fait des systêmes de religion : les Caraïbes, qui n'avoient ni arts ni sciences, ni temples, avoient cependant un systême religieux; ils croyoient qu'un être puissant faisoit gronder le tonnerre, & lançoit la foudre, parce qu'ils l'avoient irrité : nous en appellons

aux historiens & aux voyageurs anciens & modernes, sur cette disposition universelle des hommes pour la religion. (1)

Les causes qui ont éteint la religion naturelle & les religions humaines, ont quelquefois porté des atteintes au Christianisme, obscurci dans quelques esprits la divinité de son origine, terni la beauté de ses principes, & porté quelquefois les hommes à douter de ses dogmes & de la nécessité de sa morale pour le bonheur du genre humain.

Il est donc certain que ce n'est point un penchant naturel qui conduit l'homme à l'irréligion : s'il n'étoit pas naturellement religieux, il n'y auroit sur la terre aucune trace de religion ; au moins chez les nations que la religion révélée n'éclaire pas.

(1) Voyez Strabon, le recueil des anciens voyages, Daper, Marmols, & le P. du Tertre.

§. III.

Des raisons qui font juger que si l'homme a un penchant naturel à une religion, cette religion ne le porte point à la vertu.

Le Paganisme est, dit-on, la religion la plus ancienne & la plus universelle sur la terre; on conclud de-là, que si l'homme a un penchant naturel vers la religion, ce penchant le porte au Polythéisme.

Or, dit on encore, la religion Païenne étoit inutile, par rapport à l'acquisition de la vertu; elle ne pouvoit être utile à cet égard, qu'en persuadant aux hommes qu'ils ne pouvoient être bien avec les Dieux, sans la pureté de l'ame, & qu'ils devoient s'adresser aux Dieux pour obtenir la vertu: or, la religion Païenne ne

travailloit point à ces choses là; les Païens ne demandoient point aux Dieux la bonne conscience; mais les richesses, la santé, la prospérité : on ne vient point demander aux Dieux la droiture d'esprit, dit Petrone; mais on promet de grosses offrandes à la divinité qu'on adore, afin qu'elle hâte la mort d'un riche parent, &c.

Les Philosophes & les Poëtes sont remplis d'invectives contre le culte que les Païens rendoient aux Dieux.

La justice vengeresse que les Païens attribuoient aux Dieux, n'étoit propre qu'à renverser la morale : les effets de cette justice tombent plutôt sur l'innocent que sur le coupable; elle a pour objet, non l'adultere, la fornication, la mauvaise foi, l'homicide, &c. mais l'omission de quelque culte ou quelques paro-

les orgueilleuſes ; quelquefois elle conſiſte à pouſſer les gens au péché.

Enfin, ils attribuoient aux Dieux des crimes qui fomentoient la dépravation humaine ; & c'eſt principalement pour cela que Platon banniſſoit les poëmes de ſa République ; il n'y avoit point de crime qui ne pût trouver ſa juſtification ou ſon excuſe dans l'exemple des Dieux. Saturne avoit mutilé ſes enfans ; Jupiter avoit empriſonné ſon pere, &c.

Y a-t-il un principe plus fécond en déſordres ? Quoi de plus propre ; je ne dis pas à lâcher la bride à l'ambition, mais à l'allumer dans le cœur, que cet exemple de Jupiter ? Ne pouſſe-t-il pas à la rebellion les enfants des princes ? n'encourage-t-il pas les aînés à donner la chaſſe à leur pere, & les cadets à ſupplanter l'aîné ? L'exemple des Dieux eût fait leur



apologie auprès du peuple : ou cessez, lui auroient-ils dit, d'adorer Saturne, Jupiter, &c. ou approuvez mon action ; la confusion se seroit étendue jusqu'aux familles particulieres.

Le Paganisme ne donnoit point des leçons qui fissent savoir de la part des Dieux qu'ils puniroient séverement l'ambition, la violence & l'avarice des Souverains, l'impatience, la désobéissance & la révolte des sujets ; & en général toutes les actions humaines, non conformes à la probité, à la pureté, à la justice ; on se contentoit d'enseigner qu'ils se vengeroient rigoureusement de ceux qui n'honoroient point leurs temples, leurs statues, leurs ministres, ou qui méprisoient les cérémonies de la religion, les augures, les aruspices, &c.

Le sacrilege, le parjure étoient des offenses directes de la majesté

des Dieux ; on disoit aussi qu'ils les punissoient; mais le simple vol & le mensonge n'étant point contraires à des ordonnances qu'ils eussent signifiées, on ne croyoit pas qu'ils s'en mêlassent; cela s'étendoit sur tout le reste de la morale, plus ou moins: s'ils faisoient paroître leur colere, on n'enseignoit pas qu'elle fût fondée sur la corruption des mœurs, & qu'il les fallût appaiser par un changement de vie ; il suffisoit de réparer la négligence d'un culte extérieur, ou d'y ajouter quelque chose, de bâtir quelque nouveau temple, d'instituer des anniversaires, de multiplier les victimes: le Paganisme n'étoit donc proprement qu'un trafic de biens temporels, & les hommes en étoient quittes pour des prieres, pour des génuflexions & pour des offrandes: les Dieux procuroient de la santé, des richesses ; la vertu n'entroit point

point dans ce commerce ; on ne la demandoit point aux Dieux. (1)

J'ai cru qu'il ne feroit pas étranger à cet ouvrage, d'expofer ces difficultés ; faifons voir qu'elles n'affoibliffent point ce que nous avons dit fur la difpofition naturelle de l'homme à devenir religieux, & fur l'utilité de la religion naturelle, par rapport à la fociété.

Premierement, il n'eft pas vrai que l'homme ait un penchant naturel à l'idolâtrie ; fes befoins, fa foibleffe, la curiofité naturelle de fon efprit, le portent à rechercher les caufes des phénomènes, & à tâcher d'augmenter fes lumieres fur cet objet ; & nous avons vu que cette recherche le conduit à reconnoître un être

(1) Ces difficultés font extraites mot pour mot des penfées fur la comete, *c.* 3. §. 49. 51. 54. *c.* 4. §. 1. 26.

suprême, par qui tout est, qui gouverne le monde; une intelligence toute puissante qu'il doit prier, aimer, adorer, comme cause de son existence, & comme dispensatrice de tous les biens de la nature: voilà l'objet direct du penchant naturel de l'homme vers la religion.

L'histoire du genre-humain est conforme à ce que nous avançons ici: plus les hommes sont près de leur état primitif sur la terre, & de la simplicité de la nature, plus ils sont éloignés du Polythéisme: les Celtes, les Gaulois, les Germains, les Chaldéens, les Indiens, les Perses, les Egyptiens, les Romains, du temps de Numa n'avoient point d'idoles; on n'en vit point chez eux pendant les cent soixante premieres années de cet état. Ils bâtirent des temples & autres lieux, dit Plutarque; mais ils n'y

mirent aucune figure des Dieux, ni moulée, ni peinte, estimant que c'étoit un sacrilege de représenter par des choses périssables & terrestres, ce qui est éternel & divin, & qu'on ne pouvoit s'élever à la divinité que par la pensée. (1)

Tous honoroient un être suprême; ce furent les préjugés, la paresse, l'ignorance, les passions qui obscurcirent l'idée de l'être suprême, & qui firent tomber les hommes dans l'idolâtrie: & ce qui ne permet pas de regarder ce que nous avançons ici, comme une simple conjecture, c'est que ce dogme de l'existence d'un être suprême, se conserva dans le college des Prêtres qui cultiverent leur raison, & chez qui la lumie-

(1) Plutarq. vie de Numa: sur Isis. Lucien, de la Deésse de Syrie. Tacit. de Mor. Germ. Strab. Discours préliminaire du Diction. des Héresies.

re ne s'éteignit pas : l'unité de Dieu, étoit un dogme que l'on cachoit au peuple, & que l'on découvroit aux initiés, sous le nom de grands mysteres.

Le penchant naturel de l'homme vers la religion combiné avec l'ignorance & les préjugés, le conduisit au Polythéisme, malgré les moyens que la nature lui avoit donnés pour s'en garantir, malgré les motifs qui le portoient à rechercher l'existence d'un être suprême.

Secondement, le Polythéisme dans lequel l'homme tomba d'abord par ignorance, fut un culte rendu à des Génies ; tel fut le Polythéisme chez les Chaldéens, chez les Assyriens, chez les Indiens, chez les Perses.

Ce fut le progrès de l'ignorance ; ce furent les passions qui consacrerent par des hommages religieux, les actions vicieuses des

hommes puissants : il n'y a pas d'apparence que ces hommes divinisés, aient d'abord été tels que la fable les représente : il y a vraisemblablement, dans ce qu'elle en dit, des allégories, & certainement bien de la fausseté dans ce que le peuple en croyoit : l'éloignement de ces temps, l'infidélité des traditions & de l'histoire, l'ambiguité des mots, l'imagination des Poëtes, ont défiguré la vie de ces premiers hommes que la superstition consacra ; & la fable rapporte comme des crimes atroces, peut-être des actions estimables. M. le Clerc fournit des exemples de ces erreurs dans son commentaire sur Hésiode, & dans ses conjectures sur la maniere d'expliquer les fables. (1)

(1) Nous nous contenterons d'en citer un exemple tiré de la fable des Argonautes. *Argo* en Phénicien signifie un long vaisseau, & *Dobera* signifie gouvernail, ou parlant ; les Grecs

Nous voyons au travers des ténébres qui enveloppent ces premiers temps, que les hommes qui furent mis au rang des Dieux, avoient des qualités extraordinaires, employées, ou plutôt consacrées au bonheur de l'humanité; ce n'est donc point le penchant que l'homme reçoit de la nature vers la religion qui a produit le Polythéisme grossier & monstrueux, que l'on regarde avec raison, comme contraire à la morale & à la société.

Ces fables qui contiennent des actions si révoltantes, ne sont souvent que des allégories qui enveloppent des préceptes de morale, de prudence, de politique. Dans ces siécles où l'instruction ne se faisoit que par la voie de la

---

ont pris le mot *Dobera* dans ce dernier sens; & l'on a dit de là que le vaisseau parloit. Bibl. universelle, *t.* 1. *p.* 247.

tradition, les ſages avoient voulu rendre les vérités & les principes de la morale ſenſibles & faciles à retenir par le moyen des images: dans l'inſtruction les hommes ont dû commencer par l'allégorie, comme dans l'écriture ils ont dû commencer par la peinture des objets mêmes: les paraboles ont précédé les maximes générales & les principes abſtraits. Il eſt donc injuſte de juger de la religion Païenne ou du Polythéiſme dans ſon état primitif, parce que les Poëtes nous ont dit des fables.

Les premiers Poëtes qui nous les ont tranſmiſes, ne les ont pas inventées; ils ne les rapportent que comme des traditions anciennes: chacun y ajouta différentes circonſtances qui voilerent l'objet de leur inſtitution primitive; & nous ne voyons aujourd'hui que des aventures extraordinaires, des ſupercheries, des

passions, des crimes, des imaginations extravagantes dans ces récits, où l'antiquité voyoit un systême de philosophie morale, & peut-être de physique ; ou des cérémonies dans lesquelles on célébroit la mémoire de quelque Héros, ou de quelqu'événement mémorable, en représentant par une espece d'imitation ce qui s'étoit passé alors. (1)

Troisiemement, il est faux que le Polythéisme n'ait pas eu pour objet la réformation des mœurs, & l'innocence de l'ame, la fidélité dans les promesses, & la bienfaisance.

C'est sur la croyance & sur le respect des Dieux, que Zaleucus appuie toute sa législation ; & toute sa religion conduit à la vertu.

(1) Voyez les Mythologues, Hygin, Palephate, avec les notes de Tollius. Nat. Comes, Bâcon, de *Sapientiâ Veterum.* Varburton.

» Il faut, dit-il; que les hom-
» mes croient qu'il y a des Dieux;
» & pour en être convaincu, il
» suffit de lever les yeux vers le
» Ciel, & de contempler la natu-
» re. Il n'est personne qui à l'ins-
» pection seule de ce spectacle ne
» sente qu'il ne peut être l'ouvrage
» des hommes ou du hazard.

» Il ne suffit pas de croire qu'il
» y a des Dieux, il faut les hono-
» rer comme la source de tous les
» biens, & il faut pour cela que
» tous les hommes aient une ame
» pure & exempte de crime & de
» toute affection au mal : car Dieu
» ne peut être honoré par les mé-
» chants, quelques offrandes qu'ils
» fassent, quelques victimes qu'ils
» immolent, quelques pratiques
» extérieures qu'ils s'imposent. On
» peut par ces moyens plaire à un
» méchant homme, mais on ne
» plaît à Dieu que par la bienfai-
» sance. Il faut donc, pour se faire

» aimer de Dieu, n'avoir pas mê-
» me la volonté de faire le mal,
» il faut craindre la perte de l'hon-
» neur plus que la perte de la vie
» & de la fortune.

» Si, malgré tant de motifs pour
» la bienfaisance & pour la vertu,
» quelqu'un sentoit peu de goût
» pour la pratiquer, je le prie de
» penser qu'il est des Dieux.

» Hommes, femmes, citoyens,
» qui que vous soyez, si vous vous
» sentez quelque répugnance à la
» vertu, songez qu'il y a des Dieux,
» songez à ce qu'ils sont, aux pei-
» nes dont ils punissent les mé-
» chants : placez-vous à ce mo-
» ment où la vie finira pour vous,
» à ce moment où l'ame se rappel-
» lant ses injustices, & déchirée
» par les rémords, voudroit, mais
» inutilement, s'être conservée pu-
» re de crimes.

» Il faut que l'homme se fami-
» liarise tellement avec cette idée,

» qu'elle soit comme la fin & la » loi de toutes ses actions, & qu'il » agisse comme s'il étoit au der- » nier moment de sa vie.

» Que si quelque Génie malfai- » sant le porte invinciblement au » mal, qu'il aille au temple, qu'il » se prosterne aux pieds des au- » tels, qu'il implore le secours » des Dieux, qu'il ait recours aux » hommes respectés & considérés » pour leur probité, pour leurs lu- » mieres; qu'il s'entretienne avec » eux du bonheur de la vertu, du » malheur des méchants. Il n'y a » que le superstitieux qui craigne » les mauvais génies, les démons » malfaisants. (1)

C'est sur ces principes que presque tous les Législateurs ont appuyé leurs loix. Tous prétendoient les avoir reçues de quelque divinité, & il n'y a point de Législa-

(1) Zaleucus apud Stobæum. Serm. 42.

tion qui ne condamne les vices contraires à la société, pour laquelle elle est établie, ou qui ne prescrive les vertus nécessaires au bonheur général.

Et qu'on ne prétende pas que la croyance des Dieux, fût un motif inutile : voyez l'état des Romains sous Numa; le temple de Janus fut fermé pendant les quarante ans de son régne : » Il sembloit » que le feu de la guerre fût éteint » de toutes parts. Car le peuple » Romain n'étoit pas le seul qui » fût adouci & calmé par la dou- » ceur & par la justice de ce bon » Roi, mais aussi les villes des en- » virons, dans lesquelles comme » si un doux zéphir ou quelque » vent sain & agréable eût soufflé » du côté de Rome, on apperçût » un merveilleux changement de » mœurs, & l'on vît succéder à la » fureur de la guerre un ardent » desir de vivre en paix, de cul-

» tiver la terre, d'élever tranquil-
» lement ses enfants, & de servir
» en repos les Dieux. Dans toute
» l'Italie, ce n'étoient que fêtes,
» que jeux, sacrifices, festins &
» réjouissances, de gens qui se
» visitoient, & qui alloient les uns
» chez les autres, sans aucune
» crainte, comme si la sagesse de
» Numa eût été une riche source
» d'où la justice & la vertu eussent
» coulé dans l'esprit de tous les
» peuples, & répandu dans leur
» cœur la même tranquillité qui
» regnoit dans le sien. Il n'y eut
» dans tout son regne, ni sédi-
» tion, ni guerre, ni esprit de
» nouveauté; il n'y eût contre
» lui ni haine, ni envie, & l'a-
» mour de la royauté ne porta
» personne à lui dresser des em-
» bûches, ni à conspirer contre
» lui. (1)

(1) Vie de Numa.

Zamolxis produisit chez plusieurs peuples l'amour de la justice & de la vertu, comme Numa le produisit à Rome; ce fut avec les vues & avec les motifs de la religion qu'il les rendit sobres, tempérants, humains & bienfaisants. Ce furent les instructions religieuses de Zamolxis qui rendirent les Mysiens si respectables aux autres nations par leur justice & par leur vertu. (1)

Les principes religieux de Zaleucus n'eurent pas des effets moins heureux chez les Locriens. (2)

Je ne sais comment M. Bayle a prétendu rendre douteux cet effet de la croyance de la divinité sur les peuples en général, & en particulier chez les Locriens, en rapportant un vœu par lequel ces peuples pressés par un voisin qui

---

(1) Strab. *l.* 7.
(2) Diod. *l.* 12.

leur avoit déclaré la guerre, s'engagerent à proſtituer leurs filles le jour de la fête de Vénus, s'ils remportoient la victoire.

Ce ne fut que plus d'un ſiécle après la mort de Zaleucus que les Locriens firent ce vœu. Leurs loix avoient été abolies, & leurs mœurs corrompues par la tyrannie & par la dépravation du gouvernement de Denys; ce fut à la ſollicitation ou plutôt par les ordres de ce Tyran qu'ils firent ce vœu; qu'en peut-on conclure contre la pureté, contre l'honnêteté des loix de Zaleucus. Ce vœu prouve que le gouvernement vicieux & tyrannique peut anéantir les plus ſages loix, corrompre les mœurs les plus pures; mais non pas que Zaleucus ait laiſſé ſubſiſter chez les Locriens des idées & des ſacrifices infames. Voilà ce que M. Bayle auroit vu, s'il eût examiné dans Juſ-

tin même le fait qu'il rapporte. (1)

Nous ne prétendons pas que la croyance ou le culte de la divinité, auquel lanature nous porte, ne puisse ni s'altérer, ni même s'éteindre; mais nous prétendons que cette altération est l'ouvrage des passions, de l'ignorance, & de la séduction. Le Polythéisme, ennemi des vertus, n'est donc pas la religion vers laquelle la nature nous porte.

§. I V.

Du sentiment qui attribue l'origine de la religion à la politique.

CE sentiment n'est pas nouveau: Critias, le plus méchant des trente Tyrans, l'avoit adopté ou imaginé: » Les anciens Législa-

(1) Bayle. loc. cit. Justin, *l.* 20. 21.

» teurs, disoit-il, voulant empê-
» cher que personne ne fît du
» tort en cachette à son pro-
» chain, feignirent qu'il y a une
» Providence qui prend garde si
» les hommes vivent bien ou mal,
» & qui punit ceux qui font mal;
» selon son systême, il avoit été un
» temps où les hommes déréglés
» comme les bêtes, & ne récom-
» pensant point les bonnes actions,
» ni ne punissant point les crimes,
» ne suivoient aucune autre régle
» que la loi du plus fort: ensuite
» il y eut des hommes qui établi-
» rent des peines, & alors la jus-
» tice exerçoit son autorité sur
» l'injustice, comme un maître sur
» son esclave; on punissoit ceux
» qui faisoient quelque mal. Puis,
» comme on se fut apperçu, qu'à
» la vérité les loix empêchoient les
» hommes de pécher publique-
» ment, mais non pas de faire en se-

» cret une action mauvaise, il s'éle-
» va un homme d'esprit, qui connut
» qu'il rendroit un très-grand ser-
» vice au genre humain, s'il fai-
» soit ensorte que les méchants
» craignissent d'être punis, lors
» même qu'ils pécheroient secre-
» tement, & qu'ils ne feroient
» qu'avoir de mauvais desseins : il
» inventa donc un Dieu, c'est-à-
» dire, une nature immortelle, qui
» voit & qui connoît toutes cho-
» ses : il lui attribua le gouverne-
» ment du monde, le mouve-
» ment des Cieux, les foudres &
» les tonnerres, & tout en géné-
» ral de quoi les hommes ont
» peur : c'est ainsi, concluoit-t-il,
» qu'un habile homme fit accroi-
» re aux autres l'existence d'une
» divinité. (1)

Tel étoit, sur l'origine de la re-

(1) Bayle art. Critias note *n*.

ligion, le ſentiment de Critias, que l'on a ſi ſouvent renouvellé, ſans rien ajouter à ſes raiſons; elles ſont réfutées d'avance par ce que nous avons dit pour prouver que l'homme eſt naturellement religieux.

En effet, nous avons fait voir que le ſpectacle de la nature, & tous les phénomènes; les beſoins de l'homme & ſes facultés le conduiſent à l'idée d'une cauſe ſuprême qui a tout produit, & qui gouverne le monde : eſt-ce la politique qui a produit les phénomènes de la nature, donné à l'homme ſes beſoins & ſes facultés, mis entre les phénomènes & ſon bonheur, des rapports qui l'obligent à s'élever à la connoiſſance de la divinité. Comment donc peut-on regarder la religion comme une invention de la politique; j'aimerois autant qu'on prétendît que

le premier navigateur a rendu les eaux fluides, plus peſantes que le bois, & capables de céder à l'impreſſion de la rame; & que celui qui le premier a élevé une perche dans ſon canot, & y a attaché une voile, a produit le vent.

Pour que la politique imaginât une divinité qui a formé le monde, & qui le gouverne; il ne ſuffiſoit pas que l'homme ſentît qu'il avoit beſoin d'un juge qui connût tout, même les actions ſecretes. Il falloit qu'il conçût la poſſibilité de ce juge, & par conſéquent qu'il en eût l'idée, avant de connoître ou de ſentir le beſoin que la ſociété avoit de cette croyance.

Le Légiſlateur qui voyoit que, malgré les loix, il y avoit des déſordres que les hommes chargés de veiller à leur obſervation, ne pouvoient ni empêcher ni punir, put former le deſſein d'être



par-tout où les hommes s'assembloient; l'amour de l'ordre put lui faire desirer des sens & une intelligence capables de voir & de connoître tout ce qui se passoit dans la société : voilà ce que doit produire la vue du désordre dans un Législateur humain & bienfaisant; mais de ce desir à l'idée d'un esprit tout-puissant, qui a créé le monde, & qui le gouverne, il n'y a aucun rapport; l'impuissance des loix pour arrêter les crimes secrets, n'a donc pu conduire l'homme à la croyance d'un être tout-puissant, qui a créé le monde : le besoin d'un juge invisible pour arrêter les désordres secrets, conduit un homme qui n'a aucune idée de la divinité, à établir des espions, & non pas à concevoir une intelligence qui gouverne le monde, & qui voit tout.

Il ne suffisoit pas d'imaginer

cet être ſuprême, cette intelligence toute-puiſſante; il falloit la rendre concevable aux autres, perſuader ſon exiſtence à des hommes ignorants, incapables de méditation; ce qui étoit impoſſible, ſi tout n'eût pas été arrangé dans la nature, de maniere à faire concevoir cette intelligence à tout homme qui réfléchit; je demande ſi ce beſoin de la croyance d'une intelligence toute-puiſſante, pour le bonheur de la ſociété, & la facilité de la connoître, n'eſt pas une diſpoſition naturelle à la religion? & ſi dans cette ſuppoſition même, on doit regarder la croyance de la divinité, ou plutôt la divinité, comme un phantôme imaginé par la politique?

La religion à laquelle l'homme eſt porté naturellement, tend à unir tous les hommes, à changer



en loix tous les principes de la Sociabilité ; ainsi la politique n'a eu besoin que d'empêcher que ce penchant ne s'affoiblît, ou que l'ignorance, les passions, l'erreur n'en abusassent : ce n'est donc pas seulement une chimère que la supposition de Critias ; c'est une absurdité, en philosophie ; c'est de plus une fausseté, une ignorance, & une ignorance grossiere en histoire.

En effet, si c'est la politique qui a fait imaginer l'existence de Dieu, comme un moyen nécessaire pour arrêter les désordres secrets, & les crimes que les loix de la société ne pouvoient réprimer, on ne doit s'y être porté qu'après avoir multiplié les loix, & après avoir épuisé tous les moyens de découvrir les crimes & toutes les ressources de la politique économique : la croyance de la divinité

ne pouvoit donc naître que chez les nations extrêmement civilisées, où le droit civil s'étoit formé & perfectionné, sans que l'on eût pensé à la divinité : or, nous trouvons cette croyance chez les Sauvages, chez des nations qui n'ont, ni Législateurs, ni corps de Loix, ni Tribunaux.

Fin du Tome I.



